

UNIVERSITÉ LYON II
U.E.R. Sciences Historiques et Géographiques
Art et Environnement

L'Image de Djabal Āmil
chez
Les Auteurs Arabes
1800 - 1918

Thèse de Doctorat de Troisième Cycle
présentée par
Chawki MAKKÉ

Sous la Direction du Professeur
Nikita ELISSEEFF

1984

A ma femme,

A mon fils...

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance envers ceux qui nous ont aidé à l'élaboration et à l'achèvement de ce travail.

Notre gratitude va, tout d'abord, à Monsieur le Professeur Nikita Elisséeff qui a suivi nos efforts et nos recherches avec toute sa bienveillance.

Nous remercions également le personnel de la bibliothèque de l'Université Américaine à Beyrouth, ainsi que la direction du Collège Al-Makasid de Nabatiyyi.

Merci, enfin, à notre amie Edith Besson, et à nos amis Hasan Sahloul et Pierre Eid.

Systeme de translittération des caractères arabes
d'après l'Encyclopédie de l'Islam - Nouvelle Edition

Consonnes

	(sauf à l'initiale)		<u>Voyelles longues</u>	<u>Diphthongues</u>
ب	b	ط	ا - ي ā	و w
ت	t	ظ	و ū	ى ay
ث	th	ع	ي ī	ى iyy (A Finale)
ج	dj	غ		و uw u(u)
ح	h	ف	voyelles brèves	
خ	kh	ق	ا a	
د	d	ك	و u	
ذ	dh	ل	ي i	
ر	r	م		
ز	z	ن		
س	s	ه		
ش	sh	و		
ص	ṣ	ى		
ض	ḍ			

ā a, at (état construit)

أل (article) al-et-l'-(même devant les antéro-palatales)

I N T R O D U C T I O N

Nul doute. Affirmer que l'histoire littéraire du Djabal 'Āmil fait partie de celle, plus grande, du Proche-Orient arabo-musulman, revient à enfoncer une porte déjà largement ouverte.

La réalité géo-politique a ses lois. Cependant, si impliquée soit-elle dans le cadre général, cette région ne présente pas moins certaines caractéristiques inhérentes à son histoire même. Cette spécificité rend le Djabal 'Āmil distinct et semblable à la fois aux régions voisines. Même expérience historique, même culture basée sur une croyance religieuse commune, même langue véhiculant une même apréhension de l'univers. ✓

Cependant, ce tronc commun met en relief la dissemblance. Tout d'abord, l'appartenance confessionnelle. Bien que musulmans, les 'Āmilites, dans une région à majorité sunnite, appartiennent au shī'isme minoritaire. Ce qui n'est pas, bien évidemment, sans incidence sur les rapports intercommunautaires, sur le comportement individuel et, surtout, sur l'expression littéraire. La crainte, la prudence, la nécessité impérieuse de s'allier à une puissance voisine pour conjurer la menace d'une autre puissance, influent profondément sur la conscience littéraire amilite. Cette crainte constante est renforcée par la faiblesse de ressources de la région. Pourvu de richesses naturelles limitées, le Djabal 'Āmil ne pourra jamais constituer une force autonome capable de tenir tête à ses puissants voisins.

L'histoire littéraire du Djabal 'Āmil est aussi celle des révolutions de palais inspirées par l'un ou l'autre de ses voisins.

Comment dégager l'image du Djabal Amil et en dessiner les contours ? Est-il possible d'étudier un sujet qui soit spécifique au Djabal 'Amil ? Comment pouvons-nous entreprendre l'étude de la littérature amilite tout en observant les réflexions exprimées plus haut ?

Conscients que toute étapisation est nécessairement arbitraire, il nous a semblé, néanmoins, raisonnable de répartir l'époque qui nous intéresse en trois périodes, certes inégales, mais qui présentent un intérêt évident : chacune forme grosso modo une unité.

L'arrivée de l'armée égyptienne (1832) marque une date importante. Elle met fin à une période où tantôt Saint-Jean d'Acre, tantôt Sayda, gèrent officiellement ou officieusement les affaires du Djabal 'Amil. La conscience littéraire et ses expressions sont largement conditionnées par cet état de fait.

Le départ des Egyptiens constitue une autre date marquante. Pendant cette occupation, la nouvelle administration va tenter de mettre en place de nouvelles organisations, de rationaliser le fonctionnement de la vie administrative, d'éliminer les prérogatives héritées du règne ottoman. Les réactions littéraires, pudiques et prudentes, comme nous le constaterons, dénoncent néanmoins un désarroi considérable.

La première guerre mondiale achève la troisième et dernière partie de notre étude. Une vie intellectuelle importante y fleurit, surtout dans les années qui précèdent le conflit. Des associations littéraires, ainsi que des revues, journaux et publications se multiplient. Un clivage politique s'ébauche au sein de la communauté des gens de lettres.

Outre les difficultés inhérentes à la nature même de notre travail, nous avons dû en affronter de nature différente. En effet, la plupart des écrits de cette époque sont restés au stade de manuscrits. La conservation en est plus que rudimentaire. Aucun inventaire, aucun fichier dignes de ce nom. Le chercheur en est réduit à se déplacer pour pouvoir consulter un manuscrit jalousement gardé par un héritier pas toujours coopératif. De plus, les communications routières au Sud-Liban ne sont pas de nature à encourager ce genre de déplacement. Une guerre civile ininterrompue et une occupation étrangère ont rendu les recherches particulièrement délicates.

Je ne saurais terminer cette brève introduction sans remercier la direction du Collège Al-Maḳāṣid de Nabāṭiyyi. Elle a eu l'extrême amabilité de me permettre l'accès aux bibliothèques d'Aḥmad Riḍa et de Sulaymān Zāhir, qui me furent d'une aide inappréciable.

* *
*

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Introduction

Un aperçu historique est indispensable pour connaître les faits qui ont donné à la région, objet de notre étude, son nom : Djabal 'Āmil.

La région était connue sous cette appellation depuis l'arrivée des 'Āmilites jusqu'à son annexion définitive à l'état du Grand Liban, en 1920. C'est à ce moment-là que le Général GOURAUD a commencé l'application systématique du mandat français. La région perd son appellation et sera désormais connue sous le nom de Sud-Liban.

Qui sont donc les 'Āmilites ? D'où viennent-ils ?

Les 'Āmilites sont les descendants d'une tribu arabe, comme le souligne le poète Sheikh Sulaymān Zāhir :

"Des Arabes yéménites ont quitté
L'Arabie heureuse devenue sèche.
Les racines de la tribu 'Āmil remontaient très
[haut
Et plongeaient dans une terre fertile.
Leurs nobles ancêtres, réputés pour leur gloire
Ont bâti de très hautes citadelles,
Un barrage à Ma'rib qui
Irriguait les champs et les plaines." (1)

1 - in Al-'Irfān, (revue bimensuelle fondée en 1909), Sayda, 1927, vol. 13
p. 755

D'après les historiens arabes (1), la tribu 'Āmil, de la famille de Saba', fils de Ya'rub, fils de Ḳaḥṭān, s'est installée dans les Bilād Al-Shām, après l'inondation d'al-'Arim et la destruction du barrage de Ma'rib, au Yémen, sinistres qui ont provoqué un exode massif vers le nord de l'Arabie. La tribu 'Āmil a poussé son émigration jusqu'à la Haute-Galilée pour s'y installer et lui prêter son nom (2).

Djabal 'Āmil est aussi connu sous l'appellation de Bilad Bīshāra (allusion aux Bīsharites qui ont gouverné la région à l'époque des Mamlūks). De toute façon, l'origine des Bīsharites est loin d'être claire, et les opinions sont divergentes. Quoiqu'il en soit, le pays de Bīshāra couvre, le plus souvent, la région sud de Djabal 'Āmil (3).

Djabal 'Āmil ne désigne pas une région qui a réalisé, à un certain moment de son histoire, une unité politique ou un état féodal indépendant. C'est une région qui a emprunté son nom à ceux qui l'ont habitée et qui s'est divisée, tout au long de l'histoire, en des unités qui, à leur tour, voyaient leur superficie modifiée au gré des changements politiques survenus dans les wilayats avoisinantes : Damas, Ṣafad, Ṣayda (4).

-
- 1 - ABU-L-FIDĀ, Al-Mukhtaṣar fi tariḫ al-baḥar (Résumé de l'histoire mondiale), Le Caire : Maṭba'at Al-Ḥusayniyya al-maṣriyya, 1ère éd. 1907, vol. 1, p. 104
 - AL-ḲAZWINI Zakariyya, Aṯar al-bilād wa akhbār al-'ibad (Les monuments des pays et l'histoire des populations), Beyrouth : Dār Ṣādir, 1969, p. 41
 - Encyclopédie de l'Islam, ancienne éd., Tome I, p. 330, 331, article intitulé : 'Āmila de H. LAMMENS
 - AL-MAS'UDI, Murūdj al-ḡbahab 3ème éd. Beyrouth : Dār al-Andalus, 1978, vol. 2, p. 47
 - 2 - AL-AMIN, Muḥsin, Khiṭaṭ Djabal 'Āmil (Structure de Djabal 'Āmil) 1ère éd. Beyrouth : Al-Inṣāf, 1961, tome 1, p. 38
 - 3 - AL-ZAYN, Ali, Ma' al-tariḫ al-'Āmilī (avec l'histoire 'āmilite), Ṣayda : Maṭba'at al-'Irfān, 1954, p. 78 à 81
 - MAKKE, M. 'Ali, Lubnān 635-1516 (Le Liban de 635 à 1516), Beyrouth : Dār Al-Nahār, 1977, p. 268
 - 4 - MUṢṬAFA, Ḳayṣar Fāris, Al-shi'r al-'āmilī al-ḡadith (La poésie 'āmilite contemporaine), thèse de Doctorat, Le Caire, 1978, p. 9

Les origines de la populations

Le "sang pur" est un phénomène rare, sinon inexistant. Aucun peuple ne peut prétendre à ce titre. Djabal 'Āmil, partie intégrante du bassin méditerranéen, confluent de civilisations dans le monde antique, et lieu de passage privilégié d'exodes ininterrompus, n'a pas de raisons particulières de revendiquer l'homogénéité de sa population.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que la tribu 'Āmil, d'origine yéménite, constitue, parmi cette population, une majorité. Donc, l'élément arabe domine, avec une minorité négligeable d'éléments iraniens, comme le souligne Muḥammad Kāzim Makké (1). Selon cet auteur, les partisans de 'Ali (*) n'ont pas formé une communauté indépendante ou un parti d'opposition à l'époque de Mu'āwiya (**): les vétérans du parti 'alawite (***) sont des Arabes de pure souche, ceux qui ont lancé et défendu le shi'isme sont exclusivement des Arabes (Al-Miḳdād, Al-Ashtar, Abū Dharr) (****), de même que les poètes du parti 'alawite (Al-Kumayt, Kuthayyir, Al-Farazdaq) durant les cent cinquante premières années de ce parti.

1 - MAKKE, Muḥammad Kāzim, Al-Haraka al-fikriyya fi Djabal 'Āmil (le mouvement intellectuel à Djabal 'Āmil), Beyrouth : Dār Al-Andalus, 1963, p. 15.

- (*) gendre du Prophète Muḥammad, l'un des prétendants au titre de Calife après la mort du Prophète en 632.
- (**) rival de 'Ali, Emir d Al-Shām (Damas) et fondateur de l'Etat Umeyyade.
- (***) regroupe les partisans de 'Ali
- (****) ont revendiqué le Califat pour 'Ali

La légende de l'élément iranien est née de la revendication (mensongère, d'ailleurs) de certaines familles féodales ('Usayrān, Ṣa'bī) à cette appartenance pour échapper à la répression des autorités françaises au moment de la révolte 'āmilite en 1920, mais aussi dans le but d'éviter les lourds impôts réclamés plus tard, par ces mêmes autorités (1).

Malgré la prédominance de l'Islam shī'ite dja'farīte (*) parmi la population de la région, d'autres religions sont également présentes, notamment à Ṣayda, Tyr, Nabaṭiyya, Mardj'uyūn. On y rencontre des Musulmans sunnites, des Chrétiens latins, maronites, syriens unis, orthodoxes, protestants, mais aussi des Juifs (2).

Les 'Āmilites sont devenus shī'ites grâce à Abū Dharr. Ce dernier était l'un des compagnons du Prophète. Il fut exilé sous le règne du troisième Calife, 'Uthmān Mu'āwiya. Le gouverneur des Bilād al-Shām lui refusa le droit de séjour et l'expulsa vers la côte. Abū Dharr s'est alors installé au Djabal 'Āmil et a rallié les 'Āmilites à la cause de 'Ali ibn Abi Tālib (**). De nos jours, deux mosquées portant le nom d'Abū Dharr, existent encore au Djabal 'Āmil, l'une dans le village de Ṣarafand, l'autre à Mays Al-Djabal (3).

1 - AL-ZAYN, 'Ali, Ma' al-tārīkh al-'āmilī, op. cit., p. 53, 54

2 - CUINET, Vital, Syrie, Liban et Palestine : géographie administrative, statistique, Paris : Ernest Le-Roux, 1896, p. 71, 81

3 - AL-AMIN, Muḥsin, Khiṭaṭ, op. cit. p. 66

(*) du nom de Dja'far al-Ṣādiq, sixième imam, descendant de 'Ali

(**) nom du gendre du Prophète

Le cadre géographique

Selon une émission radiodiffusée, lundi 20 avril 1942 à 20 h 20, de la radio Proche-Orient de Jaffa, Djabal 'Āmil a 80 km de longueur et 40 km en moyenne de largeur, ce qui donne une superficie de 3 200 km² (1) ; mais 'Ali Al-Zayn quant à lui, avance le nombre de 3 000 km² environ (2).

A propos de ses frontières, le poète 'āmilīte, Sulaymān Zāhīr, écrit :

"Je regarde vers le Jourdan,
Des collines m'attachent à la mer
Entre Al-Awali et Al-Karn
Habitent mes parents et mes amis" (3)

Djabal 'Āmil s'étend de la rive ouest du Jourdan jusqu'à la Méditerranée, et du fleuve Al-Awalī, au nord jusqu'à la vallée d'Al-Ḳarn, au sud. Ces anciennes frontières ont changé. Elles s'étendaient de Al-Awalī, au nord de Ṣayda, qui coule entre Al-Shūf et Djizzin, et comprenaient Djizzin, coupaient Al-Tūmāt jusqu'à Maṣḡhara (4), rejoignaient le fleuve Liṭānī, au nord de Suḡmur jusqu'à la source de Ḥāsbānī pour toucher la rive ouest du lac Al-Hūlā, ensuite vers l'ouest, au sud du mausolée de Yūsha' pour s'arrêter au sud du village Al-Zayb. Ainsi, les frontières comprenaient les villages suivants : Hūnīn, Yuṣḡa', Ḳadas, Ḳhalesa, Ābel Al-Ḳamḡ, Ṣalḡa, Maīkiyya, Ṭarbikḡa - villages qui sont occupés par Israël depuis 1948. De plus, certains autres villages du nord de Djabal 'Āmil, tels que Djizzin, ne sont plus compris administrativement dans Djabal 'Āmil.

1 - in Al-'Irfān, vol. 31, p. 220 à 221

2 - AL-ZAYN, 'Ali, Ma' al-tarīkh al-'Āmili, op. cit. p. 38

3 - in Al-'Irfān, vol. 13, p. 755

4 - AL-ZAYN, 'Ali, op. cit. p. 36

Du point de vue relief, Djabal 'Āmil s'étend à l'ouest, parallèlement à la Méditerranée, par une plaine côtière, large de 2 à 3 km, irriguée par les sources de Ras Al-'Ayn et les fleuves Liṭānī, Al-Awalī et Al-Zahrānī. A l'est, cette plaine se prolonge par des collines qui s'élèvent progressivement pour atteindre 2 000 mètres d'altitude et toucher l'extrémité de la chaîne occidentale, aux environs de Al-Tūmāt. Ces collines sont coupées par d'étroites vallées irriguées par des rivières et des ruisseaux qui disparaissent pendant la saison chaude. Citons, par exemple, la vallée de Maydhana, irriguée par le ruisseau du même nom, celle de Al-Khyām, irriguée par 'Ayn Al-Dardāra, et celle de Mardj'uyūn connue pour ses nombreuses sources.

Le climat, quant à lui, est doux (1) dans la région, tout comme dans le reste du territoire libanais, mais avec beaucoup de variétés. Les régions côtières connaissent des températures douces (18 à 20° comme moyenne annuelle), avec une moyenne pluviométrique annuelle s'étendant autour de 700 mm et une humidité assez élevée du fait de la présence de la Méditerranée. A l'intérieur, l'altitude et l'éloignement de la mer attestent la hausse relative de la pluviométrie (environ 800 mm par an) et la diminution relative de la température en hiver où les gelées deviennent fréquentes.

La végétation naturelle - quelques forêts de sapins et de chênes - tout comme les cultures reflètent la douceur du climat. L'agriculture a fait de la plaine irriguée des vergers d'agrumes.

1 - BLANCHET, Guy : Le temps au Liban : approche d'une climatologie synoptique, thèse de 3ème cycle, 1976, 2 tomes, 1er tome, 447 pages

Châteaux, ruines et monuments

Les châteaux de Djabal 'Āmil sont connus mondialement, et attirent, chaque année, des touristes venant des quatre coins du monde. Leur beauté est d'autant plus grande qu'elle témoigne d'une région particulièrement tourmentée, au passé glorieux. Citons pour mémoire le château fort de Sajette (Kaḥat al-Baḥar à Ṣayda), celui de Turon (à Tibnān), celui de Beaufort (al-Ṣhaḳīf) (1).

Phéniciens, Grecs et Romains ont marqué la région d'empreintes indélébiles. Tyr est riche de vestiges de temples dont l'âge impose le respect.

Citons enfin la présence de mausolées, témoins du culte islamique : celui de Yuṣḥa (qu'on visite au milieu du mois de Ṣha'bān, plus particulièrement), celui de Ṣāfī sur la montagne du même nom (on peut s'y rendre tout au long de l'année), le monument funéraire d'Abū Al-Rukab (*) tout près de la montagne Al-Riḥān (2); témoin aussi de la religion Juive, le mausolée de Sudjud (où les pèlerins se rendent durant le mois de mai).

1 - REY (G.), Etude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie, Paris. : Imprimerie Nationale, MDCCCLXXI, p. 128, 141, 142, 152

2 - AL-AMIN, Muḥsin, Khīṭaṭ, op. cit., p. 233, 235

(*) homme religieux connu dans la région

CHAPITRE DEUXIEME

L'histoire politique de Djabal 'Āmil

Il n'est pas dans notre intention de dresser une histoire générale de cette minuscule montagne peu peuplée, mais d'essayer de mettre en relief les événements les plus marquants depuis que les 'Āmilites lui ont donné leur nom.

Pour que le tableau soit plus expressif, essayons de voir, en détail, l'évolution des deux capitales de Djabal 'Āmil, ses deux plus grands ports : Ṣayda et Tyr.

Tyr, par sa position stratégique, était au centre d'un enjeu mondial dont les protagonistes tentaient de mettre la main sur la Méditerranée. Ville riche et florissante, Tyr constituait un état à l'époque des Phéniciens. Alexandre repousse les Perses et assiège la ville qui va rester sous domination byzantine jusqu'en 638. Après Al-Yarmūk (*), les armées musulmanes, sous le commandement de Sharḥabīl ibn Ḥasana et de Yazīd ibn Abi Sufiān (1), occupent Tyr, ainsi que les autres villes de la côte syrienne. La ville s'étend et devient l'un des plus grands ports maritimes de l'époque de Mu'āwiya. Ici, s'arrêtent les chroniques relatives à notre région. Nous ne trouvons aucune allusion à Djabal 'Āmil dans les documents historiques dont nous disposons aujourd'hui. L'histoire recommence trois siècles plus tard.

1 - AL-BALADHURĪ: Futūḥ al-buldan (Les conquêtes des pays), Beyrouth : Dār Al-Naṣhr Lil Djami'iyyīn, p. 123

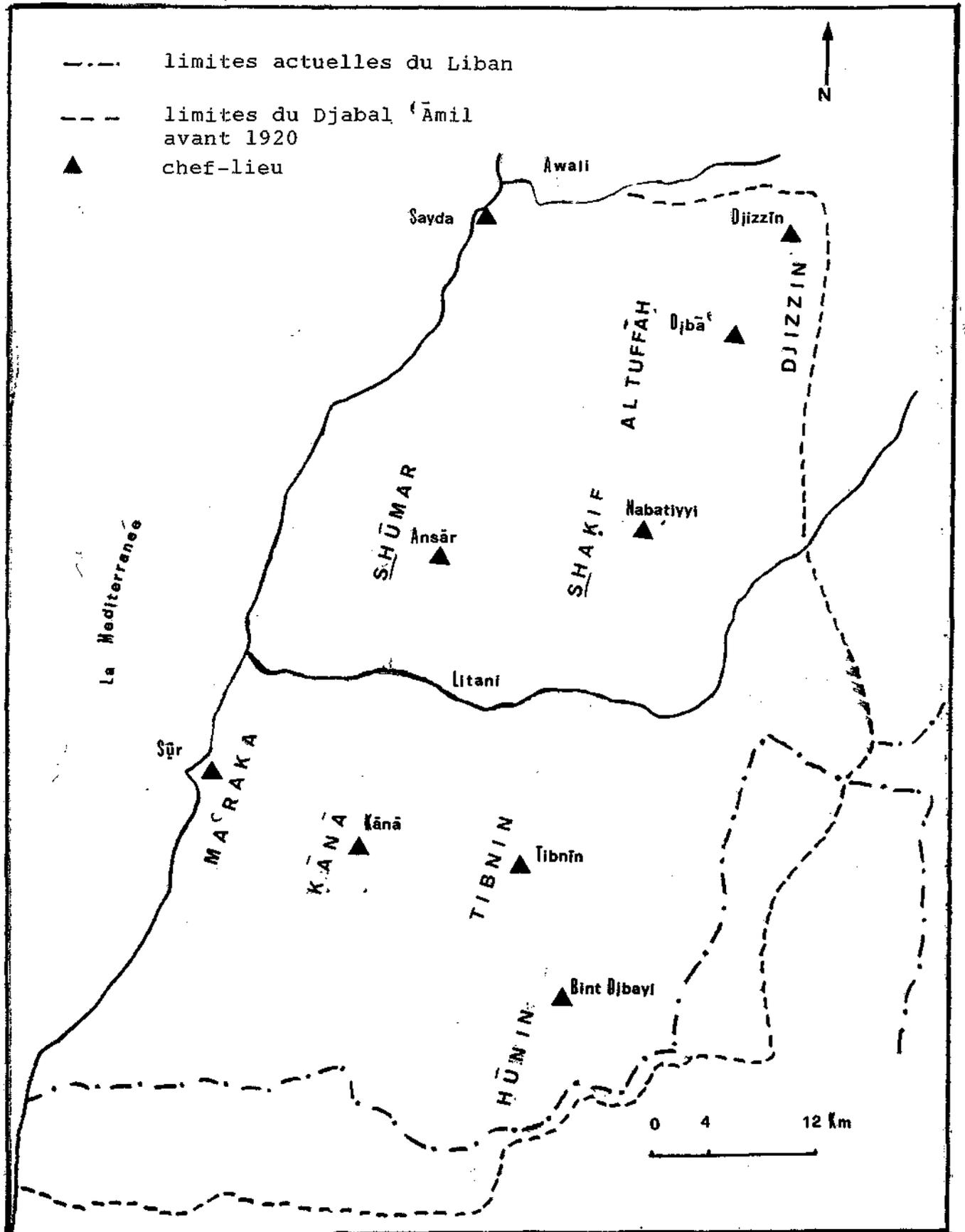
(*) bataille ayant opposé les Byzantins aux armées musulmanes en 636

En 998, sous la direction d'un marin du nom de 'Allāka, Tyr se révolte contre les Fatimites et échoue dans sa tentative. En 1124, Tyr se rend, ainsi que tous les villages de la région, aux Croisés (1). Ces derniers vont construire de nombreux châteaux et citadelles, comme Turun et Beaufort. La région restera sous la domination des Croisés jusqu'à l'arrivée de Ṣalādin. Le fondateur de la dynastie ayyubite reconquiert Tibnīn et Hūnīn, sans combat, mais également Ṣhaḳīf, Arnūn et Ṣafad (2). Les Mamlūks écrasent la dynastie ayyubite, occupent la côte, et, de peur d'un retour des Croisés, détruisent, en 1291, les ports de Tyr et Ṣayda, marquant ainsi le commencement de l'extinction de la gloire des deux villes (3).

L'administration mamlūk

Les Mamlūks ont adopté le système féodal, et l'ont adapté au régime militaire. Ils ont décrété que la terre était une propriété du Sultan et de ses troupes. L'importance du domaine était proportionnelle à celle du grade militaire. Ainsi, la région de Djabal 'Āmil fut soumise à cette réglementation. La propriété privée étant inexistante de par la loi, les gradés disposaient pleinement de leur district à condition de payer les impôts au Sultan, et de lui fournir, au moment voulu, des soldats. La part d'impôts du gradé variait selon les caprices du gouverneur et selon les années (4).

-
- 1 - Safahat min tārikh Djabal 'Āmil* (Pages de l'histoire de Djabal 'Āmil) article de BAYDUN, Ibrāhīm - Beyrouth : Dār Al-Fārābī, 1979, p. 25 à 28. - *ouvrage écrit par un collectif d'auteurs.
 - 2 - KURD 'Alī (Muḥammad), Khitat al Shām (Structures d'al-Shām), Damas : Maṭba'at al-Tarāḳḳi, 1925, p. 19 à 23.
 - 3 - MAKKE (Muḥammad Kāzim), op. cit. p. 19.
 - 4 - Safahat... op. cit., article de Muḥammad MAKHZŪM, p. 40



Les districts du DJABAL 'AMIL

Les Ottomans, après leur conquête de 1516 ont hérité des organisations administratives féodales. Ils ont laissé, aux gouverneurs, moyennant impôts et soldats à leur disposition, le droit de gérer les affaires de la région. Ces derniers s'appuyaient sur des féodaux originaires le plus souvent du pays même. C'était le cas, notamment des Bilād al-Shām et de Djabal 'Āmil qui furent gouvernés par les mêmes familles (les Saghīrites) que celles de l'époque Mamlūk.

Les Ottomans ont divisé le pays, administrativement et militairement en des wilayats, et celles-ci en alwiyas ou en sandjaks. Les wilayats étaient confiées à un Pasha et les alwiyas à un Bey (1).

Djabal 'Āmil, après la conquête ottomane, fut divisé en deux parties séparées par le Litani. La partie nord, dite pays de Bishāra nord, comprenait quatre fiefs : Shākīf, Shūmar, Tuffāh et Djizzin. La partie sud dite pays de Bishāra sud comprenait, également, quatre districts : Tibnīn, Hūnīn, Kāna et Ma'raka.

Le conflit permanent entre les familles dominantes de la région provoquait un changement perpétuel parmi les figures gouvernantes. Entre le XIII^{ème} siècle (époque mamlūk) et le XVI^{ème} siècle (début de l'époque ottomane), quatre familles ont gouverné le Djabal 'Āmil : la dynastie Bisharite du prince Ḥusām Al-Din Bishara Ibn As'ad al-'Āmili, la famille Sudun (probablement originaire des Mamlūks égyptiens) (2), la famille Shukr et la famille Al-Şaghīr, du nom de 'Ali Al-Şaghīr.

1 - RĀFIQ, 'Abd Al-Karīm, Al-'Arab wa Al-'Uthmaniyyun 1516 - 1916 (Les Arabes et les Ottomans 1516 - 1916), 1^{ère} éd. Damas : 1974 p. 95, 96

2 - Safahāt min tarikh Djabal 'Āmil, op. cit. p. 56, article de Yāsīn SWAYD.

De violents conflits opposaient ces familles attirées par le pouvoir. Au moment de la conquête ottomane, la famille Al-Şaghīr gouvernait seule le pays de Bishāra sud, mais devait compter avec l'influence grandissante de deux autres familles : Āl Şaʿab, gouvernant Al-Şhakīf de Bishāra nord (Nabatiyyi) et Al-Munkar, gouverneur de Şūmar et Al-Tuffāh (Djbāʿ).

Ces familles - dont la plus puissante était Al-Şaghīr - géraient librement les affaires de la région, sans en référer au Sultan qui se contentait des impôts et d'autres droits.

Les districts méridionaux du Djabal ʿĀmil étaient dépendants de Şafad, alors que les districts orientaux dépendaient de Damas. Mais tous étaient dépendants de la Wilayat d'Al-Şhām (1). Şayda devint, à son tour, Wilaya en 1661, et Djabal ʿĀmil fut annexé à la nouvelle Wilaya en attendant l'année 1708 où il sera dépendant du Mont-Liban.

Durant un demi-siècle, des épreuves de forces furent engagées entre la famille Al-Şaghīr et les gouverneurs de la nouvelle Wilaya Āl Maʿn d'abord, Şehāb ensuite.

Le gouverneur de Saint-Jean d'Acre, Aḥmad Al-Djazzār, met fin à ces conflits en écrasant la famille Al-Şaghīr et en pillant leurs domaines, brûlant les bibliothèques. Très peu de livres ont pu être sauvés. Ils furent vendus, plus tard, à des Palestiniens ou à des Beyrouthins (2).

1 - DJĀBIR ĀL-SAḤĀ (Muḥammad), Tārikḥ Djabal ʿĀmil, in Al-ʿIrfān, vol.26, p. 725

2 - AL-AMIN, Ḥasan, ʿAsr Ḥamad al-Mahmūd (L'époque de Ḥamad al-Mahmūd), Beyrouth : Dar Al-Turāth Al-Islāmī, 1974, p. 15

La campagne d'Aḥmad Al-Djazzār - gouverneur de St-Jean d'Acre

Particulièrement cruel, rusé et sanguinaire, Aḥmad Paṣha s'est taillé, dans l'histoire, la triste réputation de son surnom : le boucher. D'origine balkanique, enfant, il fut vendu en Egypte, puis devint le serviteur zélé de 'Ali le Grand (*). Il part pour Istambūl, rejoint les armées du gouverneur de Damas, combat l'alliance de Zāhir Al-'Umar avec les chefs metwalis. Nommé gouverneur de Damas, il y sème une terreur sans précédent. C'est ainsi qu'un jour, il procéda à une rafle massive dans les rues de Damas et ordonna qu'on étrangle cent soixante hommes. Gagnant la confiance du Sultan en payant régulièrement une partie des impôts dûs, il a les mains libres sur les sujets qu'il gouverne avec dureté (1).

Les raisons de son conflit avec le gouverneur d'Egypte, 'Ali Bey, ne sont pas encore entièrement élucidées. Probablement, le refus du premier de se soumettre au second qui exigeait l'assassinat d'un proche d'Al-Djazzār. Cependant, ce conflit est à l'origine de la campagne entreprise par Al-Djazzār contre les Metwalis. D'autres raisons ont également contribué au déclenchement des hostilités. Les Metwalis avaient accumulé les méfaits : ils ont soutenu Zāhir Al-'Umar dans sa lutte contre les Ottomans (2), ils ont donné asile à ses fils poursuivis par la haine d'Al-Djazzār, ils ont, de plus, refusé de s'acquitter de la taxe sur la propriété foncière (miri) (3). D'autre part, le maître de Saint-Jean d'Acre ne pouvait tolérer l'existence d'une force importante, au nord de son district.

1 - KURD 'Ali Muhammad, op. cit., vol. 2, p. 8, 20, 21

2 - LOCKROY, Edouard, Ahmad le boucher - La Syrie et l'Egypte au XVIIème siècle, 3ème édition, Paris, Paul Ollendor, Ed. , 1888, p. 55

3 - ibid. p. 38

La richesse de ses voisins du nord aiguïsait son appétit vorace. Cette méfiance réciproque renforçait le climat explosif qui régnait sur l'ensemble de la région (1).

Conséquences de sa campagne contre les 'Āmilites

Nommé gouverneur de Şayda, Aḥmad Al-Djazzār choisit Saint-Jean d'Acre comme siège de son état, et, aux environs de 1780, il envoie ses troupes vers le Djabal 'Āmil. Les deux parties s'affrontent près du village de Yārūn (*) dans un combat meurtrier à l'issue duquel l'armée d'Al-Djazzār met en déroute les troupes metwālies, privées de leur chef, Nāşīf Al-Naşşār, tué lors de ce combat (2).

Les conséquences furent très importantes pour la région. Les troupes vaincues allèrent chercher asile ailleurs, entraînant dans leur sillage les notables et les religieux en fuite, craignant la répression (3).

La revanche de l'armée victorieuse fut terrible : confiscation des biens, destruction des maisons, et des milliers de morts et de réfugiés. Les notables et les religieux partirent pour Damas et Ba'albeck (district gouverné par le shi'ite Ḥarfūshe, dépendant de Damas), pour l'Irak, l'Iran et l'Inde, avec l'espoir d'y trouver plus de tranquillité.

Sheikh Ibrāhīm ibn Yaḥya (1730 - 1799), l'un des poètes en fuite, réfugié en Irak, chante sa nostalgie pour

1 - VOLNEY (C.F.) Voyage en Egypte et en Syrie, Paris : Mouton La Haye, 1959, p. 246, 247

2 - LOCKROY, Edouard, op. cit. p. 20

3 - in Al-'Irfān, vol. 38, p. 832

(*) village du Sud-Liban

son pays :

"O jours heureux et paisibles
En compagnie d'un garçon et d'une fille
Ecoulés, merveilleux à 'Āmil
A l'ombre des hautes montagnes et des vertes
[collines" (1)

Il pleure une enfance heureuse et une jeunesse
tranquille :

"Verrai-je, un jour, ce pays et les miens ?
Mes lamentations servent-elles à quelque chose ?
Contraint, j'ai quitté mon village
La mort dans l'âme et les larmes aux yeux
Par peur de l'humiliation, j'ai dû le quitter
Ne s'éloigne-t-on pas d'un ruisseau devenu le
[nid d'un serpent ? (2)

Affligé, il pleure l'évènement et chante le retour :

"J'essuie mes larmes
Je cache le feu brûlant de mon cœur
Je respire le vent qui souffle de là-bas
M'apportant l'oubli et la joie."

Il passe à la protestation et appelle les gens
à la révolte :

"Mes amis, la nuit a trop duré
N'est-ce pas le messager de l'aube qui frappe
[à la porte ?"

1 - AL-ZAYN, 'Āli, Awrāk adīb (Papiers d'un homme de lettres),
Beyrouth : Dār Al-Fikr, 1955, p. 25

2 - ibid.

Il termine son poème sur une note triste, et qui touche à la résignation :

"Ce qui est arrivé, ainsi va la vie
La patience de l'homme l'emporte toujours sur
[le temps
Il est très pénible de voir son pays usurpé
Il est insupportable de voir le tyran en jouir
[impunément" (1)

Pour en revenir à la campagne d'Al-Djazzār et plus précisément, à ses conséquences, le gouverneur de Sayda et de Saint-Jean d'Acre écrasa donc complètement les 'Āmilites, et put ainsi dominer totalement le Djabal 'Āmil. Il nomma des fonctionnaires à sa solde, qui furent chargés de collecter les impôts en son nom et d'assurer l'ordre, ce qui a entraîné des conséquences inattendues : les villages se dépeuplèrent et connurent une situation matérielle particulièrement inquiétante, ce qui obligea Aḥmad Paṣha à chercher une alliance avec certains religieux du pays, comme Ṣayid Muḥammad Al-Amīn, jadis grand mufti de la région de Bishāra. Il fut chargé d'oeuvrer pour l'amélioration de la situation et de convaincre les villageois de retourner chez eux. Pour éviter tout revirement de la part du Sayid Al-Djazzār fit enlever son fils et le garda en otage à Saint-Jean d'Acre (2).

Des bandes armées se constituèrent et entreprirent une guerre de partisans contre les armées d'Al-Djazzār. L'émir Yūsuf Al-Shēhāb - maître d'Al-Shūf (*) -, fournissait

1 - AL-ZAYN (Āli), Awrāk, op. cit., p. 25

2 - AL-AMIN, Ḥasan 'Asr Ḥamad Al-Mahmūd (L'époque de Ḥamad Al-Mahmūd), Beyrouth : Dār Al-Turāth al-Islāmi, 1974, p. 29

(*) fait partie du Mont-Liban

à ces guérilleros, l'argent et les armes nécessaires, et les encourageait dans leur combat (1). Le chroniqueur, Sheikh 'Ali Subayti (2) décrit l'une de ces batailles au cours de laquelle un nommé Ḥamza de la famille Al-Naṣṣār, à la tête d'un groupe d'hommes, attaque le château de Tibnīn, tue le représentant d'Al-Djazzār et s'empare du château. La répression fut sanglante, et les rescapés gagnèrent Damas.

Plus tard, les Metwalis aidèrent Napoléon Bonaparte, dans sa campagne contre Al-Djazzār, et lors de son siège de Saint Jean d'Acre, en 1798, ils lui fournirent des munitions et des denrées alimentaires. Pendant que le gouverneur de Saint Jean d'Acre était occupé à défendre sa ville contre l'armée française, les Metwalis reconquéraient leur pays (3).

Un témoignage précieux de l'état de Ṣayda, à cette époque, nous est fourni par le poète 'amilīte, Muḥammad Bashū. Il évoque son passé glorieux, ses sites prestigieux la beauté de ses remparts et l'animation de son port :

"Tu t'appelais la maîtresse de la mer
Tes fils étaient les meilleurs constructeurs
Tu étais le trône de Fakhr Al-Dīn
Un gardien amoureux et un maçon infatigable
Tu étais la perle des Bilād Al-Shām
La Mecque de tous les marins
Le Boucher vint, tel un fléau, ravager
Tes maisons, et de son couteau égorger tes fils" (4)

1 - AL-SHIDYAK, Tannus Akhbār al-a'yan fi Djabal Lubnan (Chroniques des notables du Mont-Liban), Beyrouth : Librairie Orientale, 1970, tome 2, p. 52

2 - in Al-'Irfān, 1914, vo. 5, p. 22, 23

3 - ISMĀ'IL, 'Adel, Documents diplomatiques et consulaires, Beyrouth, 1976, tome 3, p. 52

4 - in Al-'Irfān, 1927, vol. 16, p. 48

La mort d'Aḥmad Al-Djazzār, en 1804, provoqua un grand bouleversement dans la région. L'Etat ottoman nomma, à sa place, le gouverneur d'Alep, Ibrahīm Pasha. Mais le commandant de la caserne de Saint Jean d'Acree, de connivence avec Sheikh Taha fit imposer, comme successeur d'Al-Djazzār, Ismā'il Pasha. Ce dernier fut aussitôt tué par ses propres soldats, et finalement, après de longues négociations avec le commandant de la flotte ottomane, Rāgheb Efendi, dépêché sur place pour dresser l'inventaire des biens laissés par Al-Djazzār, un accord put être obtenu : Sulaymān Pasha occupa le poste vacant.

Le Djabal 'Āmil sous le règne de Sulaymān Pasha (1804 - 1819)

La situation du Djabal 'Āmil se présentait, aux yeux du nouveau gouverneur, sous un jour particulièrement inquiétant : une régression spectaculaire dans la culture, une productivité faible, et les paysans dans l'impossibilité de payer les lourds impôts. De plus, des bandes armées semaient la terreur et rendaient tout déplacement pratiquement impossible. Une solution raisonnable et juste s'avérait alors nécessaire. Le nouveau gouverneur allait s'employer à trouver les solutions qui s'imposaient.

Grâce aux bons offices de l'Emir Bashir Shehāb (*), un accord fut conclu entre les Metwalis et le Pasha. Selon les articles de cet accord (1), les sheikhs 'āmilites entrent au service du Pasha et lui prêtent un serment d'allégeance ; en contrepartie, le gouverneur leur accorde des terres cultivables et quelques villages dans la région de

1 - AL-ZAYN, 'Ali : Fusūl min tārikh Al-Shi'a fi Lubnān (extraits de l'histoire des Shi'ites au Liban), Beyrouth : Dār al-Kalima, 1979, p. 179

(*) occupa ce poste au Mont-Liban de 1790 à 1840
né en 1767 - mort en 1851

Shūmar (entre Şayda et Tyr), à condition d'en commencer immédiatement la culture. Les chefs ʿāmilites seront exemptés d'impôts et auront le droit de léguer leurs terres. Il est également déclaré que Sheikh Fāris Nāṣīf est nommé à la tête de tous les autres chefs, et se doit de résoudre tout problème qui pourrait naître entre les chefs. Le "Sheikh des Sheikhs" - ainsi nomme-t-on Fāris Nāṣīf - s'engage à prêter main forte au gouverneur et à lui fournir hommes et cavaliers avec nourriture et munitions. Enfin, les terres situées entre Tibnīn, Hūnīn, Maʿraka, Kāna, Mardjʿuyūn, Shaḳīf et Tuffah sont soumises à l'impôt "miri" (1).

L'accord fut ratifié par la Sublime Porte. Rassurés par les clauses de l'accord, les notables partirent pour Saint Jean d'Acre fêter l'évènement. Fāris Nāṣīf eut droit à un accueil particulier : on lui offrit un manteau de vison, cinq mille piastres, dix sacs de blé et vingt sacs d'orge, symboles d'une estime particulière.

ʿAbd Allāh Paṣha succéda à Sulaymān Paṣha en 1819, et restitua aux chefs metwalis leurs terres (2), ce qui contribua à consolider leurs relations mutuelles. Il exigea d'eux de tenir prêts deux mille combattants. Les Metwalis furent des alliés fidèles et participèrent à la plupart des campagnes du gouverneur de Saint Jean d'Acre. Dans le conflit qui opposait ce dernier à son homologue, le gouverneur de Damas, les Metwalis jouèrent un rôle important. Venant du Sud, ils vainquirent les troupes de Damas à Djisir banāt Yaʿkūb (*), et poursuivirent leur avance jusqu'à Al-Mazza,

1 - GUYS (Henri) Relation d'un séjour à Beyrouth dans le Liban, 2 tomes, Paris, Librairie Française et Etrangère, 1847, p. 143

note sur le "miri : impôt pouvant représenter de 15 à 25 % de la récolte

2 - in Al-ʿIrfān, 1938, vol. 29, p. 683

(*) pont se trouvant près du lac de Hūli, au nord de la Palestine

près de Damas, assiégèrent le gouverneur dans la Citadelle, durant vingt jours. L'intervention du gouverneur d'Alep sauva celui de Damas, et ainsi les troupes de 'Abd Allāh Pasha et ses alliés Metwalis et Druzes furent repoussés.

La vie politique après 1804

L'invasion des troupes d'Al-Djazzār en 1780, et l'irruption des bandes armées dirigées par les fils de Naṣif Naṣṣār ont introduit un changement dans le système administratif qui régissait les affaires dans la montagne : suppression des droits des chefs 'āmilites dans le domaine de Naṣṣār, au sud du Litānī, et dans celui de Sa'ab, au nord de ce même fleuve (Shakīf), mais également dans le domaine de la famille Al-Munkar (Shūmar et Tuffāh) (1).

Aperçu économique

L'activité principale, à cette époque, était l'agriculture. Le blé et l'orge couvraient la plus grande partie de la terre cultivée. L'accord signé entre les Metwalis et Sulaymān Paşa témoigne de l'importance de la culture de ces deux céréales (1). La culture du tabac et, en second lieu, celle de l'olivier, étaient essentiellement destinées à l'exportation. Quant à l'élevage, il consistait en celui de bovins, chèvres, moutons, quelques chameaux, mules et ânes.

L'industrie était élémentaire et complémentaire de l'agriculture. La charrue, la faucille et autres outils nécessaires à l'activité du paysan composaient l'essentiel de l'artisanat dans les villages. S'y ajoutait une pâtisserie qui trouvait dans la culture locale de la vigne et des figues les ingrédients nécessaires. (*).

Le commerce était primitif également : le paysan allait, un jour par semaine, dans les marchés des grands villages - sūḵ Nabaṭiyyi, sūḵ al-Khān (près de Mardj'uyūn), sūḵ Djbā', sūḵ Bint Djbayl - échanger ses produits contre ceux dont il avait besoin. Le grand commerce s'était éteint dans les grandes villes comme Tyr et Şayda depuis la campagne d'Al-Djazzār qui a vu la destruction des grands marchés et l'expulsion des grands commerçants, notamment des Français.

1 - in Al-'irfān, 1935, vol. 26, p. 77

Les composantes sociales

Djabal 'Āmil fait partie d'un ensemble plus vaste, connu sous le nom de Bilād al-Shām (les pays d'al-Sham). Les coutumes qui règlent la vie quotidienne du Djabal, la culture sont celles de Bilād Al-Shām. Cependant, une différence existe entre cette région shi'ite et les autres régions de Bilād Al-Shām sunnite, druze ou chrétienne. Ainsi, les traditions qui fixent les relations entre voisins, la vie familiale, les cérémonies de mariage ou les cérémonies funèbres sont spécifiques à tel ou tel culte. Par exemple, les 'Āmilītes shi'ites, en majorité dja farites -comme nous l'avons déjà signalé- (*), ne célèbrent pas de mariage durant le mois de Muḥarram, en particulier pendant les dix jours de 'Āshūrā' (**), qui doivent être consacrés à la mémoire de Husayn ibn Ali. Pendant cette période, les Shi'ites se réunissent dans al-ḥusayniyya (***) pour y pleurer et glorifier la mémoire des descendants du Prophète.

La société 'Āmilite se divise en trois classes ou couches sociales.

Les notables

Ils sont représentés par les chefs locaux, leurs fidèles (ayant une haute fonction dans la hiérarchie militaire), les féodaux et les fonctionnaires nommés par l'Etat pour assurer la perception des impôts (1). Ceux-ci devaient veiller au maintien de l'ordre. Parfois, pour donner plus de poids à l'un d'eux, on lui donnait le titre de Sheikh.

1 - AL-ZAYN ('Ali), Ma'al-tārīkh... op. cit. p. 156.

(*) voir note p. 14

(**) jour où a été assassiné l'Imām Husayn ibn 'Ali

(***) lieu de rencontres pour les pratiques (on n'y fait pas de prières); aujourd'hui, les villageois s'y retrouvent pour régler certains problèmes propres au village, tels que la répartition de l'eau, etc...

Le supérieur hiérarchique des Sheikhs recevait le titre de "Sheikh des Sheikhs". Son pouvoir est illimité, tout comme son ambition. Chaque domaine était composé de plusieurs village, à la tête desquels se trouvait un sheikh qui traitait les villageois en maître absolu.

Les notables possédaient des villages, situés le plus souvent à proximité de sources d'eau, de rivières (nahr al-zahrānī), donc irrigués et très fertiles. En contrepartie de leurs services rendus à l'Etat, ils étaient exonérés de toutes charges. Ils se déplaçaient à cheval. Ils vivaient généralement dans l'abondance.

Les religieux

Ils sont représentés par les Sayids et les sheikhs. Les premiers prétendaient être les descendants directs du Prophète, les seconds étaient issus du peuple, mais à la condition expresse d'avoir étudié la religion. La différence entre les deux est dans la nature de l'autorité morale qu'ils exerçaient, et non pas dans la nature de leur enseignement. Connus comme savants (‘ulama) (1), ils exerçaient une grande influence sur le peuple, et quelquefois même sur les chefs. Ils apprenaient à lire dans les écoles religieuses et, ensuite, ils partaient pour l'Irak où ils suivaient, à l'université de Nadjaf (*), l'enseignement religieux dja‘farite durant quelques années avant de rentrer s'installer définitivement dans leurs villages.

Il n'y a aucune exagération à affirmer que les religieux constituaient la majorité des gens lettrés. D'ailleurs, leurs écrits traitaient souvent de l'enseignement religieux. Les raisons en sont multiples. Tout d'abord, l'Etat ottoman n'avait pas construit d'écoles dans les régions

1 - KAYSAR (Mustafa), op. cit. p. 25

lointaines. Elles étaient très rares même dans les villes. De plus, le dja'farisme, auquel appartient la majorité des 'Āmilites, était non seulement interdit, mais persécuté. Ses adeptes étaient l'objet de répression, de l'exil et parfois d'assassinat, comme ce fut le cas pour Muḥammad ibn Makki, 'Āmilite de Djizzin et assassiné sous le règne de Barkuḡ (qui débuta en 1384), et Zayn Al-Dīn ibn 'Ali, 'āmilite de Djibā' (1). Preuve en est, enfin, que les chroniques amilites sont toutes écrites par des religieux. Ainsi, l'encyclopédie de Muḥsin Al-Amīn qui s'intitule A'yān al-Shi'a (2) décrit la vie des intellectuels shi'ites et relate leurs écrits. De même, la revue bimensuelle Al-'Irfān, parue à Ṣayda en 1909, avec pour but de publier les écrits des gens de lettres de la région, fait état d'une étroite relation entre ces derniers et les religieux.

Il est nécessaire de décrire la fonction d'un religieux shi'ite pour mieux comprendre son autorité et sa démarche. Il convient de préciser, préalablement, que l'érudition est inaccessible au paysan en raison de la difficulté de la vie et de la nécessité de consacrer le plus clair de son temps à la terre. Suivre uniquement un enseignement religieux dans les écoles religieuses ne donne pas droit à occuper un poste religieux. Sont exigées des études supérieures de quelques années à l'université de Nadjaf, études sanctionnées par la délivrance d'une "licence" (idjāza) de la part des responsables de cette université. Seule une famille dont la situation financière lui permet un tel sacrifice peut envoyer l'un de ses membres poursuivre ses études en Irak. Quelquefois, c'est la collectivité dans son ensemble qui envoie l'un des siens et pourvoit à ses besoins multiples.

1 - AL-AMIN (Muḥsin) : Khiṭāṭ, op. cit., p. 59

La fonction religieuse est donc exercée exclusivement par des hommes appartenant au même milieu social. Au Sheikh Ibrāhīm ibn Yaḥya, poète du drame de la campagne d'al-Djazzār, a succédé son petit-fils, Ibrāhīm Ṣādiq, auquel succédera l'un de ses fils, et ainsi de suite. Le Sayid Muḥammad Al-Amīn a laissé sa place à son fils, le Sayid 'Ali Al-Amīn (1), ce dernier à son fils, ainsi de suite, et ce, jusqu'à nos jours.

Le religieux shi'ite représente l'Imām, c'est-à-dire le guide qui doit être vénéré, obéi et imité. Il conclut le mariage, et prononce le divorce. Il fixe la part de chaque héritier selon les dogmes. Il ratifie le legs et assure sa bonne conformité avec le dogme. Il distribue al-khums (littéralement le cinquième) et al-zakāt (*). Il dirige la prière et prononce les sermons du vendredi, et à l'occasion de mariage, décès ou toute autre circonstance particulière. Il tranche dans les différends survenus entre les gens. Il enseigne, enfin, la jurisprudence coranique (al-fikh), explique le Coran et les paroles du Prophète, la grammaire, la philosophie et quelquefois, l'arithmétique.

La nature du régime ottoman et le pouvoir illimité des féodaux ont énormément contribué à faire régresser le rôle du religieux et à mettre entre les mains des notables le pouvoir réel.

Les lourds impôts plongeaient la population dans une pauvreté telle que les fidèles ne pouvaient plus payer al-khums et al-zakāt. Aucun mariage ne pouvait avoir lieu sans le consentement préalable du notable ou du fonctionnaire, ce qui rendait naturellement formel le rôle du religieux. L'Etat ne reconnaissait pas la jurisprudence dja'farite.

1 - AL-AMIN (Hasan), op. cit. p. 29 à 33

Les gens étaient donc obligés de s'en référer à la jurisprudence officielle ou aux traditions pour régler leurs affaires avec l'Etat. De ce fait, le religieux perdit son rôle d'arbitre. De plus, pour régler leurs différends, les gens préféraient s'adresser directement à celui qui détenait tous les pouvoirs - le notable ou le féodal.

Pour survivre, le religieux en était réduit soit à faire de l'enseignement une profession, un métier - mais qui ne lui rapportait pas assez d'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille -, soit à aller gagner sa vie en se mettant au service des notables. Un cas, presque unique, est celui de Sayid 'Ali Al-Amīn (1). Le gouverneur de Saint-Jean d'Acre, à qui il avait offert ses services, lui avait fait don d'un village entier (Al-Ṣawāna), et grâce à cette faveur particulière, 'Ali Al-Amīn put se passer des services des notables et devenir l'un deux.

Les couches populaires

Elles sont constituées par la population qui gagne son pain en travaillant la terre. Le paysan devait nourrir un grand nombre de personnes qui ne travaillaient pas : les notables, les fonctionnaires, les percepteurs d'impôts, les religieux et leur famille, ainsi que leurs serviteurs. L'agriculture constituait la seule ressource. Les paysans devaient cultiver une terre ingrate pour pourvoir aux besoins insatiables des féodaux, et payer les différents impôts. Ils devaient également travailler la terre du seigneur : la labourer, la semer, faire la récolte, et ce, gratuitement.

Le maître Michel Ṣabbāq̄h évoque ainsi la vie paysanne : "Les gouverneurs et les walis font régner une grande injustice. Sheikh Naṣif Nassar est un personnage particulièrement sévère et sans pitié." (2).

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān..., op. cit., vol. 43, p. 55 à 57

2 - AL-ZAYN ('Ali) Ma'a al-tarikh al-'Amili, op. cit. p. 156

La relation du paysan avec les fonctionnaires

C'est une relation de maître à esclave. Malgré le fait que tous deux ne possèdent pas de terre, le pouvoir absolu du premier permettait d'exploiter le deuxième et de l'obliger à payer des impôts souvent lourds et fantaisistes. Par exemple, l'impôt connu sous le nom d'al-miri, représentait environ le quart de la récolte, mais souvent était perçu à son double, et les notables envoyaient leurs hommes confisquer le reste. L'existence de bandits rendait la vie du paysan encore plus dure. La chanson libanaise garde un souvenir amer de cette époque. De nos jours encore, la mère berce parfois sa fille en fredonnant :

"Amuse-toi, la belle
Danse prestement
La musique s'affole
Les chants s'envolent
Ton homme, ma jolie
S'appelle
Abū Zayd Al-Hilālī (*)." (1)

Les revenus des féodaux étaient énormes. Il est difficile d'en apprécier l'importance. Ils étaient constitués des revenus des propriétés privées, de ceux prélevés sur les propriétés publiques, des impôts perçus doublés ou triplés, du racket sur les marchés forains ou hebdomadaires, et du montant des rançons (2).

Les revenus indirects étaient également importants. Il existait ainsi un impôt perçu sur les biens volés et retrouvés (al-ḥalāwa). Le fonctionnaire en exigeait une partie. De même, à l'occasion des fêtes, le paysan devait exprimer

1 - RUSTUM (As'ad) Bashir II bayna al-Sultan wa Al-'Aziz (1804-1841)
(Bashir II entre le Sultan et le Khédive Al- Aziz de 1804 à 1841)
Beyrouth : Maṭba'a al-Katulikiyya, 1956, 1957, tome 1, p. 10

2 - AL-ZAYN ('Ali) Ma'a al-tarīkh al-Āmili, op. cit: p. 157, 158

(*) héros guerrier de la légende

sa gratitude envers le notable en lui apportant du blé ou un mouton, ou manifester sa joie lors d'une festivité officielle (le mariage d'un notable) en faisant des cadeaux (pratique courante au Proche-Orient à cette période).

Signalons enfin l'anarchie qui caractérisait la perception des impôts. Il arrivait qu'on exigeât du paysan les impôts des trois années à venir, sans tenir compte d'aucune considération (1).

Cité par 'Ali Al-Zayn, un touriste allemand, de passage en Syrie en 1805, dit : "les postes sont vendus aux enchères : moins le candidat a de scrupules, plus il paye cher pour obtenir le poste. Mais le pays s'appauvrit de plus en plus" (2).

1 - AL-ZAYN ('Ali) Ma'al-tarīkh al-'Āmilī, op. cit., p. 150

2 - ibid, p. 153

Traditions et coutumes des 'Āmilites

Les 'Āmilites ont connu des circonstances particulièrement difficiles, ce qui donne un ton mélancolique à leurs actes quotidiens.

L'Āmilite est un homme qui préfère - et de loin - avoir des fils plutôt que des filles, et lorsqu'il en a les moyens, il fête, dans l'allégresse, la naissance. Les poètes viennent le féliciter et attendent la récompense. La circoncision - qui est généralement pratiquée dans les trois premières années de la vie du garçon, mais ce n'est pas une règle absolue - et les premières dents sont l'occasion de réunir les amis et de manger des pâtisseries.

De même, l'enfant qui réussit à réciter le Coran par coeur a également droit à une fête à laquelle on convie le sheikh comblé, pour l'occasion, de cadeaux : sucre, thé, pâtisseries, tripes de vache, oeufs ou yaourt.

Les parents préfèrent marier leur fils à une jeune fille de la famille (la cousine germaine, le plus souvent et de préférence du côté paternel). Les liens de parenté sont ainsi renforcés et l'héritage préservé.

Le mariage est également l'occasion de réconcilier deux adversaires et de danser la "dabké" qui est une danse folklorique où des filles et des garçons se mettent en demi-cercle et esquissent des pas rythmés au son de la flûte, de la "darbaké" (*), de chansons et de you-yous.

(*) tambourin oriental

Les 'Āmilītes avaient l'habitude de passer l'été dans les champs, où ils calculaient et répartissaient les parts et les impôts. Le moulage de céréales se faisait dans les moulins à eau situés sur le Liṭānī, al-Zahrānī ou sur le ruisseau d'Anṣār.

Les diverses occasions étaient également un moyen de rencontres, d'invitations et aussi un moment favorable pour réciter ou écouter de la poésie. L'accueil réservé par le public aux participants est l'arbitre par excellence pour juger de la qualité des vers et pour encourager le meilleur.

Les longues soirées d'hiver constituaient le moment propice pour évoquer les prouesses des héros des épopées arabes, peuplées de valeureux poètes tels que 'Antar (*) Al-Muhalhal et Al-Zir Sālīm (**). Les exploits de l'Imam 'Ali contre "l'infâme Mu'āwiya" occupaient également une partie importante de ces soirées.

Chaque village disposait d'un drapeau. Avoir son propre emblème était, pour le village, un moyen de prouver son importance. On brandissait le drapeau lors de grandes occasions, telles que manifestations ou conflits avec un adversaire quelconque.

Certaines de ces traditions subsistent encore, parfois intactes, mais souvent modifiées selon l'évolution parcourue.

(*) 'Antar : de son vrai nom 'Antar ibn Shaddād, s'est illustré lors de la célèbre bataille de Dahis wa Al-Ghabra
Sirat Antar : Encyclopédie de L'Islam, Nouvelle Ed., tome 1, p. 533
(B. HELLER)

(**) Al-Muhalhal (littéralement la première personne à avoir récité des vers) et Al-Zir Salim (le séducteur) sont des surnoms donnés à Adi ibn Rabi a Al-Taghlibi, qui est devenu célèbre en se distinguant au combat provoqué par la mort de son frère et opposant la tribu Rabi à celle de Mura.
voir AL-BUSTANI (Fuad) Al-Muhalhal, Beyrouth : Al-Matba a Al-Katulikiyya, 2ème éd., 1939, p. 186

Les dictons

Les dictons sont l'expression spontanée de la sagesse populaire et la traduction fidèle des soucis quotidiens. Les paysans amilites qui vivaient misérablement et qui nourrissaient des parasites de toutes sortes ont mis dans leurs dictons tantôt leur colère, tantôt leur résignation. En voici quelques-uns : "ton juge est ton adversaire" ou "Que peut-on faire du moment que le juge est satisfait ?".

Face à l'oppression féroce exercée contre eux, les Amilites se lamentent : "Les hommes ne mourront pas si je fais le commerce des linceuls." Plus loin, il est dit que : "Le riche ignore la faim du pauvre." ou "Les gens ignorent deux choses : l'agonie du pauvre et la corruption du riche."

Quand il ne se lamente pas, l'Amilite se résigne à son sort. Il accepte ses malheurs comme une épreuve que Dieu lui envoie pour l'éprouver. "Dieu est sage" réplique-t-il ou "C'est parce que Dieu te connaît qu'il te traite de la sorte".

L'Amilite place au-dessus de tout la religion : "Plutôt la perte de l'argent que celle des siens, mais plutôt la perte des siens que celle de la foi."

La misère incite à la méfiance, à la peur. Une impression d'insécurité règne sur la population terrorisée : "Ne fréquente pas les lieux suspects, tu y risques ta vie."

Cependant, un certain bon sens villageois réapparaît ici ou là, révélant que le paysan est un homme d'expérience : "Garde l'ancien, le nouveau ne dure pas." ou encore "On ne regrette pas la perte des jarres lorsque la maison brûle" et "Consulte un homme d'expérience, il vaut mieux qu'un médecin". Ses propos laissent parfois transparaître une pointe d'ironie teintée d'humour : "Je suis prince, tu es prince, qui donc s'occupera de l'âne ?". Un autre adage qui se passe de commentaires : "Attache l'âne avec ses congénères. S'il n'apprend pas à ruer, il apprendra à braire".

L'homme simple résume ainsi son expérience amère :
"Baise la main que tu ne peux briser". Mais il ajoute aussitôt :
"Baiser la main, c'est se payer la tête de l'autre."

Les rapports entre voisins occupent une place de choix dans cette littérature populaire. Tantôt le voisin est porté aux nues : "un voisin proche vaut mieux qu'un frère éloigné", tantôt il est porteur de tous les maux : "Que Dieu nous préserve du voisin curieux" ou "Enquête sur le voisin avant d'acheter la maison". ou encore "Ferme ta porte et ne fais pas confiance à ton voisin".

La femme est au centre des préoccupations de l'homme populaire. La mère tout d'abord : "Les larmes de mille mères ne valent pas celles de la mienne". Ensuite, l'épouse : "L'homme peut exiger pour femme sa cousine, même le soir de son mariage avec un étranger" ou "La femme est la serrure de la maison". Quant aux filles, on dit d'elles que : "Une fille sage vaut mieux qu'un fils prodigue." Mais généralement, l'image de la femme est péjorative : "La femme est un os tordu. Si tu tentes de le redresser, il se casse." (1)

Ces dictons forment, en quelque sorte, un condensé de l'histoire politico-sociale qu'ont vécue les 'Āmilites, à des époques différentes : la répression sanglante d'Al-Djazzār après un temps de stabilité relative sous le règne de Zāhir Al-'Umar, gouverneur de Şayda, ensuite, l'accalmie qui a accompagné les successeurs d'Al-Djazzār, Sulaymān Paşa, mais surtout 'Abd Allāh Paşa.

Qu'en est-il de la vie littéraire et de l'impact de ces événements sur la création de cette époque ?

La vie littéraire de l'époque

L'histoire culturelle du Djabal 'Āmil commence avec l'Islam, et même avant. En effet, les historiens mentionnent des ouvrages qui remontent à l'époque phénicienne.

Avec les Umayyades qui ont manifesté un intérêt particulier pour l'histoire politique et littéraire, les 'Āmilītes ont commencé une carrière particulièrement brillante. Entre autres poètes, 'Adī ibn Al-Raḡḡā', amilite, s'opposait au poète umayyade Djarir et écrivait des poèmes élogieux dédiés au Calife Al-Walid ibn Abd Al-Malik (qui a régné de 705 à 715) :

"Al-Walid y est descendu :

Une douce pluie et un secours inestimable." (1)

A l'époque abasside, Sheikh 'Abd Al-Muḥsin Al-Ṣūri, mort en l'an 416 de l'Hégire (1025) était le contemporain de Abū Al-'Alā' Al-Ma'arrī. Mais la conversion des pieux et austères 'Āmilītes au ghī'isme, et le fait d'avoisiner la capitale umayyade, Damas qui était le centre du sunnisme officiel, c'est-à-dire la doctrine adverse, avec les conséquences inévitables d'exil et d'oppression, rendaient la manifestation publique d'une activité intellectuelle dissidente plus que problématique.

Les 'Āmilītes se sont repliés sur eux-mêmes. Ils écrivaient, mais sans rien publier ou presque, et

1 - AL-AMIN (Muḥsin) Khiṭaṭ Djabal 'Āmil, op. cit. p. 42, 43

- ISBAHĀNI (Abū Al-Faradj) Kitab Al-Aghani (Le livre des chansons), Beyrouth : Muassasat 'Iz al-Dīn, 7 volumes, vol. 3, 8ème partie, p. 172

s'adressaient au Prophète et à ses descendants pour leur confier leur détresse ou leur espoir en un avenir meilleur. La croyance en un Messie attendu (al-Muntaẓar) les réconfortait, et les rendaient plus tenaces dans leur conviction.

La prose ʿāmilite - comme nous allons le voir - ne s'est guère éloignée des traités religieux et des sciences de l'époque : l'interprétation du texte coranique ou des traditions du Prophète, la géographie, l'arithmétique et la grammaire. Citons à titre d'exemple, à propos de jurisprudence coranique et d'Al-Ḥadīth (*), l'ouvrage écrit par Muḥammad ibn Makki de Djizzin : Al-lamʿa al-dimashkiyya. Il traite de la jurisprudence, des relations entre Dieu et les fidèles et entre les fidèles eux-mêmes. Ce livre fut écrit en sept jours, en prison, en 1394 (1). De même, Adab al-nafs (l'éthique) de Muḥammad ibn Al-Hasan al-ʿAytani, mort en 1085 de l'hégire (1674) est un essai d'éthique qui interprète les forces de l'âme qui sont, selon l'auteur, animale, végétale et expressive (1). A propos d'histoire et de chroniques, Al-Ḥurr al-ʿāмили (1547 - 1621) a écrit Amal al-āmil, (2) où il donne la biographie de deux cent neuf personnalités āmilites. Un autre livre, qui s'avère être l'un des plus importants parmi l'oeuvre de Bahāʾ Al-Dīn Al-ʿāmilī, s'intitule Al-kashkul (3) (l'écuelle du mendiant). Il s'agit d'une anthologie regroupant textes religieux, traités de morale...

Les oeuvres littéraires écrites en prose sont très rares, et la politique menée par al-Djazzār au Djabal ʿāmil rendait très difficile toute activité de ce genre. Ainsi, la préoccupation majeure fut d'essayer de préserver ce qui existait et de limiter les pertes.

1 - MAKKE (Muhammad Kazim) op. cit. p. 76

2 - AL-ḤURR AL-AMILI (Muhammad b. Al-Hasan) Amal al-āmil (L'espoir du confiant) 2ème éd. Beyrouth : Muassasat al-Wafa , 1983.

3 - BAHĀʾ AL-DIN AL-ʿAMILĪ : Al-kashkul, Le Caire, Dar ihyāʾ al-Maktaba al-ʿarabiyya, 1961, 2 tomes

(*) paroles du Prophète Muḥammad à propos du Coran, mais aussi règles qu'il a données et qui régissent la vie quotidienne du Musulman

Lors d'un conseil tenu à Nadjaf (1), il a été demandé à un religieux du nom de Ḥasan Kubaysi de retourner au Djabal 'Āmil et d'ouvrir une école religieuse dans le village de Kawthariyyi (*). Ce fut la première école qui vit le jour après la période sinistre d'Al-Djazzār. Elle joua un rôle important. Parmi ceux qui ont étudié dans cette école, certains allaient connaître un avenir brillant, comme ce fut le cas pour Sayid Muḥammad Al-Amīn, Ḥamad Al-Maḥmūd de la famille Naṣṣar, Sheikh 'Ali Subayti et beaucoup d'autres.

Si les 'Āmilites étaient contraints de se plier aux impératifs de la nouvelle situation, les poètes ne se trouvaient pas dans une position meilleure. Sheikh Ibrāhīm Yaḥya, réfugié en Irak, chantait toute l'amertume de la nostalgie :

"De nostalgie il languit
Celui qui a vu la lumière dans tes bras
Ses yeux versent du sang
Son coeur ne bat que pour toi" (2)

Pris en otage par Al-Djazzār, le fils du religieux Muḥammad Al-Amīn, chargé de rétablir l'ordre au Djabal 'Āmil (3), grandit à Saint Jean d'Acree et se lie d'amitié avec le futur gouverneur, 'Abd Allāh Pasha. Après quelques années d'études religieuses à Nadjaf, 'Ali ibn Muḥammad Al-Amīn regagne son pays et entretient une amitié précieuse

1 - in Al-'Irfān, 1955, vol. 43, p. 6

2 - AL-AMIN (Muḥsin) Khitat, op. cit. p. 77

3 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān, op. cit. vol. 43, p. 22

(*) village du Sud-Liban

avec 'Abd Allāh Paṣḥa, récemment nommé gouverneur. Celui-ci n'est pas avare, et ses cadeaux en témoignent : un sabre, un costume, un esclave, une pension annuelle très importante. Mais notre poète est aussi un homme prévoyant et préfère un village. Le gouverneur exauce le voeu, et lui accorde en l'an 1237 de l'Hégire (1821) al-ṣawāna. Le poète devient donc propriétaire terrien. L'acte du don précise :
"Notre respectable délégué (...), le village en question sera, dorénavant propriété entière de Sayid⁶Ali. Ses frères n'y ont aucun droit." Il est signé "Gouverneur de Sayda, de Jaffa et de Tripoli" (1). Libéré des soucis quotidiens, Sayid⁶Ali peut consacrer tout son temps à la poésie, sa passion. On peut, à partir de sa biographie détaillée dans A'yān al-shi'a établir les domaines de son activité poétique.

La vie d'un religieux est censée être austère et pieuse. Le comportement du religieux shi'ite est l'exemple à suivre. Mais la femme occupe une place de choix dans la vie du poète. Pour en parler, sans heurter les fidèles qui voient en lui l'homme coiffé du turban, il emploie des métaphores et des symboles : maladie incurable et médecins ignorants :

"Mes amis ont convié les médecins
Pour soigner mon coeur douloureux
Sauraient-ils deviner mon mal ?
Sauraient-ils me guérir ?
Ils prennent mon pouls
Me versent de l'élixir
Ignorants, ils se trompent de maladie
Ils auraient dû guérir mon coeur" (2)

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān, op. cit. vol. 43, p. 55

2 - ibid, vol. 42, P. 67

L'amour est tout présent :

"La brise qui vient de leur côté
Attise le feu de mon coeur" (1)

Le doute, la désespérance et les soupirs ajoutent
aux délices de la passion :

"Sans douleur et souffrance
L'amour perd ses attraits" (2)

Chanter la femme était, pour les poètes classiques arabes, un sujet qui devait conduire, de façon agréable, le lecteur au but initial du poème. Leurs poèmes dithyrambiques comme ceux qui décrivaient leurs exploits guerriers commençaient, dans leur quasi-totalité, par évoquer une passion amoureuse brûlante. Notre poète ne fait pas exception. Il décrit sa bien-aimée, comparée, pour l'occasion, aux astres :

"Est-ce la nuit ou sa chevelure, ce noir lumineux ?
Cette lumière transparente, l'aube ou son visage ?
Un miracle jamais connu
Un soleil traîne des étoiles dans son sillage" (3)

Sa fidélité, pour elle, est sans faille :

"Boudeuse ou accueillante
Mon coeur ne voit qu'elle" (4)

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yan, op. cit., vol. 43, p. 67

2 - ibid., p. 68

3 - ibid., vol. 43, p. 68

4 - ibid.

Mais c'est son maître, le gouverneur qui incarne toutes les vertus, la sagesse comme l'autorité :

"Le soleil, la lune et 'Abd Allāh
Illuminent joyeusement l'univers
Notre maître, astre de la nuit
Sage parmi les Sages" (1)

C'est un interlocuteur délicieux, de noble souche puisqu'il est descendant direct du Prophète. Courageux, généreux, il personnifie l'image même du pouvoir juste :

"Il rajeunit la justice
La gloire est un lambeau de son prestige
Sa générosité est une pluie incessante
Le lion armé est l'image de son courage" (2)

Comparé aux hommes illustres de l'Histoire, tels que 'Abd Al-'Aziz ou Muḥammad 'Ali, il les dépasse tous par son rayonnement, comme le soleil rend terne la lumière des étoiles :

"Se mesurent -ils à toi
Khākān, 'Abd Al-'Aziz, le grand d'Egypte et les
[autres glorieux ?
Ils étaient grands, tu es grand
Mais peut-on comparer la lune avec les étoiles ?
Sagesse, savoir, courage et générosité
Les Bédouins en bénéficient comme les citadins
Ton éclat remplace le soleil couchant
Dépasse de loin ces hommes illustres" (3)

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān, op. cit., vol. 43, p. 68

2 - ibid

3 - ibid

Mais le poète appartient bien à une classe distinguée. Ses poèmes élogieux seront dédiés exclusivement à des hommes appartenant à la même classe, tout comme ses poèmes écrits pour des occasions plus officielles.

En pleurant son maître de l'Université de Nadjaf, le professeur Dja far, auteur d'un ouvrage très connu intitulé Kāshif al-ghaṭā, il commence non pas par évoquer le passé, mais par des réflexions philosophiques sur la vie, la mort et le destin. Puis en venant à Dja'far, il dit qu'il était une sommité de savoir, une mine de générosité, un exemple de piété. Il ajoute qu'il était érudit comme le Prophète, irremplaçable comme la perte de l'Imam Ali :

"Vous faites encore confiance au destin ?
Vous oubliez ce qui s'est passé ?
L'édifice de la foi s'est effondré
L'arbre de la science s'est brisé
Il était le défenseur du faible
Le phare qui guidait les naufragés." (1)

Il glorifie son homme :

"Il est la foi, l'univers, la piété
Il est le ciel pleurant le savoir
Sa perte est celle du Prophète et de son com-
[pagnon 'Ali
Que Dieu nous en console." (2)

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān, op. cit., vol. 43, p. 68

2 - ibid.

Plus loin, il s'écrit :

"Depuis que dans la mort, il est devenu le
[voisin de 'Ali
Depuis que les morts l'ont parmi eux
Nous envions le sort des habitants des cimetières" (1)

Appartenant au shi'isme dja'farite, un courant de l'islam qui vénère tout particulièrement la famille du Prophète, et voit en elle l'incarnation exemplaire de l'homme parfait, le poète réserve une place de choix dans ses poèmes à la glorification des membres de la famille élue, et il exhorte les fidèles à suivre l'exemple de l'Imām 'Ali et à vouer un respect sans limite à ses descendants :

"Je t'implore, ô mon Dieu
Au nom de ton élu, le Prophète, de son cousin 'Ali
Son dauphin, de ses enfants : la glorieuse Zaynab
[et ses frères
Des sayds vénérables dont l'amour m'a été transmis
[par mes parents" (2)

Pour affronter les difficultés quotidiennes de la vie, et alléger la détresse, implorer la famille vénérable est un remède sûr :

"Si, un jour, le destin t'éprouve
Et te sert de son plat empoisonné
Tu invoqueras Dieu
Son Prophète élu, son cousin 'Ali
Et sa glorieuse fille, Al-Zahrā' et ses frères" (3)

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yan, op. cit., vol. 43, p. 68

2 - ibid., p. 69

3 - ibid.

Cette attitude est commune à tous les poètes shi'ites amilites. Appeler les gens à la dévotion et à la vénération est un thème que l'on retrouve aussi bien chez les religieux que chez les poètes :

"Adorez les Cinq illustres (*)
Dont les bienfaits sont connus de l'univers
La perfection est leur manteau
Vénérez également les Neuf glorieux (**)
Dieu vous dit : "soyez-leur obéissants et fidèles" (1)

La campagne d'al-Djazzār contre Djabal 'Āmil et sa politique de répression systématique ont provoqué une émigration massive - que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer - parmi les gens de lettres, les religieux et les notables. Les ténèbres s'abattirent sur tous les domaines de la vie : insécurité croissante, grande misère, extinction de la vie culturelle. Ceux qui pouvaient partir l'ont fait. Les autres, les petites gens, restaient et devaient endurer une injustice totale.

La situation d'avant al-Djazzār n'était guère brillante. Les historiens décrivent la période du règne de Nāṣif Al-Naṣṣār comme particulièrement dure, les gens vivant misérablement. Mais après al-Djazzār, la situation s'est encore aggravée, et les épidémies, l'ignorance, la misère ont conjugué leurs effets créant des conditions d'une rare dureté. La réaction des poètes fut d'embellir l'heureuse période d'avant al-Djazzār, non sans une douloureuse nostalgie pour l'époque révolue. Le poète Sheikh

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yan, op. cit. vol. 43, p. 69 A'yan, op. cit. vol. 43.

(*) (**) appartiennent au clan de 'Ali

Ibrāhīm ibn Yaḥya, mort en 1799, s'écrie :

"O jours heureux et paisibles
En compagnie d'un garçon et d'une fille" (1)

Les notables qu'il fréquentait, leurs dons, leur générosité deviennent d'autant plus précieux qu'ils appartiennent au passé :

"On ne voyait que mains généreuses
Visages sereins, et yeux pudiques
Convives marchant d'un pas nonchalant
O coeur immense des généreux" (2)

Toute sa poésie est consacrée à cette évocation pathétique et obsédée par le souvenir des anciens protecteurs.

Un autre poète va choisir un chemin tout différent : se mettre entièrement au service du nouveau maître. 'Ali Muḥammad Al-Amīn est prêt à tout faire pour mériter la confiance et les dons du gouverneur 'Abd Allāh. Les historiens (3) relatent l'anecdote significative suivante : un jour, en colère, le gouverneur déclare par trois fois répudier sa femme, ce qui, selon le dogme coranique, signifie l'impossibilité pour les deux de revivre sous le même toit avant que la femme ne soit mariée à un autre homme et divorcée de lui. Le religieux 'Ali Muḥammad Al-Amīn trouve une solution astucieuse et sauve la réputation du gouverneur. La trouvaille, quoiqu'ingénieuse, n'est peut-être pas conforme aux dogmes. Le religieux rusé recommande à l'homme

1 - AL-AMIN (Muḥsin), A'yān, op. cit., vol. 5, p. 447

2 - ibid.

3 - AL-AMIN (Muḥsin), A'yān, op. cit., vol. 43, p. 59

divorcé de plonger son ex-femme dans la mer. En effet, la mer étant, en arabe, un mot masculin, la baignade constituerait le "second mariage" indispensable au retour de la femme répudiée, dans la demeure conjugale. Quoiqu'il en soit, l'honneur du gouverneur est sauf (il pourra, aux yeux de tous reprendre sa femme) et, pour le poète, tous les moyens sont bons pour s'attirer les dons du gouverneur.

Mais 'Ali Muḥammad Al-Amīn n'est pas seulement homme à trouver une issue aux situations délicates. Il enseigne également le Coran, les paroles du Prophète, la jurisprudence et la grammaire. Les historiens (1) racontent aussi qu'il délivrait, à ses étudiants, l'autorisation de percevoir, dans les villages, al-zakāt. Ce n'est qu'après force protestations de la part des paysans indignés par ces nouveaux percepteurs que le religieux mettra fin à cette habitude. Ces mêmes historiens ajoutent que les étudiants se mirent alors à désertir une école devenue sans intérêt. Le poète allait s'en plaindre dans ses poèmes.

Poète, il n'a pas écrit pour chanter les louanges de ses collègues, mais ses adeptes l'ont souvent encensé. L'un d'eux, Sheikh 'Ali Mrūwā, particulièrement zélé, le surnommait "l'océan de savoir" :

"Descendant du Prophète hashémite
Phare de la foi et de la piété
Parmi les mortels
Tu surpasses les plus grands
Comme le soleil envoie à l'ombre les étoiles
Que Dieu te donne les forces, ô océan de savoir
Pour élucider les problèmes difficiles." (2)

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān, op. cit., vol. 43, p. 61

2 - ibid., p. 66

On retient, de cette époque, un autre poète d'origine modeste dont les poèmes trahissent la révolte. Le poète Muḥammad 'Alī Al-Kaẓimī déclare une guerre sans merci à la politique d'al-Djazzār et le menace d'une revanche foudroyante :

"Toi qui as rendu enfer notre vie
Par cruauté et tyrannie
Tes armées d'injustice
N'auront pas raison de notre révolte." (1)

On ne connaît pas grand-chose de la poésie de Sheikh 'Alī ibn Hussayn Mrūwī, mort à Ḥaddathā (*) en l'an 1280 de l'Hégire (1864). Les rares poèmes qui nous sont parvenus sont dédiés à Aḥmad Bey Naṣīf. Il y défend son maître contre les accusations mensongères de l'avarice et appelle les gens à venir vérifier par eux-mêmes. Voici ce qu'il écrit :

"Personne ne peut ignorer les Nasif
Sauf les malintentionnés
Va de toi-même voir au château
Demande à leurs adversaires quelle fut leur
[conduite lors des combats
Uniques, ils se sont illustrés aux moments diffi-
[ciles
Leur renommée est connue des Arabes, et par-delà
[les frontières" (2)

Puis, il s'en prend aux adversaires de ses maîtres qui ne sont que des individus mesquins et insignifiants :

1 - MRUWI ('Alī) Tārikh Djbā' (L'histoire de Djbā'), Beyrouth : Dār al-Andalus, 1967, p. 356

2 - MRUWI ('Alī) Rawā'ī' al-adab al-fukāhī (La littérature humoristique) Liban : Dar'ūn, 1972, p. 110

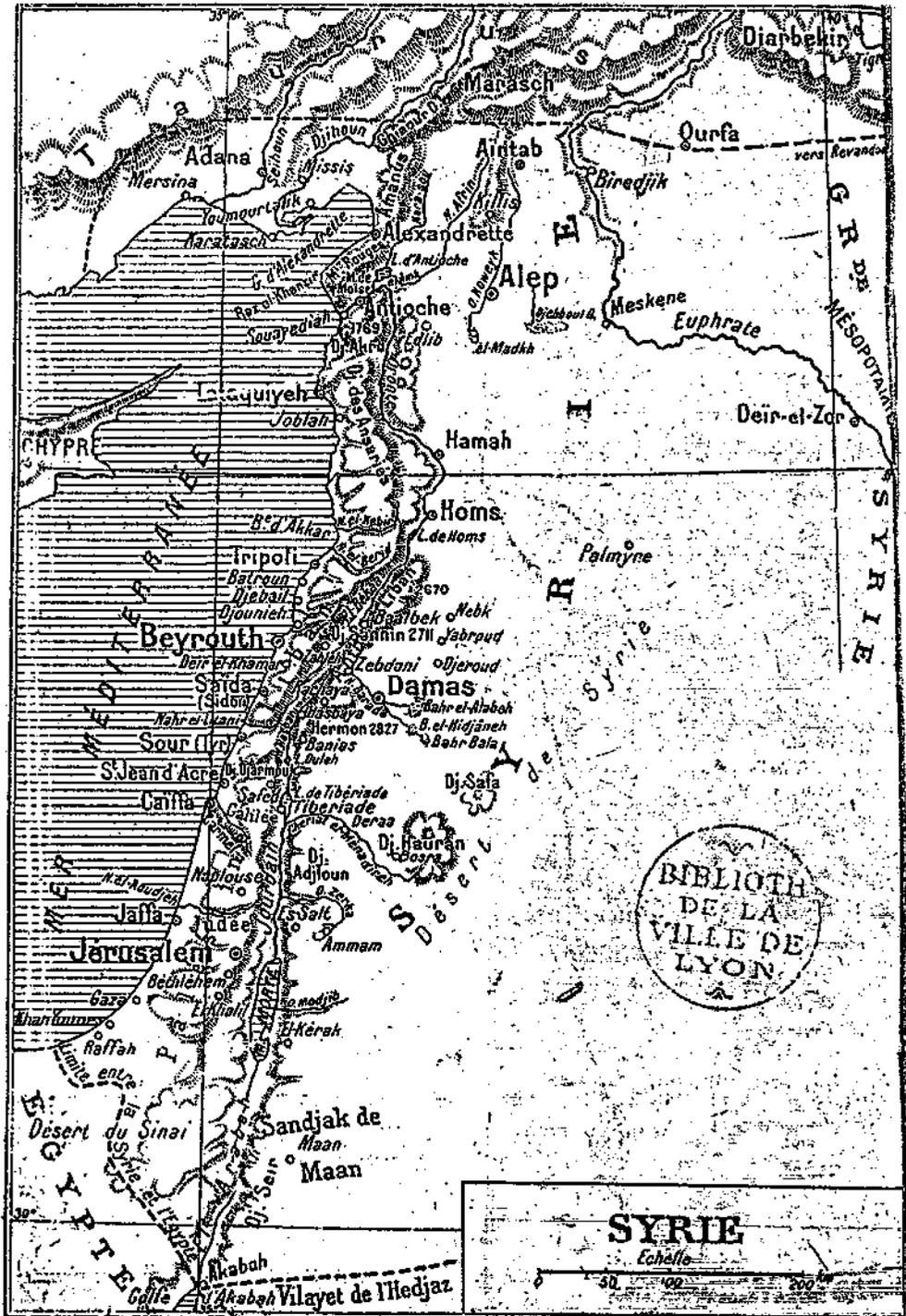
(*) village du Sud-Liban

"Seuls les aveugles
Ne voient pas l'éclat de leur gloire" (1)

Sa yid Al-Amīn est donc la figure centrale de la poésie de cette époque. Une poésie hypocrite, intéressée et tournée principalement vers le gouverneur ʿAbd Allāh. Notable, religieux, poète, il chantait les mérites de la classe à laquelle il appartenait.

1 - MRŪWI (ʿAli) Rawāʿiʿ al-adab al-fukāhī, op. cit., p. 110

DEUXIEME PARTIE



Carte extraite du livre de Georges SAMNE

Le Liban autonome de 1861 à nos jours

Paris : Imprimerie des Arts et Manufactures, 1919

La première moitié du XIXème siècle est celle de la décadence de l'empire ottoman. Il devait faire face à la Russie tsariste, aux Etats Européens qui convoitaient les territoires sous domination turque ; la Russie a des prétentions sur les détroits de Dardanelle et du Bosphore, l'Autriche sur les côtes de la mer Adriatique et le bassin du Danube. La France et l'Angleterre, quant à elles, oeuvraient pour étendre leur empire aux détroits, à l'Egypte, l'Algérie, la Tunisie, la Syrie et l'Irak. La faiblesse de l'empire et les visées expansionnistes des Etats Européens constituaient ce que l'on appelait : la question orientale (1).

L'expédition de Bonaparte en 1798 pour la colonisation de l'Egypte et pour la rupture de la route du commerce britannique avec l'Inde est un temps fort dans la course à la colonisation. Le blocus maritime anglais imposé par une flotte formidable dans les eaux d'Abīkīr (1798), et la résistance égyptienne ont abouti à l'évacuation de l'armée française du pays (2). La France n'a pas pour autant renoncé à son rêve d'étendre son hégémonie sur la route du Commerce. Elle a changé de tactique. La nouvelle politique française soutenait le nouvel homme fort de l'Egypte, Muḥammad 'Alī. Ce dernier, après liquidation de ses concurrents (les Mamlūks) arrive aux leviers du pouvoir en 1805.

1 - LUTSKI, V. Tārīkh al-aḳṭār al-'arabiyya al-ḥadīth (Histoire contemporaine des pays arabes) traduit en arabe par 'Afīfa Al-Bustānī - Moscou : Dār Al-Taḳaddum 1978 .- p. 33

2 - Ibid, p. 50

Ambitieux et intelligent, conscient de la maladie organique du sultanat, il entreprend la modernisation de l'Egypte. Jouissant de l'aide précieuse de conseillers et techniciens français, il introduit d'importantes réformes dans les secteurs agricole et industriel. En 1831, il lance ses troupes à la conquête de la Syrie, une entreprise qui se couronne d'un succès relativement rapide. L'occupation égyptienne de la Syrie modifie sensiblement les données sociales, politiques et économiques du pays.



CHAPITRE PREMIER

L'expédition d'Ibrāhīm Paşa (1831 - 1840)

En octobre 1831, l'armée égyptienne, modernisée, bien équipée et entraînée, pénètre, sous le commandement d'Ibrāhīm, fils de Muḥammad 'Alī, en Syrie. Les grandes villes de Palestine tombent l'une après l'autre sans opposer une véritable résistance. Menacé, le wali de Saint Jean d'Acre, 'Abd Allāh Paşa, sollicite le soutien de son homologue Bashir II, émir du Mont-Liban (1), ainsi que l'aide militaire - en hommes et en armes - des sheikhs metwalis du Djabal 'Āmil. Or, l'émir du Liban s'allie à l'armée égyptienne, honorant ainsi des engagements pris lors d'une visite antérieure en Egypte (2). En revanche, les 'Āmilites, dirigés par la famille Naṣṣār, répondent à l'appel de 'Abd Allāh Paşa et affrontent les troupes égyptiennes à Bahdja. Le combat se termine par une défaite cuisante pour les 'Āmilites. Les notables et les sheikhs prennent la fuite. 'Abd Allāh Paşa, après un siège de quelques mois, est fait prisonnier d'Ibrāhīm Paşa. Ce dernier continue sa progression victorieuse jusqu'à Kutāhya, à l'extrême nord de la Syrie. Il y entre le 3 février 1833. Trois mois plus tard, le 4 mai, l'Empire ottoman y signe un accord avec Muḥammad 'Alī (3).

-
- 1 - SHEHAB, Haydar. Tārīkh al- amīr Ḥaydar (L'histoire de l'Emir Haydar al-Shehabi). Beyrouth : Dār al- Athār 1980. 2ème édition, p. 1021.
 - 2 - Al- 'Irfān 1935. V. 26. p. 571.
- Ḥajjar, Joseph. L'Europe et les destinées du Proche-Orient. Blond et Gay 1970. p. 102.
 - 3 - LUTSKI. op. cit. p. 129.

Changements politiques et administratifs

Djabal 'Āmil passe sous le pouvoir de l'émir Bashir II. Or, les relations entre 'Āmilītes, Ma'nītes et Shehabītes, - maîtres successifs de l'émirat libanais depuis 1615 - ne sont pas de nature à rendre cette annexion aisée. L'année 1638 a vu l'émir Ma'nītes Muḥim envahir le village Anṣār et massacrer 1 500 personnes environ. D'autres massacres eurent lieu à Aynāta en 1660 et à Nabaṭiyyi où les 'Āmilītes l'emportent sur le Ma'nīte (1), l'émir Aḥmad en 1666. L'émir shēhabīte Muḥim a semé la terreur parmi la population 'Āmilite (2).

La campagne égyptienne introduit plusieurs réformes et, pour réaliser son rêve d'un grand état centralisé, elle réduit le pouvoir étendu des féodaux locaux, les Ṣaghīrites(3). A leur place, l'armée égyptienne nomme des fonctionnaires d'origine sociale modeste (percepteur de Tyr, Ḥadj Ṭalīb Al-Zayn (4). Elle déclare les hommes égaux devant la loi, et abolit la discrimination confessionnelle entre Chrétiens et Musulmans. En 1834, les Egyptiens demandent aux 'Āmilītes de rendre leurs armes, puis ils augmentent les impôts et deviennent de plus en plus sévères, quant à l'application du service militaire rendu obligatoire (5). Ils doivent faire face à plusieurs insurrections tant parmi les Druzes de Ḥawrān (*) que parmi ceux du Mont Liban. De plus, ces nouvelles mesures, appliquées souvent arbitrairement contribuent à pousser le leadership 'Āmilite dans l'opposition armée.

-
- 1 - Safahāt Min Tārīkh Djabal 'Āmil. (pages de l'Histoire de Djabal 'Āmil. Beyrouth, Dār al Fārābī. 1979. p. 157.
 - 2 - ISMĀ'IL, Adel. Documents diplomatiques. T. II. Beyrouth 1976. p. 77.
 - 3 - DJABIR ĀL-ṢĀFA, M. - Tārīkh Djabal 'Āmil (L'Histoire de Djabal 'Āmil). Beyrouth : Dār Matn Al-Luḡha Al-'Arabiyya. p. 147.
 - 4 - In Al'Irfān, 1953, vol. 41, p. 248.
 - 5 - AL-SHEHĀBI, Ḥaydar, op. cit. p. 1022 à 1028
- (*) au sud de la Syrie

L'empire ottoman met à son profit ce mécontentement populaire et encourage la population à la révolte. Ainsi, les rébellions paysannes en Palestine et au Mont-Liban, puis à Djabal 'Āmil. Cette dernière sera éteinte dans le sang par l'émir shéhabīte Khalil à la fin de l'année 1834 (1).

Husayn Shabīb Naṣṣār de la famille Ṣaghīrīte se révolte en 1836. Ses partisans saccagent les locaux officiels, chassent les fonctionnaires et tuent les soldats. Husayn demande la restitution du district à son pouvoir, tout en s'engageant à payer les impôts, à observer le respect de la justice et à faire régner l'ordre (2). Au bout de trois ans, l'émir shéhabīte Madjīd réussit à mettre fin à la rébellion (1839), à disperser les troupes rebelles, et à prendre leur chef. A Ṣayda, le ḳadī Muḥammad Yūnis Bizrī, scandalisé par les fatwas rendues par le gouverneur, un homme ignorant, entre en rébellion. Il incite la population à l'insurrection. Il attaque le siège du gouverneur, l'émir Bashir Muḥim. La répression sera féroce.

Le plus important de ces mouvements est sans doute celui du chef des Ṣaghīrītes, Ḥamad Al-Maḥmūd. Les grandes puissances décident à la Conférence de Londres, en 1840, d'arracher Bilād Al-Shām des mains de Muḥammad 'Alī et de les restituer au sultan ottoman. Soutenues par la flotte anglaise, les troupes ottomanes avancent jusqu'à Alep, au nord de la Syrie. Le chef Ṣaghīrīte attaque et met en déroute l'émir shéhabīte, allié des Egyptiens près de Ḳa'ka'iyya (*). Il continue sa progression jusqu'à Ḥoms où il rejoint l'armée ottomane commandée par 'Izzat Pāsha (3).

1 - AL-KHŪRĪ, Munīr, Sayda 'ibra hikab al-tārikh (Ṣayda à travers l'histoire) Beyrouth : Al-Maktab Al-Tidjārī, 1966, p. 293

2 - AL-ZAYN, 'Alī, Fusūl min tarikh Al-Shi'a (Extraits de l'histoire des Shi'ites), Beyrouth : Dar Al-Kalima, 1979, p. 160

3 - DJABIR AL-ṢAFĀ, M., op. cit., p. 147

(*) village au sud de Nabaṭiyyi

Il sera nommé gouverneur et le glorieux titre de "Grand des grands de Bilād Bishāra" lui sera décerné. Il poursuivra les troupes égyptiennes en débâcle au-delà des villages Rumaysh et Shafā 'Amr, comme en témoigne la lettre suivante :

"Gloire des tribus, gouverneur de Bilād Bishāra
L'ordre vous est donné de partir avec vos
hommes et leurs montures pour Safad. Votre
mission est d'attendre l'arrivée d'Ibrāhīm
Pasha vers le Djisr Banāt ya'kūb.

2 Muḥarram 1256 (6 mars 1840) " (1)

Ḥamad règne sur le Djabal jusqu'à sa mort en 1852. Son neveu 'Ali Al-As'ad (1821 - 1865) lui succède.

'Ali est un homme cultivé. Il a étudié l'arabe et suivi les cours des religieux 'āmilites. Au pouvoir, il mènera une vie de luxe, servi par une accalmie relative. En effet, l'abdication de l'émir Baḡhīr II (1840) et la tentative ottomane de porter un coup décisif au pouvoir shēhabīte ont entraîné une période de troubles entre les Maronites et les Druzes. Ces derniers veulent récupérer les districts qui ont été sous le pouvoir maronite, et qu'ils considèrent comme leur propre propriété (2). Paradoxalement, à la guerre confessionnelle qui fait rage au Mont-Liban correspond une ère de prospérité à Djabal 'Āmil. Lui-même poète, 'Ali Bey s'entoure d'hommes de lettres et de poètes. Il écrit :

"Je m'honore de nobles ancêtres
Dont l'idéal fut la poursuite de la gloire.
Leur réputation s'élève au-dessus de l'horizon
Leur renommée au-dessus des constellations d'étoiles." (3)

1 - DJĀBIR ĀL-ŞAFĀ, M. , op. cit. p. 150,151

2 - AL-ŞALIBI, Kamāl Tarikh Lubnan al-hadith (L'histoire contemporaine du Liban), Beyrouth : Dār Al-Nahār, 1969, p. 153.

3 - DJĀBIR ĀL-ŞAFĀ, M. , op. cit. p. 57

Ces vers reflètent de façon éloquente la mentalité de l'auteur. Etant lui-même seigneur, les autres ne peuvent être que serviteurs, lorsqu'ils ne sont pas esclaves. Son pouvoir est le legs de ses ancêtres. Il le partage avec son frère, Muḥammad Al-As'ad. Leur politique, à tous deux, est placée sous le signe de la non-intervention dans les guerres confessionnelles qui ravagent les régions voisines. Ils vont jusqu'à accorder leur protection aux Chrétiens traqués par les Druzes (1). Un geste qui sera à l'origine de l'expédition punitive druze contre le village 'āmilīte Djibā' (*) en 1860. Les propriétés des dignitaires Sheikh 'Abd Allāh Ni'm et 'Ali Al-Hurr y seront mises à sac (2).

Cependant, cette période de paix relative est également troublée par des conflits inter-familiaux. Tāmīr Bey un ambitieux cousin des deux frères, convoite leur place. Vaincu en 1862, il se rend en Egypte, sollicitant l'aide du Khédive Sa'īd I, avant de demander celle du Grand Vizir, Maḥmud Nadīm Paṣḥa. Il inonda ce dernier de précieux cadeaux, en vain. Alors, il retourne au Djabal 'Āmil, y semant à nouveau la discorde et créant des conflits (3).

"Demande à Tibnīn les nouvelles du jour
Où s'élevait la poussière de la guerre.
Aḥmad y vint, hissant les drapeaux de la paix.
Il enjoigna les émirs, les appela à la trêve ;
Unis derrière lui, ils le suivirent." (**)

-
- 1 - AL-KHURĪ, Munīr op. cit. p. 313
2 - AL-ZAYN, Aḥmad 'Arif, Tarikh Sayda (L'histoire de Sayda), Sayda : Maṭba'at Al-'Irfān, 1913, p. 81, 82
- LUTSKI, V. op. cit. , p. 164
3 - DJĀBIR ĀL-ṢAFĀ, M. op. cit. p. 59
(*) village situé à 7 km au nord de Nabaṭiyyi
(**) ces vers sont du poète 'āmilīte YĀNUHI et cités par DJĀBIR ĀL-ṢAFĀ Muhammad, op. cit. p. 59

Cette situation prend fin en 1865. L'état ottoman dépêche à Damas le ministre Fūād Paṣha avec mission de maîtriser la situation et de consolider le pouvoir par trop affaibli. Les deux chefs 'āmilites, 'Ali et son frère Muḥammad, sont arrêtés par le wali de Ṣayda, Khurshīd, puis emprisonnés à Damas jusqu'à leur mort en 1865 (1). Cette année-là, le statut de wilaya, accordé jusqu'alors à Ṣayda, est supprimé. Ṣayda sera annexée à Iyalat Al-Shām, Beyrouth sera Ṣandjaḳ.

La vie sociale

Ibrāhīm Paṣha a introduit une modification sensible dans les relations entre les classes sociales. De même, il a pu faire régner l'ordre et la sécurité. Les routes sont redevenues "sûres". Les ~~rackets~~^{exactions}, habitude de longue date, ont été interdits (2). Il a instauré dans les villes et les chefs-lieux de districts des conseils consultatifs. Ces conseils comprenaient les dignitaires, les notables, les commerçants, et les fils des grandes familles. Ainsi, Ibrāhīm Paṣha a affaibli les féodaux et leurs représentants, intermédiaires et courtiers. A leur place, il installé une classe de fonctionnaires issus de la population locale et nommés directement par l'Etat. Ainsi, Tālib Al-Zayn, pourtant issu d'une famille de seconde classe, fut nommé percepteur de la ville de Tyr (3).

1 - In Al-'Irfān, vol. 10, p. 906 à 1-008

2 - HITTI, Philip Tarikh Lubnān (L'histoire du Liban) traduit en arabe par Freiḥa Anis, Beyrouth : Dar Al-Thaqāfa, 1978, p. 513

3 - AL-ZAYN, Aḥmad 'Ārif, op. cit. p. 157

- In Al-'Irfān, vol. 41, p. 247, 248

La majorité des religieux a vu également son influence décroître avec les nouvelles mesures. Cependant, Sayid 'Ali Al-Amin fait preuve d'un esprit pratique et s'accommode fort bien de la nouvelle situation. Il réussit même à consolider ses richesses déjà importantes. Ibrāhīm Pasha confirme par un décret le droit de propriété du religieux :

"Adressée au symbole de droiture, notre percepteur à Tibnin , Ḥadj 'Othman Āgha ... Le porteur de la présente gloire d'hommes illustres, 'Ali Al-Amin a les pleins pouvoirs sur le village de Shakhā, etc ...

10 shawal 1247 de l'Hégire" (14 mars 1832) (1)

L'homme qui s'est adressé à 'Abd Allāh Pasha en ces termes :

"Mais où est-il Ibn Khākān ?
Mais où est-il 'Abd Al-'Azīz ?
Mais où est-il le vizir d'Egypte ?
Tous sont éclipsés devant toi."

s'adresse lui-même à l'adversaire du wali vaincu, sollicitant dons et bienfaits. En effet, les intérêts sont réciproques. Les gouverneurs donnent, et les religieux assurent l'obéissance de la population. L'ignorance générale facilite, du reste, leur mission.

Un témoignage occidental attestait que :

"Ce successeur d'Al-Djazzār, sourd aux cris d'une population infortunée, passe sa vie sous des bosquets de myrthes et de bananiers." (2)

1 - AL-AMIN, Muḥsin A'yān Al-Shi'a (Les notables shi'ites), Beyrouth : Al-insāf, 1960, vol. 42, p. 62,63

2 - FORBIN, G.T.E. Voyage dans le Levant en 1817 et 1818, Paris : Imprimerie Royale, 1819, p. 71

Force est de constater que les choses n'ont pas grandement changé. De nouveaux impôts (impôt dit "par tête" entre 15 et 500 piastres, impôt sur les moulins : 4,5 % du revenu) (1), les travaux de corvée et les mesures draconiennes en matière de conscription ont rendu la situation particulièrement désastreuse.

A force de fournir incessamment, aux armées, hommes et nourriture, les Druzes et les Mitwalis étaient sur le point de vendre ce qui leur restait et de "crever de faim" (2).

-
1. - GUYS, Henri Relation d'un séjour à Beyrouth et dans le Liban, 2 tomes
Paris : Librairie Française et Etrangère, 1847, p. 225
 - 2 - BĀZ, Rustum, Mudhakkarāt (Mémoires), Beyrouth 1968, p. 36

CHAPITRE DEUXIEME

La vie littéraire

Pendant toute la période "égyptienne", les 'Āmilītes ont suivi leurs dignitaires. Et lorsque ces derniers leur ont demandé de se révolter, les 'Āmilītes se sont exécutés. Or, nous cherchons vainement une réaction significative parmi les gens de lettres, en général, et les poètes en particulier.

'Ali Al-Amīn, le vétéran des poètes garde le silence. Un silence déroutant de la part de quelqu'un qui est allé jusqu'à glorifier un certain wali, obscur et insignifiant, et qui se trouve, maintenant, à court de mots devant Ibrahīm Paṣha. L'épopée du grand chef laisse le poète de marbre. La question se pose alors : pourquoi ce mutisme ? Un critique littéraire, et petit-fils du poète de surcroît, propose l'explication suivante :

"En quoi ont-ils trahi leur mission poétique ? Ont-ils abandonné leur société meurtrie, indifférents aux plaintes ? Mais alors, comment expliquer que nous ne possédons aucun texte qui établirait une attitude favorable, si peu soit-elle, vis-à-vis du nouveau pouvoir ? Nous n'avons pas une poésie de révolte, mais nous n'avons pas non plus une poésie de soumission. Il est possible que les poètes aient partagé avec le peuple son malheur, qu'ils aient écrit contre son oppresseur,

mais qu'ils n'aient jamais eu le courage de rendre cette poésie publique. Mais également, il est fort possible que ces poètes aient choisi l'autre camp, mais qu'après l'évacuation des Egyptiens, ils aient préféré une discrétion fort utile" (1)

Nous pensons que la deuxième hypothèse est la plus plausible. Les indications sont nombreuses. En effet, le poète-proprétaire a réussi ce tour de force d'obtenir d'Ibrāhīm Pasha une confirmation de son droit de propriété sur le village Shakrā'.

Les poètes sortent de leur silence après le retrait des Egyptiens. Ils reprennent leur activité, tout en l'organisant en fonction des nouvelles données politiques.

Parmi la nouvelle génération, le chef de la famille Şaghirite occupe une place de choix. Lui-même poète, il accorde une attention particulière aux gens de lettres. Nous ne savons pas grand-chose de sa poésie, et il nous est difficile d'en donner une juste appréciation.

"Présent, tu habites ma vue
Absent, tu habites mon coeur
La demeure ne nous a pas séparé
Tu étais dans le noir de mes yeux
Tu es dans le noir de ma poitrine." (2)

1 - AL-AMIN, Hasan Asr Hamad Al-Mahmūd (L'époque de Hamad Al-Mahmūd), Beyrouth, Dār Al-Turath Al-Islāmī, 1974 p.46

2 - AL-AMIN, Muhsin op. cit. vol. 28, p. 102

Ḥamad Al-Maḥmūd, le chef ṣaḡhirīte élit domicile à Tibnīn. Il restaure sa citadelle où il recevra toute une cohorte de poètes en quête de donations. Il veut ainsi renouer avec la tradition de ses ancêtres. L'un de ces poèmes (anonyme) retrouvés dans les manuscrits 'āmilītes prouve que les poètes apprécient le mécénat :

"Haute est la citadelle de Tibnīn et noble
Elle fut élevée par la gloire de Nāṣīf
Abri du pourchassé, refuge de l'épouvanté".

Il décrit ensuite les désastres qui se sont abattus sur Djabal 'Āmil, depuis l'époque d'Al-Djazzār. Il conclut ainsi :

"Ḥamad, l'étoile de la communauté
A restauré l'étoile du ciel
En a refait un noble gîte
Qu'il en soit remercié
Ḥamad, espoir de l'humanité." (1)

Parmi les poètes qui lient leur destin à celui du chef féodal, il convient de citer Sheikh Ḥabīb Al-Kāzimī. D'origine irakienne, il grandit dans la banlieue de Baḡhdād, avant de s'installer au Djabal 'Āmil. Il se lie avec Ḥamad d'abord, ensuite avec son successeur 'Alī Al-As'ād. Nous ignorons la date de sa naissance. Par contre, quelques témoignages indiquent 1853 (2) comme année de sa mort. Poète professionnel, il compte bien tirer tout le profit possible de son talent. Alors, il ne recule pas devant l'extravagance :

1 - AL-AMIN, Ḥasan op. cit. p. 50

2 - MAKKE, Muḥammad Al-ḡaraka al-fikriyya fi Djabal 'Āmil (Le mouvement intellectuel à Djabal 'Āmil), Beyrouth : Dār Al-Andalus, 1963, p. 150

- AL-AMIN, Muḥsin A'yan al-Shi'a, op. cit. vol. 20, p. 23 à 25

"L'annonce est faite.
La joie est commune
Servez-moi à boire, mes amis :
Ḥamad a mis le pied dans les hauts lieux
L'humanité en est émue." (1)

Il décrit la sécheresse de la nature au Djabal 'Āmil, avant de s'attaquer au vif du sujet, les exploits du chef :

"Laisse la sagesse répartir ses dons
Entre les petits et les grands
Souviens-toi. A Rumaysh
L'ennemi, devant tes chevaux sveltes
A baissé la tête
L'adversaire avait groupé, en Palestine
Ses innombrables troupes
Avec fermeté, tu y as conduit
Ta courageuse armée." (2)

Cependant, le poète commet une grave erreur. Au moment où Ḥamad doit faire face aux paysans en révolte, le poète, le croyant vaincu, cherche les faveurs du chef de la rébellion, Ḥadj Kāzim Al-Zayn. Ḥamad ne cherche pas à oublier ses griefs contre le poète peu clairvoyant :

"Si la faute devance toujours le repentir
Le pardon est l'essence du généreux." (3)

Ultime recours, il demande les bons offices de Sayid 'Ali Al-Amīn. Et pour appuyer davantage la mission de ce dernier, il lui confie la lecture d'un poème écrit pour l'occasion :

1 - In AL-'Irfān, vol. 10, p. 970

2 - Ibid.

3 - AL-AMIN, Ḥasan op. cit. , p. 64

"Juste comme César
Audacieux comme Rustum (*)
Généreux comme Ḥatim (**)
Sublime comme Labīd (***)
J'implore la perle de la Sainte Famille,
Refuge de tout délaissé,
De se porter garante de ma sincérité." (1)

La mission échoue et la querelle qui oppose le poète au chef féodal s'en trouve aggravée. Déçu, le poète sort ses griffes :

"Bey
Là où, pour toi, ce sont des paroles
Pour les autres, c'est une épée et un fer de
[lance." (2)

Il se plaint :

"Aux autres [poètes concurrents]
La bêtise, le don et la vie facile
A moi
La reconnaissance verbale, la grâce utopique
Et la misère." (3)

Il se révolte :

"Mes vers vous apportent une renommée éternelle
Ils m'apportent blessures et humiliations." (4)

Dévoré par les remords - de courte durée, d'ailleurs -
il avoue :

-
- 1 - AL-AMIN (Ḥasan), op. cit., p. 64
2 - AL-AMIN (Muhsin), A'yan al-Shi'a, op. cit., vol. 20, p. 23 à 25
3 - ibid. p. 23
4 - ibid.

- (*) personnage de tempérament guerrier dans la littérature arabe
(**) Ḥatim al-Tā'ī : poète préislamique connu pour son hospitalité
(Encyclopédie de l'Islam, 1ère éd., vol. 2, p. 307)
(***) poète préislamique (Encyclopédie de l'Islam, 1ère éd. vol. 3, p. 1)

"J'ai vendu ma foi
Pour acheter votre grâce
J'ai perdu les deux
Ainsi le châtement des ambitieux
S'ils se trahissent, leur ambition les trahit." (1)

Après un court répit, il se lie avec un autre notable, de moindre envergure, mais plus généreux, un certain Salmān de la famille ṣaghiriite. Les esprits sont déroutés :

"Comment ne nous sommes-nous pas rencontrés auparavant ?
Soutenez-moi, Salmān !" (2)

Un autre poète amilite excelle, également, dans l'art du panégyrique. Sayid Mūsa 'Abbās n'est pas de ceux qui craignent d'être démentis :

"Dieu vous a précipités contre Ibrahīm et son armée
Tel le destin implacable
Vous leur avez résisté quand la guerre faisait rage
Vous les avez décimés
Vous, fils d'un maître, demeurez maître
Et que les canons (*) et les épées s'inclinent
[devant vous (3)]

Le panégyriste, Sheikh 'Ali Mrūwī - décédé en l'an 1280 de l'Hégire (an 1864 de notre ère) s'inspire, lui, du modèle classique pour construire son poème. L'un de ses poèmes, dont il fixe la date, commence par évoquer sa monture. Elle le porte à travers les pays vers la demeure de la générosité. Son seul guide est son flair :

1 - AL-AMIN, Muḥsin, op. cit., p. 24

2 - Ibid., p. 25

3 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit., p. 81

(*) Certes, les canons n'existent pas, ou guère, dans ce pays dont l'industrie se limite à quelques métiers artisanaux. Ḥamad, si puissant soit-il, n'a pas les moyens de s'en procurer. Mais l'inspiration du poète ne s'embarrasse pas de telles inexactitudes.

"Elle atteint, enfin, la Mère des villages
Où vit le Lion du Désert, Hamad." (1)

Il énumère longuement les titres de gloire de son
seigneur :

"Après de douloureuses années de gâchis
Tu as restauré ordre, paix, discipline
Malgré toutes les tentatives contraires de tes
[adversaires
Tu as élevé le noble édifice de ta gloire." (2)

Hamad, donc, a chassé les Egyptiens, installé
l'ordre. La joie est universelle :

"Par bonheur, fierté
Après ton passage victorieux
Tous les Bilād Al-Shām ont redressé la tête." (3)

Il est à noter que ces poètes font la distinction
entre pouvoir et régime. Ce dernier terme ainsi que le vocable
ordre désignent exclusivement l'Etat égyptien. Ils réservent
le terme de pouvoir pour le sultanat ottoman. Il n'est pas
question, pour eux, de mettre, même dans le langage, les deux
entités politiques à pied d'égalité.

Un panégyriste syrien, du nom de Sulaymān Al-Ṣawlī
se joint à ses collègues pour rendre un hommage appuyé au
seigneur féodal :

"Je jure par les cheveux noirs
Par l'aube qui s'élève sur le front" (4)

1 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit., p. 56

2 - Ibid

3 - Ibid

4 - DJĀBIR ĀL-ṢAFĀ, Muḥammad, op. cit., p. 53

Lorsqu'il aperçoit Ḥamad dans le feu du combat,
il s'exclame :

"Le voilà à la tête de ses soldats
Heureux dans son élément
Il avance parmi ses troupes
Comme un lion libéré de ses chaînes." (1)

Ḥamad est un honneur qui s'ajoute à une liste déjà
longue :

"La famille Naṣṣār
Depuis le lointain ancêtre Wā'il
Cultive la gloire." (2)

Parmi ces poètes, on en trouve quelques-uns qui
lient leur vie à la carrière du seigneur. Ainsi, Sheikh
'Ali Subaytī. Le poète est né à Kafra en 1821. Il y meurt
en 1882 (3). Toute sa poésie est consacrée à la famille
Ṣaghiriite et à son chef, 'Ali Bey Al-As'ad :

"Il enlace les vierges de la mort
Sont-elles au service du destin ?
Sont-elles la douceur du lit en soie ?
Il l'ignore." (4)

Il écrit en l'an 1270 de l'Hégire (1854) à son
maître, alors en voyage à Beyrouth :

"Ni Zaynab, ni Hind ne me manquent
C'est toi
Sa'da, ni Da'd, celle que j'ai aimée
C'est toi." (5)

1 - DJĀBIR ĀL-SAFĀ, Muḥammad, op. cit., p. 53

2 - Ibid.

3 - AL-AMIN, Muḥsin, A'yān al-Shī'a, op. cit., vol. 43, p. 19

4 - Ibid., vol. 44, p. 367

5 - Ibid.

Le maître prolonge son séjour à Beyrouth. Le poète, comme le pays, n'est plus qu'un misérable orphelin :

"Tu as délaissé 'Āmil
Que devient-il sans ton glaive
Reviens vite réjouir nos âmes et nos coeurs
Tel un voeu exaucé." (1)

Sheikh Hasan Yaḥya Al-Hurr (1237-1297 de l'Hégire) (1822 - 1880) partage la même inquiétude. Il écrit :

"Depuis qu'un malaise t'indispose,
Tous les fidèles sont malades
Je souffre autant que toi
Le partage du malheur est un devoir." (2)

Tous les poètes, néanmoins, ne sont pas inféodés à la famille ṣaghiriṭe. Il existe d'autres familles puissantes qui récusent l'hégémonie ṣaghiriṭe. Ainsi, la famille Al-Zayn se targue d'avoir l'un des siens à Tyr, occupant le poste de Haut-Fonctionnaire. Un autre Al-Zayn se plaint de la négligence de Ḥamad le ṣaghiriṭe. Il l'accuse par-dessus le marché d'injustice et de corruption (3). Le conflit prend des proportions inquiétantes. L'empire ottoman se voit contraint d'intervenir. Il dépêche sur les lieux son ministre, Muḥammad Fūād. Ce dernier jette en prison les deux chefs ṣaghirites. Ce qui ne manque pas de réjouir le coeur de leur adversaire, poète également :

"C'est un noble roi qui a prêté l'épée de la victoire
A une noble sommité : Muḥammad
L'univers entier s'en réjouit
Il s'attend à des conquêtes dignes du glaive royal
Il est comblé

1 - AL-AMIN, Muḥsin, A'yan al-Shi'a, op. cit., vol. 44, p. 368

2 - in Al-'Irfan, 1950, vol. 37, p. 572

3 - Ibid. , 1953, vol. 41, p. 247,248

- AL-ZAYN, Aḥmad 'Arif, op. cit., p. 157

La victoire brille, illumine les ténèbres
Comme les étoiles les profondeurs du ciel." (1)

Le genre épistolaire

C'est un genre littéraire assez particulier. Il s'exprime souvent sous la forme d'épîtres échangées entre deux personnes de même rang social. L'auteur y fait état d'une plaisante anecdote qui dissipe un malentendu. Ainsi, Sheikh Ṣalibi, un des proches de Ḥamad Al-Maḥmūd profite d'une histoire de réparation de clochettes pour écrire au notable :

"Le père de Fad'am ne cesse de me gronder
Alors que la voix de ma chance s'éteint sous
[les sons des clochettes
Ne soyez pas surpris
Si mon âme s'en va avec ces sons
Le père de Fad'am, que Dieu le garde
Ne saurait nier
Combien ma chance est perfide." (2)

Il annonce néanmoins la bonne nouvelle : la marchandise ne tarde pas à arriver à destination. Le notable pourra s'en vanter devant le curé de son village.

"Les voilà, tes clochettes
Aussi sonores que celles du curé
Leur artisan fut habile et consciencieux." (3)

1 - AL-ZAYN, 'Ali, Fuṣūl ..., op. cit. p. 200

2 - AL-AMIN, Muḥsin, Khitat Djabal 'Āmil, op. cit., p. 93

3 - ibid.

L'auteur en conclut que si les clochettes plaisent, la faveur ira à leur artisan. Sinon, lui, l'intermédiaire, sera blâmé :

"Quoiqu'il en soit
Pardonne à tes esclaves
Tu est mon étoile, ma lanterne et mon guide" (1)

Le poète Habib est dépité. Il pense que son maître n'est pas aussi généreux avec lui qu'avec les autres. Il lui écrit :

"Tu leur as donné largement
Et tu continues autant que possible !
Imbéciles, ils ne manquent de rien !" (2)

De guerre lasse, il implore :

"Au nom de celui qui a pourfendu les rocs
Au nom de celui qui a reçu le Coran
Je te supplie de me seconder, ici
Dans la vie d'ici-bas, pendant que tes mains
[sont pleines
Il serait un peu tard
Le jour où il n'y aura ni vie, ni hommes." (3)

La poésie panégyrique

C'est une vieille tradition. Elle remonte à l'ère antéislamique où les poètes traversaient le pays d'un bout à l'autre pour parvenir aux demeures des rois et des émirs.

1 - AL-AMIN, Muḥsin, *Khiṭaṭ*, op. cit., p. 93.

2 - AL-AMIN, Muḥsin, *A'yān*, op. cit., vol. 20, p. 23 à 25.

3 - *ibid.*

Ils y débitaient des poèmes dithyrambiques dans l'espoir de recevoir les dons du destinataire flatté dans son orgueil. Cette habitude n'a pratiquement pas changé avec l'Islam. Les cours royales umayyades et abassides regorgeaient de poètes panégyristes. La décadence a condamné les palais fastueux, mais les poètes n'ont pas cessé d'être fidèles aux traditions.

Tibnīn, comme nous l'avons vu, est devenu, après le départ des Egyptiens, le haut lieu du Djabal 'Āmil. Les poètes y sont nombreux. La concurrence, parmi eux, fait rage comme dans le bon vieux temps. Cependant, on note que ces poètes s'inspirent le plus souvent des combats, réels ou imaginaires, livrés par Ḥamad contre les Egyptiens. Ainsi, le poète Mūsa 'Abbās surnomme le chef 'āmilite "fils de la guerre" :

"Il est le fils de la guerre
Le vainqueur de ses héros
Son chevalier." (1)

Le chef est courageux. Il est également d'une hospitalité notoire :

"Il est la pluie rassasiant toutes les créatures
Il est la mer nourrissant les nuages
Plus
Lui, il donne or, perles et vie
Elle, elle ne sait donner que l'eau." (2)

1 - AL-AMIN, Hasan, op. cit., p. 76

2 - ibid., p. 77

Ses exploits guerriers sont trop connus pour que
le poète puisse les énumérer tous :

"C'est toi qui arrache les âmes
C'est toi qui nourris les fauves des cadavres
[ennemis
C'est toi qui as laissé, étendus à terre
Rigides, des corps sans tête, ni membres." (1)

Mais ses qualités de combattants ne sont pas
exclusives :

"Juste, tu règues
Juste, tu secours l'opprimé contre son oppresseur" (2)

Après ce long préambule, le poète en vient au
but de son poème :

"La voilà [sa monture], enfin, sur tes terres
Qui, à part toi, peut-elle solliciter ?

Mūsa 'Abbās est un poète amilite qui passe le
plus clair de son temps à Nadjaf (*). Lorsqu'il se trouve
dans l'impossibilité de regagner son pays natal, il envoie
ses poèmes avec des messagers qui les remettent entre les
mains du chef amilite. Dans ces poèmes, le plus souvent, une par-
tie est consacrée à évoquer la nostalgie du poète pour le
pays :

"Mon amour est pour 'Āmil
Qu'a-t-il fait, 'Āmil, de mon coeur
La mer lui baigne les pieds
Immense, joignant le ciel bleu." (3)

1 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit., p. 77

2 - ibid.

3 - ibid. p. 77, 78

(*) ville sainte d'Irak pour les Shi'ites, célèbre pour son Université
religieuse

Ensuite, les inévitables louanges du chef féodal :

"Talentueux

Avec sa plume, il trace des perles

Courageux

Il a défendu les pays de l'Islam

Jaloux

Il protège la parole de Dieu

Après sa dispersion, tu as unifié la justice

Sans toi, les chevaux ne courent pas au combat

Sans toi, les épées ne dégainent pas." (1)

Après l'énumération d'une longue liste d'exploits, le poète compare le chef local au personnage historique, Sayf Al-Dawla (*). Il trouve ce dernier bien pâle à côté de l'Amilite.

Quant à Shéikh 'Ali Mrūwi, il le compare au Destin :

"Quiconque cherche la mort de Hamad

C'est la sienne propre qu'il encourt". (2)

Il fait de son poème un répertoire d'un intérêt géographique certain, même si la qualité littéraire en est moins évidente.

"Demandez à Rumaysh (**)

Qu'il a atteint le matin

Et à Safad

Demandez à 'Akkā

Il a quitté ses tours en ruine." (3)

1 - AL-AMIN, Hasan, op. cit., p. 79

2 - ibid., p. 59

3 - ibid.

(*) fondateur de l'Etat hamidite (en 943), Prince d'Alep, protecteur de Mutanabbī (915-965), (poète célèbre de l'époque abasside)

(**) village situé au sud-est de Tyr, où s'est déroulée une bataille opposant Hamad à l'Armée d'Ibrāhīm Pasha

Après toutes ces extravagances, il conclut par les mêmes images traditionnelles qui abondent dans la poésie de l'époque :

"Depuis que tu as honoré ta parole
L'ennemi n'ose plus relever la tête" (1)

Ḥabīb Al-Kaẓimī glorifie également Ḥamad. Il donne du chef local une image bien colorée :

"Le temps a couronné Ḥamad
Ḥamad a brandi le drapeau
Il a conduit derrière lui la foule des soldats
Lame tranchante, âme courageuse, intelligence
[pénétrante
Guerrier redoutable, toujours souriant
De son épée,
Il éparpille les perles rouges sur la surface
[de la terre
Alors, les hommes se prosternent devant lui." (2)

Ces poètes sont tous des "hommes de soutane" aussi. On verra que les choses ne diffèrent guère avec les autres. Ainsi, Ṣalībī Al-Wākīd est de la même famille que le chef 'āmilite. Ils entretiennent également des liens étroits :

"Hâtez votre marche vers Tibnīn
Vous y trouverez le sommet de la noblesse
Tibnin est devenu, de son temps, un jardin
Et une citadelle imprenable" (3)

1 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit., p. 65

2 - ibid. p. 64

3 - ibid. p. 52

Dans cette citadelle, le chef féodal est :

"Son printemps
Sa rivière
Et si le temps le lui demande, sa pluie
Il est également l'espoir unique de la population
Que ta gloire demeure
Ta grâce reconnue." (1)

Ces rapports de dépendance quasi totale entre le notable féodal et ses sujets, on les retrouve entre ce notable et ses supérieurs. La hiérarchie est cimentée par le besoin de plaire et d'être protégé. L'histoire nous en donne des exemples qui ne manquent pas de sel. Le poète 'Ali Subaytī écrit un poème panégyrique à l'intention de Hamad. Ce dernier s'empare du poème et le fait transmettre au sultan ottoman comme étant le sien propre. Or, le poème est, comme il se doit, un hommage appuyé du chef amilite :

"C'était notre journée, la journée de Ḥabīs (*)
Le sommeil y a quitté les yeux des Egyptiens
[les plus valeureux
Si vous nous aviez vus
A Ḥoms
Nous y avons noirci la face du ciel
Nous avons élevé haut l'édifice de la gloire
A l'ombre de Ḥamad, d'autres installent leur
[tente" (2)

Il s'emploie aussi à flatter l'amour propre du Sultan. Il ajoute à la liste de ses exploits, des combats imaginaires livrés contre les Iraniens, ennemis traditionnels de l'empire ottoman :

1 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit., p. 52

2 - AL-ZAYN Ali, Fusūl, op. cit., p. 167

- AL-AMIN (Muḥsin) A'yan al-Shi'a, op. cit., vol. 42, p. 22

(*) vallée au sud du Djabal 'Amil où a eu lieu la bataille, en 1840.

"Nous avons obscurci la figure de leur roi
Par la justice, haute et noble, de notre seigneur
Sa foi est la fierté de l'Islam
Sa justice jette bas la torpeur des gens". (1)

L'invective

La poésie d'invective est un moyen de défense, de chantage. Si louer quelqu'un est une façon de l'inciter à verser de l'argent, l'apostropher, le calomnier est une autre façon de le rappeler à l'ordre. Le retournement du poète Al-Kazimī en est une illustration éloquente. Dans la période qui a précédé la rupture, Ḥamad était :

"L'accueil du réfugié
L'espoir du démuné
La pluie féconde pour la terre asséchée."

Ḥamad devient :

"En commun avec les hommes
Tu as ton apparence d'homme
Oublies-tu qu'il y a toujours des branches
Mortes les unes, vertes les autres
Que Dieu n'approche pas de nous l'imbécile
Que Dieu éloigne de nous le menteur." (2)

Il est difficile d'expliquer convenablement ce retournement. Serait-il imputable à la généralisation du mécontentement populaire ? Serait-il l'un des résultats lointains de la campagne égyptienne et de ses réformes sociales ? Ou tout simplement la conséquence logique d'un changement d'alliance ?

1 - AL-AMIN, Muḥsin A'yān al-Shī'a, op. cit., vol. 42, p. 22

2 - *ibid.*, vol. 20, p. 25

Ce phénomène, de toute façon, n'est pas fréquent dans la poésie de cette époque. Ḥamad est tellement craint qu'il ne saurait être souvent l'objet d'une telle poésie irrévérencieuse.

La poésie satirique de Sheikh Ṣlibī nous laisse entrevoir un peu de la vie quotidienne qu'ignore la poésie "officielle". Les Ḥamilītes ont l'habitude, lors d'une période de sécheresse ou de catastrophes naturelles, d'émigrer vers la plaine de Ḥawran, au sud de la Syrie. De même, les habitants de Ḥawran vont travailler à Djabal Ḥamil lorsque les récoltes s'annoncent mauvaises. Cette "cohabitation" ne va pas toujours sans incidents et sans provoquer quelquefois de vives réactions. Ainsi donc Ṣlibī, parlant des Ḥawranais :

"Je leur ai demandé
Qui est le propriétaire de Ḥawran
On m'a répondu :
Les chacals et les chiens
Un pays noir comme le goudron
Des maisons branlantes à confondre avec les ruines
On n'y entend que des aboiements
On n'y voit que des mouches" (1)

Le poète atteint le point culminant de son invective :

"Combien de fois ses affamés nous ont-ils envahi
[pour
Manger notre pain et boire notre eau !" (2)

Exprime-t-il un sentiment général ? Nous en doutons. Jusqu'à nos jours, les Ḥamilītes gardent de très bons souvenirs des Ḥawranais, gens chez lesquels ils allaient fréquemment

1 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit. p. 43

2 - ibid., p. 43

chercher la nourriture et le travail. Ces derniers, poussés par le même besoin, faisaient de même. Il faut plutôt imputer cette réaction à l'hostilité de la classe dirigeante de l'époque et à son mépris pour ces "étrangers".

Quelquefois, la satire vise la société même. La rancune du poète ne s'arrête pas à l'individu, mais touche l'ensemble de la communauté, surtout lorsqu'il échoue dans son entreprise de faire partie de la classe paysanne riche. C'est le cas de Subaytī :

"A Dieu, je me plains de mon temps
Mes paupières sont rebelles, le sommeil m'est
[ennemi
Inconsidéré, j'ai dépensé mon énergie
Illusionné, j'ai parcouru le désert
Pour atteindre 'Āmil" (1)

Plus loin, décrivant la femme 'āmilīte :

"Les poux agrémentent les bordures de sa robe
Elle sent à la fois le teinturier et l'épicier" (2)

Les paysans ne sont guère mieux considérés que leurs femmes. 'Alī Subaytī décrit, ainsi, le partage de la récolte :

"'Abūd se rend au champ, au petit matin
Le percepteur y appose son sceau
La famille Hamdūn s'accapare le tout
Même le pain et le tabac pourri" (3)

1 - AL-AMIN, Muḥsin, A'yān al-Shī'a, op. cit., vol. 44, p.363 à 369

2 - ibid.

3 - ibid., vol. 44, p. 364

La poésie religieuse

Les malheurs survenus aux descendants de 'Ali (*) ont toujours contribué à souder fortement la communauté shi'ite. Ils forment l'arrière-plan d'une conscience collective puissamment culpabilisée (1). Il est donc tout à fait logique que les poètes de Djabal 'Āmil, shi'ites pour la plupart, y puisent l'un de leurs sujets poétiques privilégiés. Ainsi, Sheikh Al-Ṣalībī invoque la mémoire sainte de la famille vénérée :

"Vous, famille de Muḥammad
Etes mon unique espoir
Mon unique guide sur l'Étroit Chemin
Mon secours lors du Dernier Jour
Par votre grâce, je serai sauvé" (2)

Mais c'est au Sheikh Ibrāhīm Ṣādiq que revient la tâche d'exprimer le plus fortement cet attachement :

"Le père des deux Ḥasan (**)
Est le meilleur des hommes
Le plus saint après le Prophète
Il est résistant aux malheurs
Le plus clairvoyant dans les épreuves
Le plus serein dans la mêlée" (3)

Le poète ajoute, dans son élan :

"Le plus courageux à affronter des dangers mortels
Et si ses ennemis allument le feu de la guerre
Dans ses braises, il les précipite" (4)

1 - Encyclopédie de l'Islam, 2ème éd. vol. I, p. 412

2 - AL-AMIN, Ḥasan op. cit., p. 41, 42

3 - ibid. p. 34

4 - ibid.

(*) gendre du prophète Muḥammad, quatrième calife

(**) fils de 'Ali

La glorification de la famille de 'Ali est commune à la tradition shi'ite. Toutes les vertus, tous les bienfaits de l'histoire humaine ne sont qu'une modeste illustration du pouvoir immense dont les descendants du Prophète jouissent. Les panégyriques d'Ibrāhīm Ṣādiq ont connu un grand succès. Quelques-uns de ses vers sont écrits sur les murs des lieux saints de Nadjaf.

"Les temps se sont agenouillés devant Toi
L'univers entier devant Ta gloire rayonnante
La parole ne peut pas rendre justice
A tes vertus indicibles" (1)

Poésie d'immigration et de nostalgie

Depuis l'enterrement de 'Ali à Kūfa en l'an 661 ap. J.C. et l'assassinat de son fils, Al Ḥusayn à Karbalā' - deux villes irakiennes - le sud de l'Irak est devenu pour les shi'ites un lieu saint. Ses universités accueillent des milliers d'étudiants venus de tous les pays y chercher le savoir. Parmi ceux-là on trouve des 'Āmilītes, dont le poète religieux déjà cité Ṣheikh Ibrāhīm Ṣādiq. Le poète a passé vingt sept ans de sa vie à Nadjaf, en Irak. Il écrit :

"Que Dieu bénisse le Liban
Que Dieu protège ses nobles gens
Si, après une longue marche
O mes frères
Vous arriviez au pré de Khayām (*)
Dites-lui
Qu'il est ma mémoire jusqu'à la fin des temps" (2)

1 - AL-AMIN, Ḥasan op. cit., p. 34

2 - ibid. p. 34

(*) village de l'extrême sud du Liban

Après avoir terminé ses études, le poète retourne dans son pays. Il va retrouver la misère, l'ignorance et l'ennui. Il se révolte :

"Quoi ! Demeurerai-je à Shām (*)
Alors qu'à Nadjaf et à Karbalā'
Demeurent mes chers amis ? (1)

Grande est l'amertume du poète. Déçu par son pays natal, il s'adresse à ses amis irakiens :

"Je n'ai pas déserté
Je n'ai pas remplacé mes amis
Un destin fourbe
M'a rejeté de votre pays" (2)

Il écrit plus loin :

"Je me suis trouvé à Djabal 'Āmil
Il est dans ma nature de ne pas l'aimer
Quelle rude épreuve
Mélancolique, distrait, je consume mes jours" (3)

En effet, la différence entre la vie du poète en Irak et la sienne à Djabal 'Āmil est de nature à nous faire comprendre sa réaction. Le Wali de l'Irak de l'époque, Daud Paṣḥa, est un homme généreux qui aime la compagnie des gens éclairés. Le poète brille, et se plaît à cette vie plutôt facile. Nous savons aussi que le poète a été sollicité pour écrire un poème-réponse qui fut envoyé au poète de l'émir Bāshir II, Boutros Karamé.

A l'opposé du poète Ṣādiq, Ḥabīb est un Irakien qui s'installe à Djabal 'Āmil, torturé par le mal du pays.

1 - AL-AMIN, Ḥasan, op. cit., p. 35

2 - ibid.

3 - ibid., p. 36, 37

(*) Damas en Syrie

Il écrit :

"Mon coeur est malade
Il subit la morsure de la passion
Est-il juste de nourrir le souvenir
Et les miens sont encore là-bas ?" (1)

Emporté, il se plaint. Rien de ce qui est autour
de lui ne peut consoler le poète :

"Que suis-je venu faire ici ?
Étais-je attiré par ses maigres fruits ?" (2)

Ensuite, il étend son dégoût à tout ce qui l'entoure ;
les signes d'amitié même lui deviennent insupportables :

"De la semoule mélangée à de la viande
Et un crétin qui veut m'honorer !" (3)

N'en pouvant plus, et le mauvais comportement
du chef féodal aidant, le poète retourne dans son pays.
Apaisé, ayant perdu ses illusions, il pose, sur sa période
amilite, un autre regard :

"Un compagnon murmure
Une nostalgie se dresse
L'impatience me dévore
Verrais-je ce pays céleste : le Liban" (4)

Il évoque ses souvenirs. Ils se présentent à lui,
souriants et chaleureux :

"Que cette vallée en témoigne :

1 - AL-AMIN, Hasan, op. cit. p. 65

2 - ibid. p. 66

3 - ibid.

4 - ibid. p. 68 à 70

Mon amour déborde
Mes larmes abondent" (1)

Il affirme son attachement à Djabal 'Āmil :

"Que la gloire m'oublie
Si elle ne me voit pas vivre au Liban" (2)

Thrène et complaintes

C'est l'évocation de la mémoire glorieuse des morts : émirs, notables et surtout, la famille du Prophète. Parmi les sujets privilégiés, l'anniversaire de 'Ashūrā' obtient l'unanimité. L'évocation est quelquefois accompagnée par le blâme des Musulmans qui n'ont pas secouru les martyrs. Ainsi, Sheikh 'Ali Mrūwi évoquant la mémoire de Al-Husayn et celle de la bataille de Karbalā' :

"Un texte divin impose leur glorification
C'est le Coran, livre saint, parole de Dieu
O peuple d'Aḥmad, un pauvre viendra vers toi
Sois indulgent, aie pitié de lui
Que la paix soit sur vous
Tant qu'il y aura des nuits sombres
Tant qu'il y aura des aubes transparentes" (3)

1 - AL-AMIN, Hasan, op. cit., p. 69

2 - ibid.

3 - AL-AMIN (Muhsin) A'yan al-Shi'a, op. cit., vol. 41, p. 155

Un autre poète - Sulaymān Al-Zayn, mort en 1852 - s'inspire de Karbalā' qui a eu lieu au cours du mois de Muḥarram (très exactement le 10 Muḥarram de l'an 61 de l'Hégire - année 680 après Jésus-Christ). C'est une catastrophe qui a ébranlé les fondements de la religion :

"Sinistre, Muḥarram est arrivé
Le coeur affligé s'en trouve encore martyrisé
Les édifices de la foi sont secoués
Ses tours détruites
Alors,
Les anges du ciel ont pleuré
Le soleil et l'aube se sont voilés la face" (1)

L'anniversaire de 'Ashūrā' est l'occasion annuelle de concours littéraires et poétiques. Les auteurs n'y voient pas toujours l'évènement d'un point de vue historique. Cependant, c'est probablement l'évènement capital dans la conscience collective shi'ite. La suite ne fait que confirmer le point de départ tragique et renforcer les fidèles dans leur attachement à la famille bénie. Plus, ils voient dans l'enchaînement des drames une sorte d'accomplissement d'un destin expiatoire. Finalement, s'ajoute aussi un défi inconscient. En professant sa foi, en réitérant sa fidélité aux descendants de 'Ali, le Shi'ite espère faciliter la victoire prochaine de sa cause.

Mais la poésie 'amilite du thrène n'est pas seulement consacrée à la mémoire de Al-Ḥusayn. Les contemporains, surtout lorsqu'ils sont issus d'une famille puissante ou influente, occupent une place non négligeable dans cette poésie. Ainsi, le poète 'Ali Zaydān (*) qui évoque la mé-

1 - MRŪWI 'Ali, Tārikh Djbā' (Histoire de Djbā'), Beyrouth : Dār-Al-Andalus, 1967, p. 41

(*) né à Şafād, village en Palestine. A vécu chez les Şaghīrītes.
Mort en 1871.

moire de Hamad :

"Arrêtez-vous ici
De nos larmes abondantes
Nous allons arroser les domiciles des lunes
Les épreuves du temps y on éclipsé
Soleils, lunes et étoiles" (1)

Dans le poème funèbre, on retrouve évoquées les mêmes vertus que dans un poème destiné à flatter l'amour-propre de son destinataire :

"Il était généreux, pudique
Pieux par nature
Les jours l'ont éprouvé
Ils ont rencontré un homme pur
Etranger au vice" (2)

Le poète reprend son éternel répertoire : Hamad était un homme de lettres. Il veille avec jalousie sur la vie de ses homologues. Et comme d'habitude, c'est un intellectuel doublé d'un homme d'action, courageux, efficace. Cependant, si grande que soit la perte du vénérable chef, un évènement heureux peut légitimement nous en consoler. Le successeur est digne de son prédécesseur. Le nouveau chef appartient à la même famille saghirite et s'appelle 'Ali Al-As'ad :

"Brille, ô 'Ali, dans le ciel de la gloire
Monte, elle t'appartient
Veille, la foi est menacée
Et quoi !
N'est-ce pas pour se faire pardonner sa perfidie
Que le Destin t'a envoyé à nous ?" (3)

1 - AL-AMIN, Muhsin, A'yān al-Shi'a, op. cit. vol. 43, p. 90

2 - ibid.

3 - ibid., p. 191

Le poète cherche la confirmation de sa thèse dans l'histoire ; il trouve des arguments irréfutables :

"Demandez au temps
A-t-il épargné Sulaymān, (*)
Alexandre le Grand
Si cette lune nous a quittés
Une autre lune nous est donnée." (1)

Ce décor de fin des jours change lorsque le poète, dans un autre de ses poèmes, parle d'un drame, moindre certes, mais plus direct : la mort de son fils. Le poète quitte le domaine de la grandiloquence pour se réfugier dans le simple, l'intime :

"Les passagers sont partis la nuit
Tu n'étais pas au rendez-vous
Le sommeil était avec eux
La joie aussi, et le temps
Nous réunirons-nous jamais ?
Nous réunirons-nous à nouveau ?
Le rêve me racontera-t-il de leurs nouvelles ?" (2)

Nous trouvons le même accent poignant chez un autre poète, dans des circonstances semblables : Sheikh Subaytī vient de perdre sa soeur :

"Vous, qui partez
Que la douce pluie vous accompagne !
Soyez en paix
Dans votre cortège silencieux
M'appartient une fille vertueuse
La terre reprend la perle." (3)

1 - AL-AMIN, Muhsin, A' yān, op. cit., vol. 43, p. 193

2 - ibid., p. 187

3 - AL-AMIN, Hasan, op. cit., p. 75

(*) Sulaymān Al-Ḥakīm qui n'est autre que le roi Salomon (période pré-islamique)

Comme nous l'avons vu, le thrène, comme d'ailleurs le reste de la poésie, se partage entre les figures historiques shi'ites, les notables contemporains, et à une échelle plus modeste, mais moins intéressée, les intimes.

D'une manière générale, c'est une période riche en poètes. La plupart d'entre eux ont reçu leur instruction et leur culture religieuse dans les écoles coraniques du Djabal 'Āmil ou en Irak. La poésie occupe une place dominante dans la production littéraire de cette époque. Ces poètes attachent un intérêt particulier à la rhétorique, aux jeux de mots et à la grandiloquence. Les poètes 'āmilites ont, pour maîtres et idéaux à imiter, les poètes irakiens contemporains, mais aussi les poètes de l'époque antéislamique et Umeyyades. Ils leur empruntent les mêmes thèmes. Ils les imitent dans les images poétiques, avec une tendance sensible à l'exagération, à l'imagination extravagante. En procédant de la sorte, les poètes 'āmilites se croient les véritables continuateurs de la poésie arabe, et fidèles à la rhétorique bédouine.

Il est probable que la dépendance économique et matérielle des poètes constitue un grave obstacle pour eux. Leur soumission aux coutumes, et aux traditions obscurantistes s'en trouve renforcée. Pour eux, le talent est surtout un moyen sûr de gagner un peu plus facilement que les autres sa vie. Le facteur religieux est décisif dans le conformisme littéraire de l'époque. Il est très difficile pour un shi'ite, à plus forte raison lorsqu'il est un homme public, un poète, de faire face à l'enthousiasme populaire, à la religiosité fanatique. D'autant plus que les rites shi'ites sont aussi un moyen d'entretenir dans la mémoire collective un certain esprit de révolte.

Si rares soient-ils, ceux qui ont osé affronter le chef féodal marquent la littérature de leur temps. Nous avons cité Ḥabīb Al-Kāzimī, et la révolte paysanne conduite par une autre famille influente, la famille Al-Zayn. Les rela-

tions entre les deux familles dénoncent jusqu'à nos jours l'existence de ce conflit.

Les témoignages sont nombreux sur la misère de Djabal 'Āmil à cette époque. Robinson décrit Arnūn (*) comme : "un petit village misérable" (1). D'un autre village, il révèle que : "deux demeures seulement ont deux étages à Nabaṭiyyi : l'une appartient au seigneur de la région de Shakīf (**), un riche paysan possède l'autre" (2). Al-Ṣawāna (***) est ainsi dépeint : "un pauvre trou oublié comme tant d'autres villages. Des amas de pierres sont dispersés sans ordre : ce sont les maisons des villageois" (3).

Cette misère, la poésie de l'époque l'ignore (souvent. Les poètes gardent un silence éloquent. Les religieux, quant à eux, se contentent de réciter les textes, d'enseigner aux paysans les vertus incontestables de la soumission. Alliés avec les notables, ils défendent les intérêts de la classe dominante. Lorsque, ici ou là, quelques mouvements de protestation se produisent, ils s'empressent de les condamner au nom de la foi et de la tradition.

Cependant, la campagne égyptienne a dû laisser des traces. Les nouvelles qui l'ont accompagnée, les réformes administratives, la présence égyptienne qui a duré huit ans, tous ces facteurs ont marqué l'esprit des gens. De nouveaux concepts commencent à faire surface : ordre, pouvoir, gouvernement, justice, égalité, . . . Ajoutons que les luttes et les conflits qui opposaient les grandes familles de Djabal 'Āmil ont relativement facilité l'oeuvre de la campagne égyptienne.

1 - ROBINSON E. and SMITH, Biblical Researches In Palestine And In The Adjacent Regions : A Journal of Travels In The Year 1838, traduit en arabe par As ad Shikhani,

2 - ibid.

3 - ibid. p. 148.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le retrait de l'armée égyptienne de la Syrie et du Liban est le signal d'une guerre confessionnelle inter-libanaise qui va durer jusqu'en 1860 (1), date à laquelle le pouvoir central ottoman met fin aux émeutes. Deux parties, pour des raisons différentes, souvent contradictoires, vont tirer profit de ces troubles. Istanbul veut éliminer sinon réduire l'influence shéhabite. Les capitales occidentales, quant à elles, voient, dans les événements qui secouent le Liban, une occasion supplémentaire d'affaiblir davantage "l'homme malade" qu'est devenu l'empire ottoman.

Un compromis s'opère. Sur la proposition du premier ministre autrichien, Klémens Metternich - que le ministre ottoman des affaires étrangères Shekīb Efendi accepte bon gré, mal gré - un système* coupant le Liban en deux régions est adopté. Selon l'accord, la montagne libanaise est divisée en deux parties, le secteur sud étant destiné aux Druzes, le nord revenant aux Maronites (2).

De nouveaux troubles ébranlent le pays en 1861, mettant en échec la solution envisagée. Des délégations ottomane, française, anglaise, autrichienne, prussienne et italienne se réunissent et adoptent une autre solution connue depuis sous le nom de Protocole 1864 (3). Le Protocole reconnaît l'indépendance de la montagne et annexe Beyrouth à la Syrie. Beyrouth restera dépendante de la Syrie jusqu'en

1 - AL-ŞALIBI (Kamāl) Tarikh Lubnān al-Ĥadith (Histoire contemporaine du Liban). - Beyrouth : Dār al-Nahār, 1969, p. 108

2 - *ibid*

3 - AL-ĤAKIM (Yūsuf) : Beyrouth wa Lubnān fi 'ahd al-'Uthman (Beyrouth et le Liban à l'époque ottoman), 2ème éd. Beyrouth : Dār al-Nahār, 1980, p. 12

(*) connu sous le nom de mutasarrif

1881, date à laquelle elle deviendra une wilaya. Elle comprendra les Mutasarrifi de Lattakieh, Tripoli, Saint Jean d'Acre (Akka), Naplouse et les districts de Şayda, Tyr et Mardj^cuyūn (1).

La situation ne s'améliore pas pour autant. La guerre incessante contre l'empire russe, la mauvaise gestion et les dépenses exorbitantes des Sultans conduisent l'Etat ottoman à l'endettement. Les dettes impériales atteignent, en 1875, la somme de trois cent millions de francs-or, alors que les revenus annuels de l'Etat se chiffrent à trois cent quatre vingt millions ! (2) Le 6 octobre 1875, la Sublime Porte se déclare en faillite.

La mauvaise situation économique et les concessions, sans cesse plus grandes, accordées aux Etats européens rendent la situation explosive.

L'insurrection des paysans de la Bosnie-Herzégovine, soutenus par la Serbie et la Russie tsariste, est fatale pour le Sultan en place. Un coup d'Etat militaire détrône 'Abd Al-'Aziz (3). Murād V monte sur le trône, mais pour une courte période avant d'être remplacé par 'Abd Al-Ḥamīd II (*). Ce dernier fait adopter une nouvelle Constitution qui lui donne de larges prérogatives (4). En vertu de la Constitution, 'Abd Al-Ḥamīd a le pouvoir de nommer et de congédier les ministres, de conclure des traités, de déclarer la guerre et de suspendre le Parlement. Celui-ci se compose de deux Conseils : le Sénat, dont les membres sont nommés par le Sultan, et le Conseil des Députés, élus selon des règles par-

1 - AL-ŞALIBI (Kamāl), op. cit., p. 144

- CUINET (Vital) Syrie, Liban et Palestine : géographie administrative, statistique - Paris : Le Roux, 1896, p. 3

2 - LUTSKI (V.), op. cit., p. 376

3 - Encyclopédie de l'Islam, Nlle Ed., vol. 1, p. 58

4 - LUTSKI (V.), op. cit., p. 379

- ANTONIUS (G.) Al-Yakza al-arabiyya (Le réveil arabe), Beyrouth : Beyrouth : Dar Al-ilm lil malaiyyin, 1982, p. 129

(*) Encyclopédie de l'Islam, Nvllle Ed. vol. 1, p. 65

ticulières. D'autre part, selon la nouvelle Constitution, tous les sujets ottomans sont égaux.

La guerre russo-turque de 1877 fournit au Sultan un prétexte pour suspendre l'application de la Constitution (1). Il exile Midḥat Pāshā (1822-1883), surnommé "le père de la Constitution" (*) au Ḥidjāz où il sera assassiné quelques années plus tard (1883). 'Abd Al-Ḥamīd se donne le titre de "Commandeur des Croyants" (2) et impose à l'intérieur de l'Empire un pouvoir policier répressif. La délation est encouragée. La prison, l'exil ou la liquidation des opposants sont des moyens auxquels le Pouvoir a souvent recours (3).

Sur le plan extérieur, le Sultan cherche le soutien de l'Allemand Guillaume II. Une délégation militaire allemande conduite par Van der Goltz supervise l'entraînement de l'armée ottomane. L'empereur effectue deux visites en Turquie, les 1er et 8 novembre 1898. Il se rend également à Jérusalem et à Damas où il dépose une gerbe sur le tombeau de Saladin (4), auquel il offre un nouveau cénotaphe, et fait élever un mausolée au chef de Saint-Jean-Baptiste à la Grande Mosquée umeyyade.

En 1883, Istambul accorde à la Régie française le monopole des tabacs (5).

1 - ANTUNIUS (Georges) op. cit., p. 129

- LIVINE (Z.) Al-fikr al-idjtimā'i wa al-siyāsī al-hadīth fi Sūriyyā wa Lubnān wa Misr (La pensée sociale et politique contemporaine au Liban, en Syrie et en Egypte) traduit en arabe par Bashīr al-Sibā'i Beyrouth : Dār Ibn Khaldūn, 1978, p. 141

2 - ANTUNIUS (G.) op. cit. p. 136

3 - LIVINE (Z.) op. cit. p. 141

4 - RĀFIK ('Abd Al-Karīm) Al-'Arab wa al-'Uthmaniyyūn : 1516-1916 (Les Arabes et les Ottomans : 1516 - 1916), p. 427

5 - AL-ḤULŪ (Yūsuf) Al-iqtisād al-Lubnāni : Abḥāth wa dirasāt (L'économie libanaise, recherches et études) Beyrouth : Dār al-Fārābī, 1957, p. 33

(*) surnommé ainsi selon Aḥmad Amīn, dans son ouvrage intitulé Zu'amā' al-islām

Soutenu par les officiers, par les docteurs religieux et par les classes riches, 'Abd Al-Ḥamīd exerce un contrôle sévère sur les pouvoirs temporel et spirituel. L'abus frôle quelquefois le grotesque. Ainsi, cet étudiant envoyé en prison parce qu'il a écrit la formule chimique de l'eau : (H₂ O) dans un devoir scolaire. Des indicateurs zélés avaient interprété : 'Abd Al-Ḥamīd II vaut zéro (1).

Pour contrer l'influence grandissante des mouvements indépendantistes balkaniques, le Sultan encourage et finance généreusement les partisans de la Ligue Islamique. L'idée d'une large communauté islamique devrait contribuer à maintenir, de gré, les peuples arabes à majorité musulmane sous le trône ottoman. Pour 'Abd Al-Ḥamīd, cela devrait également l'aider à récupérer l'Algérie et la Tunisie, alors sous occupation française, et l'Egypte sous domination anglaise (2).

Après trente et un ans d'un pouvoir sanglant exercé par 'Abd Al-Ḥamīd, l'armée travaillée par les idées modernistes de la "Jeune Turquie et "Union et Progrès" entre en rébellion. Niāzī s'insurge en Macédoine. Enver Pāḡha (*) Muṣṭafa Kamāl (**) et Djamāl Pāḡha (***) le soutiennent. Le 3 juillet 1908, le Sultan se plie à la volonté des rebelles et restaure la Constitution. Il amnistie les prisonniers, lève la censure et fixe la date des élections prochaines.

1 - in Al-'irfān, 1931, vol. 22, p. 226

2 - ibid., vol. 29, p. 157 à 160

Le 13 avril 1909, 'Abd Al-Hamīd tente un coup de force et essaie de supprimer le Parlement. Mais il échoue. Le 24 avril de la même année, 'Abd Al-Hamīd est destitué, et un nouveau Sultan est nommé : Muḥammad Rashād V (*). Cependant, le pouvoir effectif demeure entre les mains des unionistes (1).

Les nouveaux dirigeants confirment les droits féodaux, et négligent la réforme fiscale. Ils soutiennent pendant un certain temps l'idée de la Ligue Islamique, avant de s'en détourner et de privilégier l'idée du Grand Turan. Ils interdisent alors la création d'associations à caractère nationaliste, et imposent le turc comme langue unique dans tout l'Empire. Les unionistes font appliquer vigoureusement le service militaire obligatoire (2).

Lorsque la première guerre mondiale éclate, l'Empire ottoman s'allie à l'Allemagne et proclame la guerre sainte. Djamāl Paḡha est nommé commandant en chef de la Quatrième Armée, avec des pouvoirs militaires et civils illimités. Il gouverne dans le feu et le fer. Il ordonne la pendaison des leaders arabes indépendantistes. La Quatrième Armée a pour objectif d'occuper le Canal de Suez et d'en déloger les Anglais. La tentative se solde par un échec retentissant.

C'est à cette époque qu'un nouveau personnage entre sur la scène politique : le Shérīf Husayn (**).

1 - RAPIK ('Abd al-Karīm), op. cit. p.534

2 - in Al-'irfān, vol. 22, p. 629

Gouverneur du haut lieu saint musulman, Médine, jouissant d'une solide réputation parmi les indépendantistes arabes, Ḥusayn engage, clandestinement, des négociations avec les Anglais (correspondance entre le Shérif hashémite et l'Anglais Mac Mahon). En 1916, Ḥusayn entre en rébellion contre les Ottomans. Ses armées conduites par son fils Fayṣal et soutenues par les Anglais entreprennent la libération de la Syrie.

La Turquie sort vaincue de la guerre. Ses troupes se rendent aux Forces Alliées. Le 30 octobre 1918, elle signe l'Armistice. L'Administration turque est liquidée en Syrie, au Liban et en Palestine, après quatre siècles de domination (1).

Les troupes de Fayṣal entrent dans Damas, et proclament la constitution d'un gouvernement arabe. Ce dernier demande à Maḥmūd al-Faḍl, l'un des notables de Djabal 'Āmil d'administrer les affaires à Nabatiyyi :

"Suite au retrait du gouvernement turc, le Gouvernement Arabe Hashémite est instauré dans l'honneur. Rassurez le peuple. Organisez l'Administration au nom du Gouvernement Arabe." La dépêche est datée du 1er octobre 1918, et signée par l'Emir Muḥammad Sa'īd, chef du Gouvernement Arabe (2).

Une Administration est créée à Ṣayda et présidée par Riyāḍ Al-Ṣulḥ. Celle de Tyr est présidée par Ḥadj 'Abd Allāh Yaḥya Khalīl (3). Ces initiatives provoquent la colère de Kāmil Al-As'ad qui croit y voir une provocation personnelle. Il se rend à Nabatiyyi, suivi d'un cortège

1 - LUTSKI (V.) op. cit. p. 473

2 - DJABIR AL-SAFĀ (Muḥammad) op. cit. p. 221

3 - ibid

important. Il hisse le drapeau arabe. Il réunit les religieux et les notables locaux et les invite à sortir de l'Administration de ṣayda (1).

Pendant ce temps, les troupes françaises débarquent à Beyrouth. Le 29 octobre 1918, elles déclarent illégale l'Administration de ṣayda et nomment un gouverneur militaire français. Les ʿĀmilītes protestent. Ils présentent leurs revendications devant la commission américaine (King-Crane). Sheikh ʿAbd Al-Ḥusayn Sharaf Al-Dīn y conduit la délégation ʿĀmilīte. Il réclame l'indépendance de la Syrie (Palestine et Liban y compris), la constitution d'un pouvoir monarchique avec Fayṣal pour souverain., la fin de la présence française et enfin, il déclare accepter l'aide américaine exclusivement (2).

Des bandes se créent pour s'opposer à la France mandataire en Syrie et au Liban (elle le sera en 1922). Les groupes armés les plus connus sont celui de ṣādiq Ḥamza (3), de la famille ṣaghirite (du village de Dibʿāl), celui de Adham Khandjar (4) de la famille ṣaʿabīte (Zifta) et le groupe de Maḥmūd Aḥmad Bazzi de Bint Djbayl. Les actes de ces bandes armées ne sont pas toujours inspirés par des passions nationalistes, comme le rapporte Aḥmad Riḍa : "Parmi les révolutionnaires s'est introduit un groupe qui manque de sérieux et qui sème le désordre" (5).

En parallèle, d'autres bandes favorables à l'occupation française se constituent, telles que la bande de

1 - DJABIR AL-ṢAFA (Muhammad) op. cit. p. 223

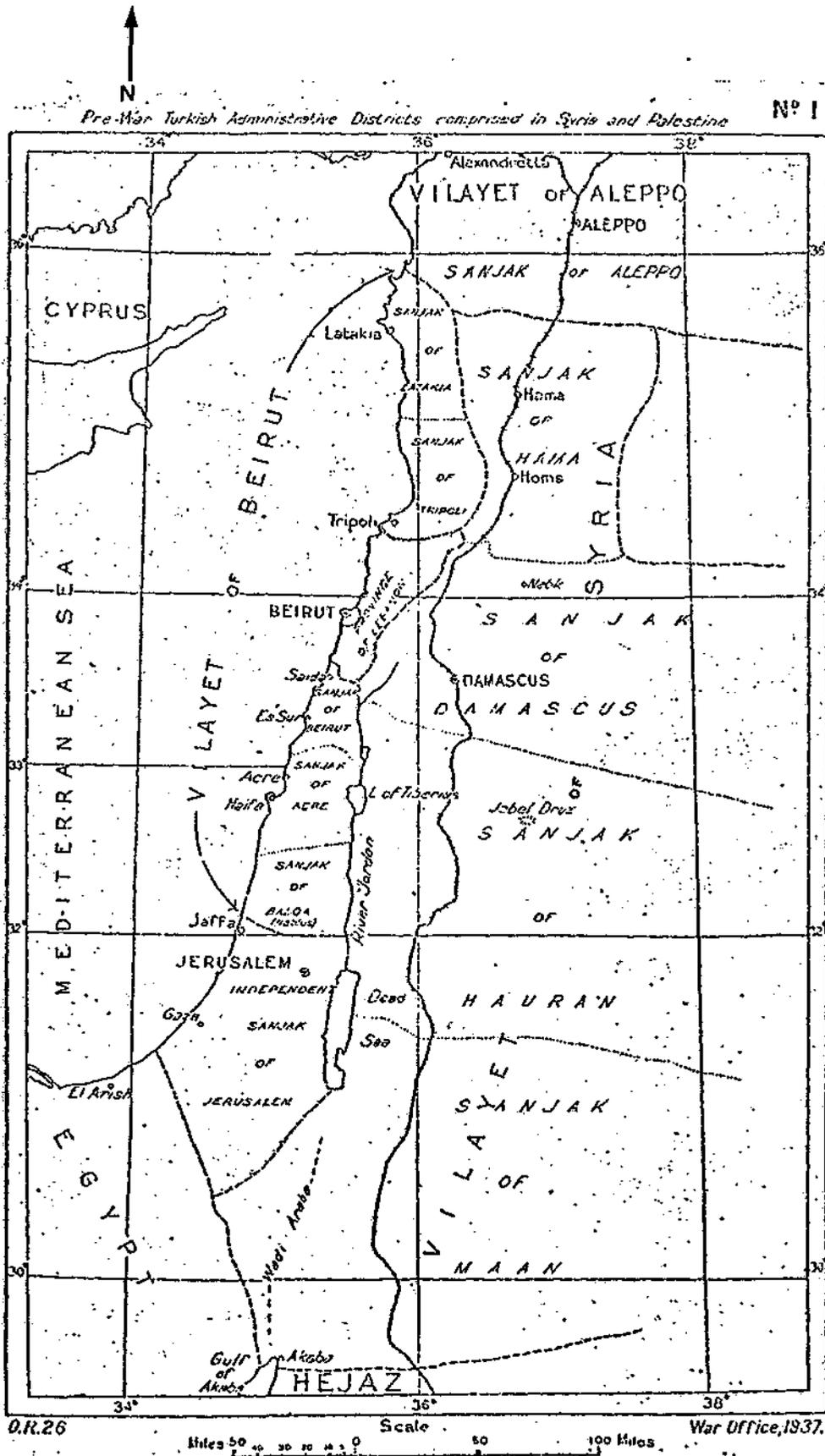
2 - SAʿAD (Hasan Muhammad) Djabal ʿĀmil bayna al- Atrāk wa al-Faransiyyīn 1914-1920. (Djabal ʿĀmil entre les Turcs et les Français : 1914-1920) Beyrouth : Dār al-Kātib, 1978, p. 54 à 56

3 - RIḌA (Aḥmad), in Al-ʿirfān, 1944, vol. 33, p. 733

4 - AL-RĀSI (Salām) Liʾallā tadīʿ (Pour ne pas être perdu), 2ème éd. Beyrouth : Nawfal, 1977, p. 161

5 - RIḌA (Aḥmad), in al-ʿirfān, 1944, vol. 33, p. 857

Syrie-Liban
Palestine
fin XIX



Structure administrative à l'époque ottomane
Zeine N. Zeine. - The Struggle for Arab Independence

Tūfīḳ ‘Azīz, celle de Raḥīd ‘Aṭīyya et celle de Georges Al-Khūrīyya (du village de Dj̄bā‘) et enfin celle de ‘Id Ḥūrānī (du village de Kfūr (*)) (1).

Des conflits opposent les groupes hostiles à l'occupation française (à majorité shī‘ītes) aux autres groupes (à majorité chrétienne). Pour éviter le pire, Kāmil Al-As‘ad convoque les notables à une conférence. Celle-ci se tient le 24 avril 1920 dans une localité proche de Nabatiyyi (Wādī Al-Ḥidjayr), quelques jours après la réunion de la Conférence de San Remo où, conformément à l'article 22 du Pacte de la Société des Nations, furent répartis les Mandats qui furent confirmés par la S.D.N. le 24 juillet 1922. Y participent également des délégations des familles Faḍl et Al-Zayn, des bandes armées, entre autres celle de Ṣādiḳ Ḥamza. Les religieux y sont représentés par Abd Al-Ḥusayn Ṣharaf Al-Dīn, Aḥmad Riḍa et Sulayman Zāhir. La conférence n'aboutit pas, et Kāmil Al-As‘ad s'exile en Palestine. Le 31 avril 1920, avant l'instauration du Mandat, les autorités d'occupation française annexent le Djabal ‘Āmil à l'Etat du Grand Liban (2).

Les changements administratifs

Après l'annexion de Djabal ‘Āmil au Wilaya de Syrie en 1865, le gouvernement turc le divise en trois cazas : Ṣayda, Tyr et Mardj‘uyūn, et deux districts (mudiriyya) (3). En 1888, Beyrouth devient un wilaya et

1 - RIDA (Aḥmad), in al-‘irfān, 1944, vol. 33, p. 857

2 - ibid., p. 988

3 - AL-AMIN (Muḥsin) Khitaṭ, op. cit., p. 130

(*) situé à 10 km environ à l'ouest de Nabatiyyi

Djabal 'Āmil garde son statut. Selon Vital CUINET "le vilayet de Beyrouth a fait partie du vilayet de Syrie jusqu'en 1888. Le vilayet de Beyrouth est divisé administrativement en 5 sandjaks, 21 cazas, 48 nahiés et renferme 2 237 villages" (1)

Selon le même auteur, le wilaya de Beyrouth comprend un sandjak - parmi les cinq qu'il renferme - nommé Beyrouth ainsi divisé :

caza	chef-lieu	nahiés	villages
Beyrouth	Beyrouth	-	-
Saïda ou Şayda	Saïda	3	137
Sour ou Tyr	Sour	3	133
Merdj-ayoûn ou Mardj'uyûn	Idjdeïdiyé	3	53
4		9	323

caza	nahiés	villages
Saïda	Cheqif + Djeba + Choumar	137
Sour	Tebnin + Cana + Mè rekeh	133
Merdj-ayoûn	Merdj-ayoûn + Hounin + Houla	53

Saïda : Şayda
Sour : Tyr ou Şūr
Merdj-ayoûn : Mardj'uyûn
Cheqif : Şhakīf
Djeba : Djbā'

Saïda Choumar : Shūmar
Sour : Tebnin : Tibnīn
Merdj-Cana : Kāna
Merdj Me'rekeh : Ma'raka
Djeba Hounin : Hūnīn
Houla : Hūlā

1 - CUINET (Vital), op. cit., p. 3

Le pouvoir dans le sandjak est exercé par le wali, dans le caza par le Représentant, dans les nahiés par les directeurs et dans les villages par un Maire.

Quant à la population, nous ne disposons pas de statistiques exactes. Muḥammad Djābir évalue la population 'āmilite à 150 000 personnes. Al-'irfān (*) en donne les estimations suivantes, selon un recensement effectué en 1921 :

Shi'ites	63 000
Sunnites	13 397
Druzes	3 500
Maronites	17 500
Orthodoxes	5 673
Catholiques	1 124
Protestants	1 437
Juifs	629

Vital Cuinet, donne, quant à lui, d'autres chiffres : les Sunnites sont au nombre de 3 879, les Shi'ites 1 842, les Catholiques latins 333, les Maronites 1 670, les Grecs unis 3 523, les Syriens unis 1 600, les Arméniens unis 530, les Grecs Orthodoxes 3 047 et les étrangers 18. Cela donne un nombre total de 16 433 habitants (1).

De son côté, Sheikh Sulaymān Zāhir estime le nombre des 'Āmilites, à la fin de l'époque ottomane, à 80 000 habitants (2).

Les grandes familles 'āmilites ont vu, pendant une brève période, leur pouvoir s'affaiblir. Le Gouvernement d'alors (ottoman) privilégiait une nouvelle génération de chefs locaux. Midhat Pāsha (1822-1883) nouveau wali de Damas en 1877, rétablit l'ordre ancien. Il nomma Khalīl Al-As'ad Représentant du caza de Mardjŷuyūn et

1 - CUINET (Vital), op. cit. p. 81.

2 - in Al-'irfān, vol 20, p. 25.

(*) in Al-'irfān, vol. 8, p. 5.

Najīb Al-As'ad Représentant à Lattakieh (1).

Outre certaines modernisations (route Şayda-Nabaṭiyyi) (2), Midḥat Pāsha entreprend la réforme administrative, changeant ainsi la nature du pouvoir classique. Les notables deviennent aussi des fonctionnaires. La famille 'Abd Allāh acquiert de vastes propriétés à Al-Khiyām (*), Şarada (**) et dans la plaine de Mardj'uyun (3). Cette famille dispose d'un membre au Conseil de la Direction de la ville de Beyrouth (Ḥasan 'Abd Allāh), d'un juge d'instruction au tribunal de Mardj'uyūn (Khalīl 'Abd Allāh) et d'un mufti ('Ali 'Abd Allāh). A ce dernier, reviendra l'honneur d'organiser la réception de Djamāl Pāsha à Ṭaybi (4) et de prononcer un discours. Nous trouverons des cas similaires et la même ascension au sein d'autres familles.

La vie économique

La politique ottomane, en matière économique, a été catastrophique pour l'agriculture 'āmilite. Muḥammad Djābir accuse : "Les Turcs ont appliqué une politique de paupérisation. Ils ont détruit l'économie du pays. Ils ont taxé la terre et multiplié les impôts ..." (5).

1 - DJĀBIR ĀL-ŞAFĀ (Muḥammad), op. cit., p. 172

2 - in Al-'irfān, 1940, vol. 29, p. 753

3 - DJĀBIR ĀL-ŞAFĀ (Muḥammad), op. cit., p. 65

4 - KHURĪ (Hanna) Al-akhbar al-šahiyya (an) al-'iyāl al-mardj'uyuniyya (Les bonnes nouvelles des citoyens de Mardj'uyun), Beyrouth : Matābi' al-Zamān, p. 639

5 - DJĀBIR ĀL-ŞAFĀ (Muḥamad), op. cit., p. 166

(*) village situé à 10 km au sud-est de Nabatiyyi

(**) hameau situé près d'Al-Khiyām

En 1883, le Gouvernement turc accorde à la Régie française le monopole des tabacs. L'activité de la Régie va détruire la production agricole dans les autres domaines. La Régie est seule à déterminer la nature de la culture et la superficie à exploiter. Elle contrôle et impose à l'agriculteur de livrer sa récolte au dépôt de la société. Le paysan récalcitrant voit son nom rayé du contrat. En outre, la Régie a, unilatéralement, le pouvoir de fixer les prix (1).

De son côté, le Gouvernement turc impose de nouvelles taxes : impôts sur la terre (loi dite de la Topographie et de la Possession datant de 1858) (2), sur les toits, sur les routes, Les impôts sur la terre sont divisés en deux catégories : une taxe fixe (wirkū) et une taxe calculée en fonction de la récolte. Cette dernière taxe est perçue par adjudication.

Cette loi décourage les paysans et les conduit à négliger leurs terres. Ils coupent les arbres pour se dérober aux taxes, ou fuient à l'étranger (*), une aubaine pour les notables et les riches qui s'approprient ces terres. L'insécurité générale, la corruption dans l'administration et les actes de brigandage achèvent de noircir le tableau (3).

Le rôle funeste de la conscription mérite une attention particulière. Le service militaire est obligatoire pour tous les Musulmans (promotion mahométane). Et comme l'Empire ottoman est perpétuellement en guerre, le pays se vide continuellement de ses hommes (mis à part les femmes, les jeunes garçons,

1 - AL-HULŪ (Yūsuf), op. cit., p. 271 - AL-HULŪ (Yūsuf), op. cit., p. 271

2 - ibid, p. 33

3 - ibid, p. 33

3 - interview d'un membre de la famille 'Abd Allāh (Khalīl) né en 1924 du village d'Al-Khiyam

- KUTLŪF (L. N.) Takawun barakat al-Tanāccur al-waṭani fi al-Mashriq al-'arabi (Naissance du mouvement libéral et nationaliste en Orient arabe, traduit du russe en arabe par Sa'īd Ahmad, Damas : Ministère de l'Education, 1981, p. 52 - 134

les vieillards, les aveugles et les handicapés, il ne reste personne). La durée du service militaire obligatoire dépasse vingt ans : trois ans de service effectif, six ans comme réserviste, dix ans comme auxiliaire, enfin cinq ans dans la garde territoriale pour assurer l'ordre pendant la guerre (1).

Les communautés non musulmanes sont dispensées du service militaire. En contrepartie, elles s'acquittent, ainsi que les Musulmans qui en ont les moyens, de la djiziya, somme représentant environ 50 livres-or mais qui peut atteindre 100 livres (2). La loi dispense également les religieux et leurs étudiants du service militaire. Ce régime discriminatoire et sévère porte un coup très dur à l'agriculture et aggrave, dans les campagnes, une situation qui n'est déjà pas brillante.

A cela s'ajoutent les catastrophes naturelles. Les chroniques de Djibā' (3) font état d'une nuée de sauterelles s'étant abattue sur ce village en avril 1915: "Lorsque les sauterelles furent parties, il ne resta plus rien" constatent-elles. On déplore quelques épidémies : typhus, peste et paludisme. La sécheresse est redoutable. La plus grande partie de la terre 'āmilite, en effet, n'est pas irriguée. Les grandes propriétés privées, quant à elles, se trouvent sur les rives du Liṭānī et du Zahrānīya comme c'est le cas pour celles de la famille ṣaghīrīte de ce village.

1 - DJĀBIR 'ĀL-SAFĀ (Muḥammad), op. cit., p. 167.

2 - ibid.

3 - MRŪWI ('Alī) Tarikh Djibā', op. cit., p. 436.

- SHŪMAN (Sheikh) Mudhakkarat (Souvenirs), manuscrit se trouvant dans la bibliothèque privée de son fils Badr al-Dīn SHŪMAN à Djwaiyya, p. 7 à 12 (auteur né en 1867 et mort en 1935).

Zrāriyyi (*) et de Ḳasmiyyī (**), la famille Al-Zayn de Djarmak (***) et la famille Al-Ṣulḥ de Tamra (****) près de Djisr al-Ḳhardali (1).

Le tabac constitue l'activité la plus importante des agriculteurs 'āmilites. C'est essentiellement une culture sur de grandes superficies (latifundia) appartenant à des grands propriétaires. La deuxième culture est celle des céréales. Primitif et arriéré, elle mobilise tout l'effort du paysan et de sa famille (2). La confiscation et les lourds impôts ont provoqué l'effondrement de cette culture pendant la guerre. Les gens du Djabal 'Āmil se racontent encore aujourd'hui leurs astuces pour cacher un sac de blé.

Si la vigne ne connaît pas un grand succès (essentiellement à cause de l'interdiction religieuse du vin), les figuiers et les grenadiers couvrent le Djabal 'Āmil. La lourdeur des impôts va bientôt obliger les paysans à couper ces arbres (3). Quant aux oliviers, Edouard Robinson rapporte : "Les 'Āmilites n'accordent pas un soin particulier aux oliviers. L'huile s'y fait rare" (4). Les légumes sont principalement destinés à la consommation domestique. Ils sont cultivés dans les terres irriguées.

L'élevage est peu développé. Les vaches et les ânes sont destinés aux travaux agricoles, les dromadaires au transport. L'élevage des moutons n'occupe qu'une petite place dans l'activité paysanne 'āmilite. En revanche, celui

1 - FAHRĀT (Hāni) Al-thulathī al-'Āmilī (le trio 'āmilite), Beyrouth, Al-Dār al-'Ālamiyya, 1981, p. 200

2 - DJĀBIR ĀL-ṢAFĀ (Muḥammad), op. cit., p. 166

3 - ibid.

4 - ROBINSON (Edouard), op. cit., p. 18

(*) village situé à 15 km environ à l'ouest de Nabatiyyi
(**) village situé au nord de Tyr
(***) village situé à 5 km au nord de Nabatiyyi
(****) village situé à l'est de Nabatiyyi, sur la rivière Litānī

des chèvres est plus répandu, favorisé par la nature du sol.

L'industrie

Aucun changement notable. Elle est toujours artisanale et primitive. Les moulins et les pressoirs fonctionnent modestement. L'industrie des alcools est limitée aux villages chrétiens. Les 'Āmilītes ne connaissent pas le tissage qui reste la spécialité de Beyrouth, du Shūf (*) et de 'Ayn Ḥmada (**). La coutellerie fait la renommée d'Anṣār et surtout de Djizzin (1).

Les villes côtières : Tyr, Ṣayda, Ṣarafand connaissent l'industrie des bateaux de pêche. Mais celle-ci demeure rudimentaire. La seule industrie florissante est celle du charbon de bois (2). Ce charbon est exporté de la mine de Bint Djbayl, par mer, à Beyrouth.



1 - AL-HULŪ (Yūsuf), op. cit., p. 44 à 49.
2 - ROBINSON (Edouard), op. cit., p. 19.
(*) plus précisément du village de Btātir.
(**) village du Kisirwān, près de Dhūk Mkayl.

Le commerce

A l'époque de l'émir Fakhr Al-Dīn (en 1590), Şayda était le port libanais le plus important. Il perd progressivement de son importance, à l'époque d'Al-Djazzār, au profit de Beyrouth, qui devient, à la fin du dix-neuvième siècle, le plus animé des centres commerciaux. Beyrouth devient même le port de tout le Proche-Orient (1).

Malgré le recul du commerce extérieur, les marchés intérieurs fonctionnent normalement ; ils assurent l'échange des marchandises entre les villages. Les marchés de Bint Djbayl, Sūk al-Khān à Mardj'uyūn, et de Nabaṭiyyī - marchés hebdomadaires - sont parmi les plus connus. La revue Al-'irfān donne la description suivante du marché de Nabaṭiyyī (avant la première guerre mondiale) : "c'est le plus grand marché. Il a lieu tous les lundi." (2).

La vie sociale

L'Etat ottoman, après avoir limité, le pouvoir féodal, tente de gouverner directement. Il répartit le pays en unités administratives. Il nomme de nouveaux fonctionnaires en majorité turcs. La situation ne s'en trouve pas pourtant modifiée de façon radicale. La corruption atteint l'appareil administratif au plus haut niveau. Les fonctionnaires achètent leur poste. Ils tentent par la suite

1 - AL-HULŪ (Yūsuf), op. cit., p. 14

- CUINET (Vital), op. cit., p. 72

2 - in Al-'irfān, 1963, vol. 50, p. 1005

de récupérer cet argent en pressurant la population, doublant ou même triplant la somme. A titre d'exemple, Muḥammad 'Ali Bey, dernier Wali de Beyrouth du règne hamidite, achète son poste sept mille cinq cents livres-ottomanes (1).

Les concessions internationales sont de plus en plus importantes. Les consuls étrangers exercent un pouvoir occulte, pouvoir que partagent les fonctionnaires du consulat. Bénéficiaire d'un appui au sein du Consulat représente un sérieux avantage (2).

Cependant, malgré ces changements, les 'Āmilītes gardent, en général, la même structure sociale et ses mêmes divisions.

Les féodaux

Selon la nouvelle loi dite de "possession et de topographie" (*), chacun est théoriquement propriétaire. Car, en réalité, les féodaux, les grands propriétaires des villes (1 % de la population) possèdent 90 % de la terre nationale (3). Leur pouvoir politique et leur influence sociale s'en trouvent accrus. Ainsi, Khalīl Al-As'ad (1870-1924) est nommé Représentant à Mardj'uyūn et Nadjīb Al-As'ad à Liwā de Lattakieh en 1888. Kāmil succède à son père Khalīl. Il est chef du District de Nabaṭiyyī en 1890, ensuite membre du Conseil Général de Beyrouth, et enfin membre du Conseil.

1 - DJĀBIR ĀL-SAFĀ (Muḥammad), op. cit., p. 178.

2 - ibid.

3 - SA'D (Hasan), op. cit. p. 22.

(*) en arabe ḳānūn al-Tamalluk wa al-Masāha.

des Délégués turcs en 1909 (1). Cette ascension dans le pouvoir politique et dans l'administration suscite des conflits au sein des grandes familles. Ainsi, Sh. bīb Al-As'ad (1852-1917) dispute le leadership à ses frères Nadjīb, Nāṣīf et Khalīl, avant de le disputer à Kāmil.

Durant la même période, d'autres familles s'élèvent. Ainsi, la famille 'Abd Allāh délègue l'un des siens (Muḥammad) au poste de membre du Conseil de la Direction de Beyrouth. Quelques années plus tard, Khalīl Ibrahim 'Abd Allāh est nommé Procureur près le Tribunal de Mardj'uyūn (2).

La famille Al-Ṣulḥ, quant à elle, gravit les échelons de la hiérarchie à Ṣayda. Elle obtient, également, quelques postes.

Les familles se liquent les unes contre les autres, et cherchent à s'éliminer. Kāmil Al-As'ad sort vainqueur de la "bataille". Allié à la famille 'Abd Allāh du village d'Al-Khiyām, il l'emporte sur les familles Al-Ṣulḥ, Al-Zayn et Al-Khalīl. Nous en reparlerons par la suite. Al-'irfān rapporte que les villages Zrāriyyi, Ghassāniyyi, Ḥalluṣiyyi, Khartūm, Tarflsay, Taybi, 'Adshīt, Hūnīn et Djarubiyyi appartiennent tous à la famille Ṣaghīrite (3).

Riches, ces familles peuvent envoyer leurs enfants dans les écoles de Beyrouth. On rencontre ainsi Nāṣīf Al-As'ad, en 1858, à l'Ecole de l'Archevêché de Beyrouth.

1 - in Al-'irfān, 1961, vol. 48, p. 991.

2 - KHŪRI (Hanna), op. cit., p. 1639.

3 - ZĀHIR (Sulaymān) in al-'irfān, 1935, vol. 23, p. 358, 493 et 556.

et Kamil Al-As'ad à l'Ecole Sultaniyyi dirigée par l'Egyptien, Muḥamma 'Abdū (1). On y rencontre, de même, les jeunes de la famille 'Abd Allāh venus suivre les cours (2).

Le mariage a toujours lieu entre personnes du même rang. L'ancienneté fait partie des titres de noblesse des féodaux amilites (3). Ces derniers, accompagnés de leurs hommes de mains, leurs chiens et leurs faucons organisent des parties de chasse. Sa'id Al-Sabah (4) donne une description détaillée de ces festivités ; "avoir de nombreux hommes de main est un signe de puissance" précise-t-il.

Notons que le fidèle entre au service du chef comme "homme de main", y fait ses preuves avant de monter dans la hiérarchie (5). Parmi les missions confiées à ces hommes figurent le transport clandestin du tabac, la priorité étant accordée à la Régie du Djabal Amil jusqu'à Damas.

Fort de ses hommes, le chef féodal s'adjuge les impôts. Il s'entend, moyennant une coquette somme, avec les percepteurs et verse à l'Etat une partie infime de ce qu'il perçoit. Il loue les services des religieux et leur verse une allocation annuelle. Ainsi, les religieux fidèles à Kamil Al-As ad touchent la somme de trente livres-or par an (6).

-
- 1 - DJĀBIR ĀL-ŞAFĀ (Muḥammad), op. cit. p. 62 et 65
 - 2 - interview avec un membre de la famille 'Abd Allāh (Khalil) né en 1924 du village d'Al-Khiyam
 - 3 - ROBINSON (Edouard), op. cit. p. 20
- in Al-'irfān, 1959, vol. 47, p. 947
 - 4 - in Al-'irfān, 1963, vol. 50, p. 585
 - 5 - KHALIL (Kh. Ahmad) Al-'Arab wa Al-Kiyada (Les Arabes et les leaders) Beyrouth : Dār al-Ḥadatha, 1981, p. 196
 - 6 - in Al-'irfān, 1963, vol. 50, p. 587

L'achat d'esclaves n'est pas un phénomène rare. Ḥadj Ibrāhīm de la famille 'Abd Allāh possède une esclave qui répond au prénom de Iḳbāl. Ibrāhīm permet à celle-ci de se marier à condition que les enfants lui reviennent. De même, Muḥammad et Amīn, de la même famille, ont chacun leur esclave (1).

Ces familles voient leur influence renforcée durant la guerre. Moyennant une certaine somme d'argent, le chef déclare fils unique ou étudiant en religion le jeune homme appelé au service militaire, lui épargnant ainsi une bien pénible corvée.

Les religieux

Souvent, le religieux reste cantonné dans sa vie d'homme religieux. Exception faite d'Aḥmad Riḍa et Sheikh Sulaymān Zāhir de Nabaṭiyyi qui se livrent également au commerce. Quant aux autres, ils préfèrent jouir des allocations du chef féodal.

Certains vont même jusqu'à exiger, pour exercer leur fonction religieuse, qu'on leur fixe un salaire ou qu'on leur donne un acompte. L'exemple du village de Bint Djbayl est éloquent. Le religieux du village, Mūsā Shrāra, est mort. L'un des notables écrit alors en Irak sollicitant la nomination d'un successeur, Mahdī Al-Ḥakīm consentirait à prendre la succession contre la somme de deux cents livres d'or. Le chef, Khalīl Al-As'ad exhorte les notables à réunir la somme nécessaire.

1 - interview d'un membre de la famille 'Abd Allāh (Khalīl) né en 1924 du village de Khayām

L'un d'eux refuse en ces termes : "Nous sommes des gens pauvres. Notre homme doit vivre comme nous. Va encore pour un cheval et un peu d'argent. Mais une ferme ! Si nous devions acheter pour chaque religieux en exercice une terre, il ne nous resterait rien." (1)

Généralement, les religieux vivent en bonne intelligence avec les chefs féodaux. Ce qui n'exclut pas les conflits, de temps à autre. Ainsi, Nadjib Faḍl Allāh, un religieux, prend la défense d'un paysan maltraité par le représentant de Kāmil. Il écrit à ce dernier une lettre commençant en ces termes : "Au tyran des hommes et Pharaon du pays, Kāmil Al-As'ad". Kāmil Al-As'ad baise la main du sheikh et l'incident est clos (2).

Cependant, les religieux ne vont pas rester longtemps à l'abri des courants intellectuels qui traversent la vie politique. Certains traditionalistes prendront le parti des chefs féodaux, comme 'Abd Al-Ḥusayn Ṣādiq. D'autres soutiendront l'idée d'une ligue panislamique comme ce fut le cas de Ḥasan Ḥūmanī et Ahmad Arif Al-Zayn ; et enfin, certains d'entre eux participeront au mouvement panarabe.

Les paysans

La grande misère réduit les paysans à une vie très difficile. Impuissants devant la pression croissante exercée par les féodaux, ils mènent une existence misérable (3). Leurs demeures sont très simples. Une pièce est divisée en deux parties contiguës, l'une pour les hommes et leurs outils, l'autre pour les animaux. Le toit est

1 - in Al-'irfān, 1958, vol. 45, p. 57, 58.

2 - interview du poète Mūsa Zayn Shrāra en juillet 1980, à Beyrouth.

3 - SA'D (Hasan Muhammad) op. cit. p. 22.

composé de deux couches superposées : une première faite de troncs et de branches d'arbres, une deuxième de terre tassée. Les membres de la même famille se regroupent, en général, dans le même quartier (1).

L'eau provient d'une source située à proximité du village. Les femmes s'y rendent, portant les jarres sur la tête. Le trajet atteint quelquefois trois kilomètres (2). Les ustensiles de cuisine sont très modestes ; ils sont faits de cuivre ou d'argile. Des peaux de mouton ou de chèvre couvrent une partie du sol. L'hôte a droit à la meilleure place et au repas de fête. "Si tu frappes, tu peux ordonner. Si tu convies, tu deviens respecté comme un sheikh." (3)

La nature de leur vie, et leurs difficultés communes, fortifient les liens de solidarité entre les paysans. Ils travaillent ensemble la terre de l'un d'entre eux, avant de passer à la terre d'un autre. Cependant, un changement s'amorce. La misère devient telle que la solidarité s'affaiblit (les gens en viennent à vendre la terre pour se procurer du pain). Certains partent même chercher du travail aux Etat-Unis (4) ou dans les villes côtières libanaises. Dans ces dernières, ils deviennent pêcheurs, ou le plus souvent porteurs. Emile ISAMBERT les décrit ainsi : "les porteurs ou hammals : ils sont remarquables par leur costume pittoresque, le coussinet, la corde et le bâton" (5). Pour ceux qui restent au pays, le choix est restreint : l'armée ottomane, avec le spectre d'une mort certaine au Yémen, ou le brigandage (6).

-
- 1 - in al-'irfān, 1959, vol. 47, p. 557
 - 2 - ROBINSON (Edouard), op. cit., p. 174
 - 3 - AL-ZAYN ('Ali) 'Ādat wa takālid fi al-'uhūd al-ikta'iyya (Coutumes et habitudes aux époques féodales) Beyrouth : Dār Al-Kitāb, 1977, p. 140
 - 4 - in Al-'irfān, 1963, vol. 50, p. 386
 - 5 - ISAMBERT (Emile) Orient, Grèce et Turquie d'Europe, Paris : Hachette, 1881, p. 1055
 - 6 - in Al-'irfān, 1937, vol. 27, p. 386

Certains cherchent une échappatoire et rentrent au service du notable en tant qu'hommes de main. S'il est débrouillard, l'homme de main monte dans l'échelle sociale et gagne la confiance du maître. Il a alors accès aux dépôts de blé, et a droit à une chambre. Ensuite, il a accès aux dépôts d'armes. S'il fait montre d'une fidélité sans faille, le maître l'élève au grade de sous-chef. Il porte alors une arme et se charge de la surveillance des autres paysans. Plus tard, s'il montre un esprit "pratique", il devient un intermédiaire entre son maître et les paysans. C'est-à-dire à un poste où il est relativement facile de s'enrichir (1).

Les divertissements pour les paysans sont rares : quelques soirées où un poète populaire affronte son concurrent également poète. Ils improvisent et animent la soirée par les passions qu'ils suscitent. L'autre divertissement est la danse folklorique. La danse du dabkeh fut longtemps réservée aux hommes avant de s'ouvrir également aux femmes (2). Cette danse occupe dans les festivités une place de choix.

1 - KHALIL (Khalīl Ahmad), op. cit., p. 198

2 - ibid. p. 180

CHAPITRE DEUXIEME

FACTEURS DE RENAISSANCE AU DJABAL 'ĀMIL

Le dix-neuvième siècle est celui de la Renaissance (al-Nahḍa) arabe. La campagne française qui le commence est aussi la première rencontre de grande envergure entre l'Orient arabe traditionnaliste et l'Europe bourgeoise. Ce contact donne le signal un mouvement de changement formidable. L'Egypte et le Liban sont parmi les premiers à oeuvrer pour cette renaissance. L'Egypte entre dans une nouvelle ère avec la mise en place d'un Etat qui modernise les structures pré-existantes, crée des universités, envoie des missions scientifiques en Europe, et encourage l'esprit de recherche. Sous l'occupation ottomane, le rôle de l'Etat au Liban et en Syrie est inexistant. Mais les missions étrangères, les imprimeries, librairies et journaux y sont très actifs (1). "Les Egyptiens et les Syriens ont rencontré certaines formes de l'Administration européenne, ils ont favorisé le commerce. Ils ont créé des écoles laïques. En conquérant la Syrie, les Egyptiens ont européenisé son secteur commercial. Le reste du pays est resté étranger" (2).

Quant à Djabal 'Āmil, il puisait son savoir dans la culture traditionnelle délivrée par l'Université de Nadjaf. Le caractère religieux était dominant jusqu'en 1882, car cette année-là vit la création, pour la première fois dans son histoire d'une école "moderne" au Djabal 'Āmil (3).

1 - AL-MUHĀFIẒA ('Alī) Al-ittidjahāt al-fikriyya 'ind al-'Arab fi 'asr al-Nahḍa (Les courants intellectuels chez les Arabes pendant la Renaissance 1798-1914), 3ème éd. Beyrouth : Al-Ahliyya Linnashr, 1980, p. 23, 32

2 - LIVIN (Z.L.), op. cit. p 11

3 - MAKKE (M. Kazim), op. cit. p 196

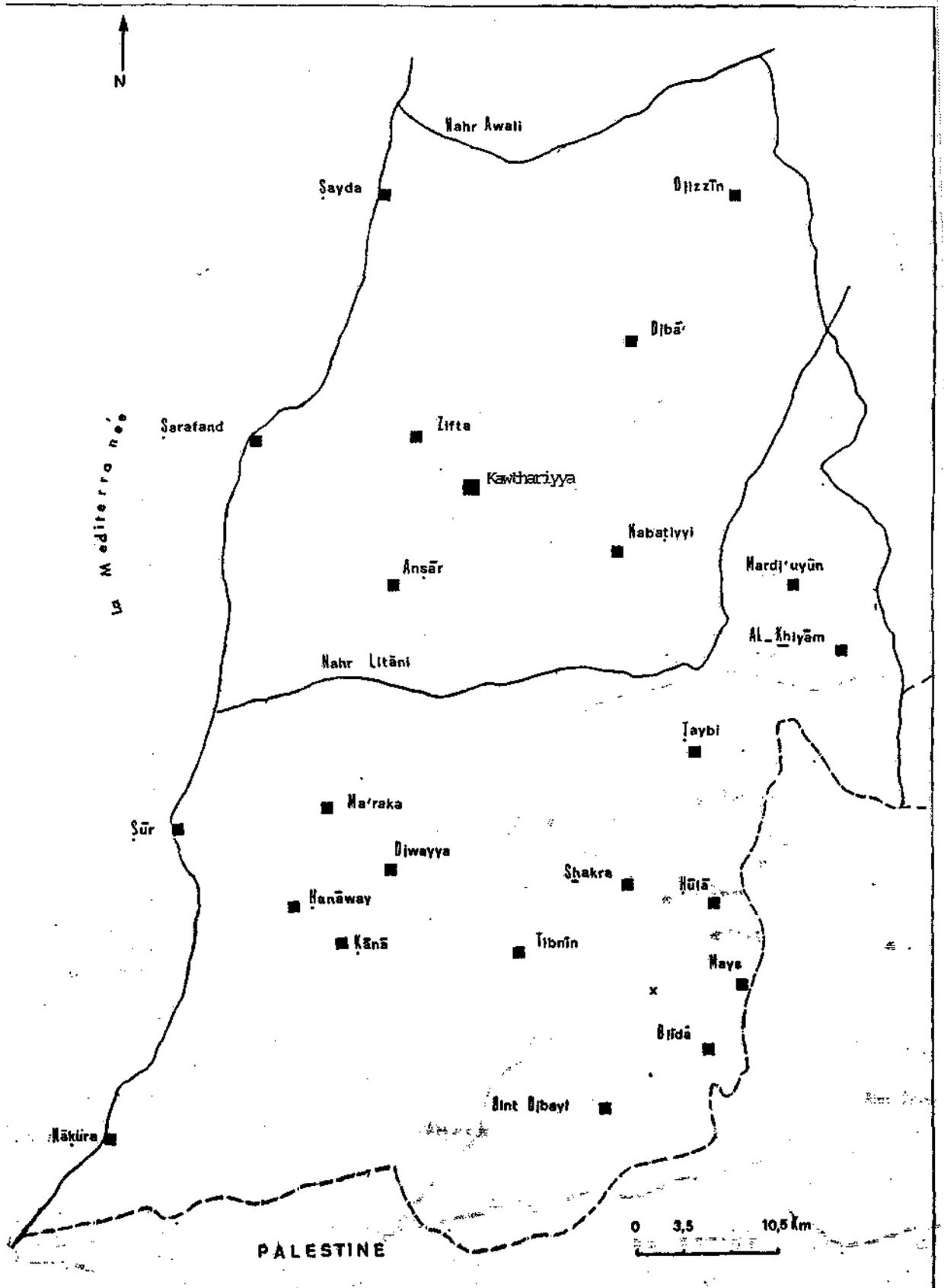
La presse à Djabal 'Āmil

Al-Waḳā'i' est le premier journal de l'Orient arabe. Il est fondé en Egypte en 1828. Les autres journaux vont suivre et attirer les écrivains de tous les pays arabes (1). Ainsi, les 'Āmilītes Aḥmad Riḍa et Sulaymān Zāhir écrivent dans Al-Hilāl, Al-Manār et Al-Muḳtaṭaf, journaux tous égyptiens. Quant à Zaynab Fawāz, elle écrit également dans le journal Al-Nīl. Il faut attendre le début du XXème siècle pour voir paraître le premier journal 'āmilite (2).

C'est à Ṣayda que le périodique Al-'irfān voit le jour en 1909. Son propriétaire 'Ali Al-Zayn obtient l'autorisation de l'empire ottoman de faire paraître un journal. Il confie sa rédaction à son fils, Aḥmād 'Ārif Al-Zayn. Les premiers numéros sont imprimés à Beyrouth sur Al-Maṭba'ā al-Ahliyya. A partir de 1910, Al-'irfan a sa propre imprimerie à Ṣayda où elle existe toujours dans les vieux quartiers. Le journal consacre une partie importante à la réflexion religieuse et aux problèmes que soulève la foi dans une société moderne. Les études critiques littéraires et historiques y côtoient les compte-rendus des dernières inventions scientifiques. La revue joue un rôle tout particulier pour la sauvegarde du patrimoine shi'ite. Elle publie des oeuvres d'écrivains inconnus et encourage les jeunes talents (3).

-
- 1 - MAKKE (Muḥammad Kaẓim), op. cit. p. 206
 - 2 - in Al-'irfān, 1914, vol. 5, p. 4
 - 3 - MAKKE (Muḥammad Kaẓim), op. cit. p. 206

Les écoles au Djabal Amil



Djabal 'Āmil : quotidien édité par Aḥmad 'Ārif Al-Zayn en 1911. Il sera suspendu un an plus tard. Son éditeur est arrêté sur ordre du Tribunal de 'Āley (1).

Al-Mardj : édité par As'ad Raḥal et Daniel Za'rūb le 25 janvier 1909. Il paraît à Mardj'uyūn. Sulayman Zāhir y écrit des articles avant la première guerre mondiale. Le journal disparaît avec l'éclatement du conflit (2).

Al-Kūwa : édité à Tyr par Ḥasan Dbūḵ le 11 février 1912. Il est interrompu peu de temps après sa sortie (3).

Al-Adab : il paraît dans le village de Kaytūli. Son propriétaire, Fā'iz Ghuṣṭīn le rédige entièrement (4).

Les écoles au Djabal 'Āmil

Il s'agit essentiellement de l'école coranique. Une ou deux classes modestement meublées accueillent les élèves, souvent issus de familles riches. L'école enseigne le Coran, la Tradition, la grammaire et un peu de jurisprudence religieuse (5). Le professeur est un ancien étudiant d'Al-Nadjaf. Il vient s'installer dans le village, "fou de" son école et y dispense son savoir religieux. L'école disparaît généralement avec la mort de son "maître". Cependant, quelques-unes de ces écoles vont jouer un rôle important dans la formation de la conscience 'āmilite.

1 - AL-KHŪRI (Munīr), op. cit. p. 368

2 - MAKKE (Muḥammad Kazim), op. cit. p. 207

3 - ibid.

4 - ibid.

5 - in al-'irfān, 1937, vol. 27, p. 462

L'école de Djizzin

Fondée en 1370 par Muḥammad ibn Makki ibn Shams Al-Dīn, connu comme le "premier martyr" 'āmilite. Il s'installe définitivement au Djabal 'Āmil, après la destruction de Baḡhdād par les Tartares. L'école disparaît en 1757, après le conflit qui oppose les 'Āmilites aux Druzes et la victoire de ces derniers (1). De nombreux religieux et théologiens sont d'anciens élèves de cette école.

L'école de Mays

Fondée par 'Ali ibn 'Abd Al-'Ali Al-Maysī, en 1526.

L'école de Shakrā

C'est une très grande école. Elle comprend quarante classes et plus de quatre cents étudiants. Une partie de ses frais est couverte par "al-wakf" (les biens religieux). Fondée par Mūsa Al-Amīn (mort en 1780), elle connaît une période de célébrité avec l'un de ses descendants, 'Ali Muḥammad Al-Amīn (2).

L'école de Kawthariyyi

Fondée en 1825 environ, sur l'initiative d'Al-Nadjaf, par Ḥasan Ḳubāysi. Le chef 'āmilite Ḥamad fut l'un de ses élèves (3).

1 - ABŪ-SHAKRĀ : Al-harakāt fi Lubnān (Les mouvements au Liban), Beyrouth 1902, p. 151

2 - AL-AMIN (Muhsin) Khiṭaṭ, op. cit. p. 150

3 - in Al-'irfān, 1922, vol. 8, p. 763

L'école de Djbā'

Fondée par 'Abd Allāh Ni'mi (mort en 1882), avec le concours financier de Sulayman Al-Zayn. Trente et un religieux ont fréquenté cette école (1).

L'école de Hanawayh

Fondée par Muḥammad 'Alī 'Iz Al-Dīn. Le professeur Lortet, doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, visite cette école lors de son voyage au Proche-Orient (1875-1880) (2).

L'école de Bint Djayl

Fondée en 1881, par un ancien de l'école de l'école de Hanawayh, Mūsa Sh̄rāra. Muḥsin Al-Amīn y a étudié (3).

L'école d'Al-Nūriyya

Fondée par la famille de Nūr Al-Dīn après son départ du Plateau du Golan, elle disparaît avec la mort de Muḥammad Nūr Al-Dīn, en 1907. Aḥmad Riḍa et Sulaymān Zāhir ont fréquenté cette école (4).

L'école de Nabatiyyi

Fondée en 1882. Le directeur du district Riḍa Al-Ṣulḥ nomme comme proviseur Mustafa Al-Akkari. L'école

1 - AL-AMIN (Muḥsin) Khiṭaṭ, op. cit. p. 212, 215

2 - ḤAMĀDI (Muḥammad 'Isa) Al-ta'lim fi Djabal 'Āmil fi Al-'ahd al-'uthmāni (L'enseignement à Djabal 'Āmil à l'époque ottomane), Beyrouth, 1970, p. 29

3 - AL-AMIN (Muḥsin) Khiṭaṭ, op. cit. p. 132

4 - ibid

est une branche d'Al-Maḳāṣid islamique (oeuvres islamiques). Le même Riḍa Al-Sulḥ y enseigne et insuffle à ses élèves les idées nationalistes arabes. Les matières enseignées sont la grammaire, la littérature arabe, l'arithmétique, la géographie, les langues arabe et turque. L'école abrite une soixantaine d'étudiants.

L'école hamidite

Fondée en 1892, par un ancien étudiant de Djibā', Hasan Yūsuf Makki, après son retour d'Al-Nadjaf. L'école applique le système d'internat où l'étudiant perçoit une bourse (1). Elle abrite trois cents étudiants, dont Aḥmad Riḍa, Sulaymān Zāhir, Muḥammad Djābir et le fondateur d'Al-'irfān, Aḥmad 'Arif Al-Zayn.

L'école est placée sous le contrôle des inspecteurs du Ministère de l'Education ottomane (2).

D'autres écoles, plus modestes, existent dans plusieurs autres villages. Citons celles d'Anṣar, 'Aynathā, Tayrdibbā, Shḥūr, Numayriyya, Madjal Silim et Djibā'...

Comment enseigne-t-on à l'école hamidite? -

L'étudiant commence par apprendre à réciter le Coran par coeur, et l'orthographe. Ensuite, il s'initie à la grammaire et à la rhétorique. Enfin, il étudie l'Unité shi'ite qui comprend unicité, prophétie, imamat et retour.

1 - in Al-'irfān, 1922, vol. 8, p. 656

2 - ibid., 1938, vol 28, p. 22, 23

D'autres cours d'arithmétique, de littérature, d'explication de textes sont prévus. La révision est quotidienne, mais il est également prévu des examens mensuels et annuels. Six heures de cours sont dispensés par jour. Les étudiants de l'internat sont réveillés avant le lever du soleil pour la Prière de l'Aube (1). L'école ne connaît pas le système de classe à proprement parler. Les étudiants sont répartis autour des livres et écoutent l'enseignement assis par terre. Chaque cours débute par le premier verset du Coran (Fatiha) et se termine de la même manière. L'étudiant est tenu de respecter scrupuleusement les règles de la bonne conduite. Le premier cycle d'études (citer par coeur le Coran) est sanctionné par des festivités particulières. Sous la direction du Sheikh, un cortège d'étudiants se dirige dans les rues du village, vers la maison de l'heureux élève :

"Bravo, bravo

Le rossignol a chanté

Le rossignol a cité

Les chants de la joie

Oh, la mère, sois heureuse." (2)

Le cortège joyeux est reçu par des you-you-ettes et des des gâteaux.

Le cycle suivant est sanctionné par la licence. L'étudiant doit passer avec succès une épreuve orale ou une épreuve écrite portant sur des questions traitées en cours (3).

1 - AL-AMIN (Muhsin) Khiṭāṭ, op. cit. p. 153, 155

2 - HAMĀDI (M.) op. cit. p. 47

3 - ibid. p. 56

Généralement, peut entrer à l'école l'enfant de sept ans, ayant des parents pouvant supporter les frais des études. La différence de classe sociale est ainsi sensible à l'intérieur de l'école. Les enfants de milieu aisé se vantent d'avoir des parents riches. "Nous avons des parents qui payent nos frais" dit Muḥsin Al-Amīn (1). Ils refusent de partager leur chambre avec les écoliers venant d'autres milieux.

Les études durent douze ans. Ceux qui parviennent à la fin de cet enseignement peuvent poursuivre des études supérieures en Iraq. Naturellement, le niveau peut varier d'une école à l'autre et d'un professeur à l'autre.

Le professeur est payé par l'étudiant selon un système très particulier. Chaque fois que l'on étudie un verset ou une sourate où il est question d'un fruit ou d'un légume, les étudiants doivent en apporter le lendemain à leur professeur.

La sourate d'Al-Amma (La grande nouvelle) (LXXVII) doit être payée par un copieux repas où la présence de tripes est indispensable. En revanche, la sourate d'Al-Duha (l'aurore) (LXXXIX), doit être rétribuée par une jarre de yaourt (2).

Le pouvoir du maître est absolu. "A nous la viande, à vous les os" est monnaie courante. Le maître se tient sur une sorte d'estrade. Il domine les enfants assis à même le sol. A portée de sa main, reposent deux bâtons de longueur inégale, le plus long était destiné à atteindre les élèves des rangs les plus reculés. Bien sûr, le professeur ne craint

1 - HAMĀDI (M.) op. cit. p. 56.

2 - MRŪWI ('Alī) Tārikh Djbā', op. cit. p. 430.

pas d'infliger des châtiments corporels (al-falaka) (1).

Vendredi est jour férié, ainsi que tout le mois de Ramaḍan, les jours des deux Fêtes ('id Al-Kabīr et 'id Al-Ṣaghīr) et le 10 Muḥarram.

Malgré la modestie des moyens, ces écoles préser-vent l'essence de l'esprit dja'afarite que partagent les 'Amilites. Elles la transmettent avec ténacité, malgré l'abandon et l'oubli officiels. (2).

Cependant, on trouve dans le Djabal 'Āmil, d'autres écoles qui s'inspirent de principes différents.

L'école de Namūna Rushdi

Fondée à Sayda en 1873 par le gouvernement turc. Elle sera rénovée et modernisée au début du XXème siècle. Elle enseigne la calligraphie, l'arabe et le français.

L'école d'Al-Makasid

Fondée en 1879 par l'association du même nom. Elle joue un grand rôle.

L'école de l'Archevêché de Sayda

Fondée par l'abbé Elias 'Aṭiyā, entretenue ensui-
te par le wali Miḍhat Pasha.

1 - ḤAMĀDI (M.) op. cit. p. 60.

2 - AL-AMIN (Muḥsin) Khiṭaṭ op. cit. p. 156.

L'école des Frères

Fondée en 1909 sur les ruines de l'école des Jésuites. Elle fonctionne encore de nos jours.

L'école Technique Américaine

Fondée à Sayda en 1880 par la mission américaine. En 1895, elle s'élargit. Elle comprend désormais deux annexes. L'un est un orphelinat, l'autre délivre un enseignement technique (menuiserie, couture et coordonnerie). L'enseignement y est donné en langues arabe, française et anglaise.

L'école de Dayr Al-Mukhallis (Saint-Sauveur)

Fondée par l'évêque de Sayda, l'archevêque Iftimus, en 1709, à Damas et ruinée pendant la campagne d'Al-Djazzār.

On trouve également, à Sayda, deux écoles de filles. L'une appartient à la mission américaine, l'autre aux Soeurs de Saint-Joseph.

A noter également la présence d'un certain nombre de bibliothèques privées, qui contiennent surtout de nombreux manuscrits. Certaines furent pillées pendant la campagne d'Al-Djazzār, comme ce fut le cas de la bibliothèque de 'Abd Allāh Ni'mi, fondateur de l'école de Djbā'. Une partie de ses manuscrits a été vendue à Al-Nadjaf. La bibliothèque de la famille Al-Ḥurr a été partagée entre les héritiers. Celle de la famille Al-Amīn a subi le même sort. Cependant, Hasan Al-Amīn conserve, jusqu'à nos jours, une partie de cette bibliothèque. Quant à celle de la famille 'Iz Al-Dīn, elle a été mise à sac pendant les troubles qui suivirent le départ des Ottomans.

Celles d'Aḥmad Riḍa et de Sulaymān Zāhir restent intactes. La première a conservé son fichier général que l'on peut consulter à Nabatiyyi.

Quant aux bibliothèques publiques, il faut attendre le XX^{ème} siècle pour les voir apparaître (1). Ainsi, la bibliothèque "évangélique" est fondée en 1902 par l'Association du Service National des Evangiles de Ṣayda. La bibliothèque imprime ses Actes sur l'imprimerie d'Al-'Irfān (2).

Cet élan culturel se traduit également par l'intérêt particulier que les hommes de lettres accordent aux débats. Ils vont essayer de fonder des "lieux culturels" où ils discuteront des Oeuvres Islamiques et où Sheikh Aḥmad Riḍa, Sulaymān Zāhir et Muḥammad Al-Ṣafa sont très actifs. Cette association se fixe comme objectif principal de faire bénéficier le plus grand nombre de l'instruction primaire. Elle fonde de nombreuses écoles, finance Al-Wakf (le bien religieux) et contribue également au financement de ses activités.

Nous retrouvons certains de ces hommes éclairés dans une autre association du même type. La Société des Savants tente de fonder à Djabal 'Āmil un collège. Participent aussi à l'élaboration de ce projet Sheikh 'Alī Mahmūd Al-Amīn et Husayn Mruwi. Ce projet ne sera pas réalisé: le chef féodal Kāmil Al-As'ad, soupçonneux et jaloux de son influence, renonce au bout d'un certain temps à apporter son soutien au projet ambitieux des intellectuels 'Āmilites.

1 - MAKKE (M. Kāzim) op. cit. p. 41-42.

2 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3, p. 476.

Associations et Sociétés

Les premières de ces associations sont créées pour répandre l'esprit scientifique et provoquer le dialogue.

L'association des Oeuvres Islamique à Nabatiyyi (Al-Makasid)

Le trio 'Āmilite (Aḥmad Riḍa, Sulaymān Ḥaḥir et Muḥammad Djābir Āl-Ṣafa) l'anime en 1899 environ. Cette association construit des écoles et les entretient. Elle organise également des activités culturelles et linguistiques (1).

Société des Savants ('Ulamā)

Fondée en 1910, son objectif est de créer une Université de Sciences à Djabal 'Āmil dont le siège serait à Nabatiyyi. On trouve parmi ses membres Sulayman Ḥaḥir, Aḥmad Riḍa, Ali Mahmūd Al-Amin et Ḥusayn Mrūwi. La société disparaît lorsque le chef chef 'āmilite Kāmil Al-As'ad retire son soutien financier (2).

1 - in Al-'Irfān, 1924, vol. 14, p. 527

2 - DJĀBIR ĀL-ṢAFĀ (M.), op. cit. p. 206-212

CHAPITRE TROISIEME

Le contact des Arabes avec l'Occident est d'une importance évidente. Les premiers peuvent ainsi étudier le pouvoir politique et son exercice en Europe. En outre, ils peuvent étudier les concepts politiques qui sous-tendent la société occidentale : liberté, démocratie, constitution, nation, nationalisme, ... (1). Les principes de la Révolution française bercent leurs rêves : Liberté, Egalité, Fraternité sont des idées dont on discute. Les relations étroites de Muḥammad 'Alī avec la France, et ses missions scientifiques sont de nature à provoquer un débat sérieux.

L'Égyptien, Ṭaḥṭāwī (*) (1801-1873), écrit ses "impressions" pendant son voyage en France. Djamāl Al-Dīn Al-Afghānī, Muḥammad 'Abdū et Al-Kawakibi discutent et commentent les idées politiques de l'Europe bourgeoise (2).

Ce débat donne naissance à nombre de courants politiques : le panislamisme, le régionalisme, le panarabisme et un autre courant dit de la ligue ottomane.

Seuls le panislamisme et le panarabisme trouvent un écho favorable parmi les penseurs 'āmilites.

Le panislamisme

Ce courant apparaît surtout comme la réaction immédiate

1 - AL-MUHĀFAẒA ('Alī) op. cit. p. 97.

2 - AMIN (Aḥmad) Zu'āmā' Al-Islāh (les premiers réformistes) - Beyrouth - Dār al-Kitāb Al-'Arabi (sans date), p. 70-86 et 93.

(*) a vécu à Paris de 1826 à 1831.

diante de la rencontre avec l'Occident. Cette rencontre est ressentie comme un choc formidable, le progrès de l'Europe (économique, scientifique), ses structures politiques s'opposent violemment à la torpeur dans laquelle l'Empire ottoman semble vivre.

Djamāl Al-Din Al-Afghānī (1839-1896) est l'un des précurseurs du panislamisme (1). Le Sultan 'Abd Al-Ḥamīd II est séduit par la pensée de l'homme politique. Il y voit l'occasion -pour consolider son pouvoir- d'unifier les morceaux de son Empire, et de récupérer les territoires ottomans sous occupation étrangère (anglaise, française, russe, autrichienne et italienne).

A l'évidence, tous les penseurs ne voient pas le panislamisme sous cet angle, et tous ne suivent pas le même raisonnement. Ainsi, le 'Āmilite Mustāfa Ghalā'iyyīnī écrit, sous le titre de panislamisme : "la faiblesse politique des Musulmans, leur retard sur le reste des nations mettent à l'évidence une réalité douloureuse... Le Musulman ottoman ignore tout de son frère musulman indien, chinois ou russe" (2).

Le conflit entre les différentes familles de l'Islam dépasse le simple dialogue d'idées "elles dégainent les épées, s'envoient des fers de lance, s'entretuent et s'affaiblissent mutuellement" (3).

L'ignorance et l'obscurantisme sont monnaie courante. Pour sortir de l'impasse, il faut réaliser le panislamisme. Il faut réunir tous les Musulmans en une force redoutable "Le Livre sera leur guide spirituel" (4).

1 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3. p. 640.

2 - ibid. p. 643-644.

3 - ibid.

4 - ibid. p. 889.

Sulaymān Zāhir*(1873-1960) va plus loin. Il pense que l'Orient est en conflit avec l'Occident. Le panislamisme est une garantie contre l'aggression occidentale. C'est aussi le moyen de sauvegarder l'honneur (1).

En se plaçant sur ce terrain, ces écrivains exposent leur approche différente du politique. La revue Al-'Irfan est la tribune privilégiée des penseurs amilités. Ils font état, dans ses pages, de leurs diverses préoccupations.

La liberté

L'idée maîtresse de ces auteurs est que la liberté n'est pas un concept nouveau pour les Arabes, et que les Musulmans l'ont défendu depuis toujours. Sulaymān Zāhir explique : "La liberté crée un nouvel ordre social. L'égalité est la base de cet ordre et la confraternité religieuse est son ciment. Cette société réalise la justice, protège les faibles. Surtout, elle répand le bonheur parmi la population, toutes religions et nationalités confondues" (2). L'auteur rappelle que le respect de la liberté des individus et celles des communautés a été un principe sacré dans le règne arabe islamique. La liberté politique fut le facteur principal de la gloire de l'Islam (3). Tant que ce droit était respecté, la société était solide. Il cite, pour illustrer ses propos, la phrase fameuse du deuxième calife : "Si vous trouvez en moi une déviation, redressez-moi". On rapporte qu'alors un homme se lève dans la foule et s'adresse en ces termes à l'émir des fidèles : "Si on trouve en toi une déviation

1 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3. p. 196. Al-'Irfān, 1911, vol. 3. p. 196

2 - ibid. p. 146

3 - ibid. p. 227

c'est par nos épées qu'on te redressera". 'Umar a alors répliqué "Dieu soit loué ! parmi les Musulmans, il y en a qui redressent 'Umar par leurs épées" (1). Sulaymān Zāhir conclut : "Grâce à la liberté du gouverné, à sa volonté et aussi grâce au juste exercice du gouverneur, les Musulmans ont pu conquérir le monde" (2).

Alors que Sulaymān Zāhir se sert de l'histoire pour appuyer ses idées, Aḥmad Riḍa (1872-1953), un autre 'Āmilite développe autrement ses idées. Pour lui, l'homme est un être social. Il vit dans une communauté. Sa liberté est limitée par celle des autres. Une liberté totale conduit inévitablement à l'anarchie, à l'injustice, et finalement à l'éclatement de la société. La liberté individuelle fait partie d'un ensemble. Le respect de l'ensemble est le moyen d'en réaliser pleinement la partie (3).

La liberté des peuples est le reflet de leur conscience même. Si une nation prend conscience d'elle-même, elle défend jalousement sa liberté contre tout. La liberté est la condition préalable de toute vie nationale (4). Il n'y a pas lieu, à proprement parler, d'utiliser le mot nation, si la nation en question n'est pas libre. Le rôle du pouvoir politique est de veiller au respect de cette liberté fondamentale, et au respect de son application à l'intérieur de ses frontières (5).

Aḥmad Riḍa définit un système proche du système libéral. Non seulement le pouvoir ne doit pas entraver l'exercice de la liberté individuelle, mais il perd, s'il le fait, toute légitimité. "Tant que l'individu est respectueux des limites

1 - in Al-'Irfān 1911, vol. 3, p. 227.

2 - ibid.

3 - ibid., 1924, vol. 9, p. 195.

4 - ibid. 1925, vol. 11, p. 578.

5 - ibid. 1910, vol. 2, p. 461.

naturelles de sa liberté, le pouvoir n'a pas à intervenir. Le pouvoir est mis en place pour jouer le rôle d'arbitre entre individus. S'il dépasse seulement ce rôle, il sort de sa légitimité" (1).

Les poètes se joignent aux penseurs et chantent les vertus de la liberté. Ainsi, Aḥmad 'Ārif Al-Zayn (*), fondateur d'Al-'Irfan, en poète qui connaît les sombres prisons de Djamal Pacha, s'écrie :

"Me plaindrais-je de l'humiliation ?
Ils m'emprisonnent
Et vous n'y voyez rien à redire !
Peut-on emprisonner la Liberté ? " (2)

Dans le même poème, cette liberté mise en prison s'identifie à la nation arabe :

"Si on mentionne en public mon nom
On risque des épreuves difficiles
Auriez-vous oublié notre passé bienheureux ?
Souverains, et hommes respectés dans un Etat arabe ?
Est-il juste que j'endure
Une existence rebutante pour un être libre ? (3)

Le poète en détresse assimile son sort à celui de tout l'Orient. La nuit est totale :

"Est-ce le sommeil ?
Est-ce la mort ?
L'Orient ne répond pas" (4).

1 - in Al-'Irfān, 1925, vol. 11, p. 578.

2 - ibid. 1909, vol. 1, p. 20-25

3 - ibid.

4 - ibid.

(*) du village de Shhūr, près de Tyr, Connait les langues française, turque et perse.

L'épreuve n'est qu'un mauvais moment à passer. La prison ne sera qu'un souvenir désagréable. Les colonels Enver (Anwar) et Niyāzi redressent la situation de l'Empire. Les sujets peuvent à nouveau goûter aux fruits de la liberté :

"La nuit s'en va. La lumière arrive
Mercure et le Soleil radieux
Je Salue Niyāzi
Je Salue Anwar" (1)

La nation

Le concept de la nation, nous le savons bien, recouvre plusieurs idées. Des intérêts politiques évidents mettent l'accent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces différents facteurs. Histoire commune, langue, territoire, économie, culture forment, à degré inégal, la nation. Pour les panislamistes, le concept de nation revêt une signification particulière.

Ahmad Riḍa a écrit qu'une nation se forme à partir d'individus. Des individus se groupent au sein de familles. Celles-ci s'unissent en clans qui, à leur tour, forment des tribus. Les tribus suivent un seul emblème. La nation se place au-dessus (2).

Le même auteur donne de la Nation arabe la définition suivante : "c'est un ensemble de religions diverses mais unies dans une seule langue (la Nation arabe). C'est aussi un ensemble de religions différentes, de langues différentes, mais unies dans une

1 - in Al-'Irfān, 1909, vol. 1, p. 25.

2 - ibid. 1910, vol. 2, p. 459.

seule patrie (la nation ottomane)" (1).

Si Aḥmad Riḍa retient la langue, la patrie et la religion comme composantes de l'idée de nation; il insiste néanmoins sur le rôle de la religion. Il écrit en 1910 : "la nation est un corps. Sa vie est dans l'unité, sa puissance dans la religion (*). Elle s'exprime par la langue et se regroupe sur un territoire." (2).

En effet, la définition d'Aḥmad Riḍa ne diffère guère de celle de ses prédécesseurs. Les penseurs de la Renaissance arabe en donnent une définition analogue. Ainsi, selon Al-Taḥṭāwi, "la nation est une communauté qui habite dans un pays. Elle parle une même langue, elle a des moeurs et coutumes communes. Elle est souvent gouvernée par un seul Etat, et selon la même loi. Le chef en est le gardien des lois, et de la religion." (3)

Pour Aḥmad Riḍa, la religion joue, dans la vie des nations, un autre rôle, également : "elle immunise les âmes contre l'attrait des interdits. Elle les dissuade des vices." (4)

Les nations sont semblables aux corps humains. Elles croissent. Elles connaissent des périodes de faiblesse. Elles peuvent aussi tomber malades. Le remède est dans la science, dans le soin que la nation accorde à la recherche scientifique. "Une nation n'en est pas une si elle ne jouit pas des délices de la science, si elle ne puise pas dans ses sources et, enfin, si elle ne s'attache pas aux idéaux de la bonne éducation." (5)

1 - in al-'irfān, 1910, vol. 2, p. 459

2 - ibid.

3 - TAḤṬĀWĪ (Rafā'a), Al-a'mal al-kāmilā (Oeuvres complètes), 2 tomes, Beyrouth : Al-Mu'assasa al-'arabiyya, 1973; Tome II, p. 437

4 - in al-'irfān, 1910, vol. 2, p. 460

5 - ibid.

(*) nous pensons que l'auteur utilise à dessein le mot religion, par conviction, mais aussi peut-être par prudence, l'influence de la Ligue Islamique se faisant encore sentir.

Quant à Sulaymān Ṣāhir, il insiste surtout sur le rôle de la langue (*) dans la vie de la nation. Tout dominant essaye de briser le dominé en le frustrant dans sa langue. Le vainqueur impose sa langue au détriment de celle du vaincu. "La nation atteint, dans la vie sociale, ce qu'elle atteint dans la vie de sa langue". La langue est le fondement de la vie nationale. Elle véhicule tout ce qui est présent dans son histoire : sciences, lettres, arts, philosophie et sujets de gloire (1).

L'ordre

Pour comprendre le concept d'ordre, Ahmad Riḍa fait appel à la nature humaine. L'amour propre est une qualité indispensable pour la survie. L'instinct de préservation est une loi naturelle. Pour sauvegarder son amour-propre, l'homme doit s'ouvrir à autrui. Il n'y a pas de survie individuelle. La solidarité en est une condition primordiale (2). Si l'amour-propre engendre l'envie et la jalousie, la raison peut le dresser. Or, la raison même peut être victime des passions humaines. Alors, pour protéger la communauté, une force s'avère indispensable. Cette force, c'est l'ordre. Les nations unies par le même sang, la même langue ou les mêmes intérêts ont besoin d'une autorité (3). Si cette autorité n'est pas divine, elle peut être humaine (4). A son tour, celle-ci doit être

1 - in Al-'irfān, 1911, vol. 3, p. 430

2 - in Al-'irfān, 1925, vol. 11, p. 484

3 - in Al-'irfān, 1911, vol. 3, p. 488, 489

4 - ibid.

elle-même soumise à une autorité supérieure.

Aḥmad Riḍa compare la société et le pouvoir à la cellule familiale. Les groupes sociaux, les communautés sont incapables de subvenir à eux-mêmes. Le responsable de la société doit, comme le chef de famille, pourvoir aux besoins sociaux.

Si le responsable abuse de ses droits, ou gouverne injustement les gouvernés ne sont plus tenus d'obéir. Il est de leur devoir de redresser la situation. La meilleure des garanties est la consultation : al-*shūra* (*). S'éclairer des avis des dignitaires et des sages est pour le responsable la meilleure des politiques (1). Il existe deux sortes de consultations, l'une administrative et l'autre constitutionnelle. La gestion des affaires du pays doit respecter la volonté de la nation. Notons que cette position est proche de celle du réformateur égyptien, Muḥammad 'Abdū (qui fut enseignant au Liban, en 1883). La plus grande des lois et la plus utile est celle qui émane de l'opinion publique (2).

Sulaymān Zāhir se rapproche de ses coréligionnaires. L'ordre est fonction de la relation qui commence par le chef de famille et s'étend ensuite à la tribu, puis à l'ensemble des communautés. Le pouvoir est la représentation rigoureuse de la formation sociale en ce qu'elle a des lois divines et humaines. le véritable pouvoir est un pouvoir élu. Si le pouvoir est usurpé, il cesse d'être légitime (3).

1 - in Al-'irfān, 1911, vol. 3, p. 450.

2 - AMIN (Aḥmad), op. cit., p. 306.

3 - in Al-'irfān, 1912, vol. 4, p. 299.

(*) à la mort du Prophète Muḥammad, un Conseil des Sages (dont les membres sont des Musulmans connus et estimés parmi la population) fut chargé de désigner le Calife qui lui succéderait. A l'époque dont nous parlons, il s'agit d'un Conseil de Sages choisis pour leur savoir, qui prodigueraient au Calife de bénéfiques conseils et le guideraient dans sa tâche de gouverneur.

L'auteur distingue deux sortes de pouvoir, le pouvoir limité et le pouvoir illimité. Ce dernier comprend le pouvoir monarchique et tout pouvoir absolu. Il a force de loi. En revanche, le pouvoir limité suit et doit se conformer à la loi. Le pouvoir n'est pas exercé par une seule personne. Il est réparti entre différents corps sociaux déterminés par la volonté expresse de la nation. Le Président est contrôlé par les ministres qui le sont, à leur tour, par les représentants du peuple au Parlement. Dans les principes et dans les faits, la nation, quoique gouvernée, gouverne (1).

Ces positions de principe réclament, dans le contexte précis du début du XXème siècle, la réforme de l'empire ottoman. Les deux hommes ne rejettent pas l'autorité d'Istanbul, mais demandent qu'elle soit améliorée.

1 - in Al-'Irfān, 1912, vol. 4, p. 299

CHAPITRE QUATRIEME

LA REFORME SOCIALE

Le réveil nationaliste, la nouvelle conjoncture politique placent les poètes devant de nouveaux problèmes. D'autre part, le contact avec l'Europe et l'impact des idées réformistes du dix-neuvième siècle sur les milieux intellectuels arabes suscitent un débat profond sur des sujets cruciaux : la justice sociale, la situation de la femme, le rôle de la religion, la nécessité de l'instruction et le choix du type d'instruction ...

La première réalité sociale est l'ignorance et l'analphabétisme. C'est un véritable fléau. La presque totalité des hommes est illettrée. A de rares exceptions près, toutes les femmes sont analphabètes. La superstition, les croyances absurdes, la crainte de mauvais esprits sont la culture unique de la population. Nadjîb Mrūwi décrit la situation générale :

"Il est devenu interdit
Aux jeunes hommes
Comme
Aux jeunes filles
d'apprendre.
En qualité d'esprit
Ils égalent,
Tous,
Les bêtes qui courent dans le désert". (1)

Cette ignorance est générale. Elle n'est pas l'exclusivité des milieux pauvres. Les deux plus grandes familles de Bint Djbayl ne valent guère mieux que les pauvres.

"Je n'y ai rencontré aucune trace
De science
Ou de savoir
Il n'y a rien
Pour satisfaire l'esprit curieux
Ni chez les Fawaz (*)
Ni chez les Dakrub (**)
Je n'y ai pas trouvé un jeune connu pour son savoir." (1)

Talib Al-Kāzimī est plus violent dans ses propos. Pour lui, tous les 'Amilites sont des imbéciles :

"Drôle de communauté
Elle ne distingue pas la poésie du pain d'orge
Parmi eux
Tu es sans valeur
Comme le livre
Entre les mains d'un sot". (2)

Les appels à ouvrir davantage d'écoles, à étendre plus l'instruction se multiplient. Les écrivains discutent. Les hommes politiques en débattent. Les revues et les journaux consacrent l'essentiel de leurs écrits au sujet, mais personne n'y accorde de crédit. Les étrangers vont ouvrir des établissements scolaires. Al-'Irfān occupe, sans doute,

1 - AL-AMIN (Muḥsin), *A'yān al-Shī'a*, op. cit., vol. 44, P. 171

(*) (**) il s'agit de deux familles de Djabal 'Āmil, connues à Tibnīn

2 - AL-AMIN (Muḥsin), *Khiṭaṭ*, op. cit. p. 88

une place de choix. La revue traite tous les sujets qui touchent à la question centrale. Dans un article publié en 1911, l'auteur trace le portrait de l'instituteur idéal : "Il doit pouvoir influencer le cerveau. Il doit être un fin psychologue, intègre, moral. L'instituteur doit étudier la pédagogie des peuples contemporains comme celle des peuples de l'histoire." (1)

Al-‘Irfān se révèle être un partisan farouche de la pensée de Spencer, en matière de pédagogie : "La science, dit Spencer, est le savoir organisé". (2)

Dans un autre article, Al-‘Irfān affirme qu'il y a deux sortes d'enseignement, un enseignement général qui vise l'ensemble de la population, et un enseignement particulier qui s'adresse aux individus en particulier. Ce dernier est réparti entre primaire, secondaire et universitaire.

Al-‘Irfān pense que "la science naturelle n'est pas contraire à la religion". (3)

"Délaissier la science est plutôt contraire aux principes religieux mêmes. Nous voulons faire comprendre à tous ceux qui imitent sans réfléchir que les grands philosophes et les grands savants démontrent, par des preuves catégoriques, la solidité de la religion. Nous voulons prouver à certains immobilistes que les sciences naturelles consolident la religion." (4)

Aḥmad ‘Arif Al-Zayn, le fondateur d'Al-‘Irfān, en 1909, préfère les écoles nationales aux écoles étrangères :

1 - in AL-‘Irfān, 1911, vol. 3, p. 481, 488-

2 - ibid. p. 521

3 - ibid. p. 524

4 - ibid. p. 525

"Les premières apprennent aux petits à aimer leur patrie, les dernières les frustrant de cet amour. Les missions en Syrie et en Irak jouent ce rôle néfaste." (1)

Un autre auteur s'intéresse à la pratique même de l'enseignement. Muhammad Ali Hamid Hashishu écrit sous le titre Al-kawa'id al-dhahabiyya (les règles d'or) ce qu'il croit être la meilleure des conduites que doit adopter un maître dans sa classe :

"Il faut, rappelle-t-il, que les étudiants comprennent et non pas apprennent par coeur. Il faut aller du sensible vers l'abstrait." (2)

L'auteur termine son article en insistant sur le devoir du maître de respecter la "volonté" des enfants.

Un autre écrivain exhorte ses compatriotes. Pour lui, l'exemple à suivre est donné par le Japon :

"En voilà un pays !

Il accorde, à l'éducation, sa juste place" (3)

L'auteur termine par cet appel : "veillez à la bonne éducation sociale".

Dans un autre article, le journaliste exprime son étonnement :

"Certains religieux ont blâmé un honnête homme parce qu'il voulait créer une école dans son village qui n'en avait pas. Ils ont affirmé que l'école détruirait la religion et faciliterait la tâche de..."

1 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3, p. 525

2 - ḤASHISHŪ (Muḥammad 'Ali Ḥāmid); in Al-'Irfān, 1911, vol. 3, p. 832

3 - ibid

ses détracteurs. Les misérables, s'écrie-t-il, ils ne soupçonnent même pas que si nous restons tels que nous sommes, la religion courra inévitablement vers sa disparition". (1)

La science

Une bonne instruction, accompagnée d'une pédagogie appropriée sont les outils nécessaires pour le renouveau national. Mais aucun progrès n'est possible si "la raison ne dirige pas la volonté" affirme Aḥmad Riḍa. "Car si la volonté obéit à l'ignorance et aux caprices, elle sera enchaînée à la tyrannie. Son entreprise se soldera par un échec" (2)

"L'esprit, poursuit Sheikh Aḥmad, devient plus large, plus productif s'il est élevé dans la science." Cette dernière est le complément nécessaire pour atteindre à la perfection. "C'est par la science que la nation progresse. Elle doit être la seule préoccupation constante des patriotes". (3)

Dans un poème intitulé Nahdj al-‘ilm siratun mustakīm (le droit chemin de la science), il exhorte ses compatriotes à consacrer tous leurs efforts à acquérir le savoir. Les poètes doivent participer à cette noble tâche :

"Abandonnez la demeure de Umāmā (*)
Fréquentez celle de la Science
Vos coeurs y sont plus épris
Elle habilie les esprits
De grâce
De noblesse
Les corps abattus par le mal
y retrouvent santé et jeunesse." (4)

1 - ḤASHISHU (Muḥammad Āli Ḥāmid), in Al-‘Irfan, vol. 1911, vol. 3, p. 762

2 - FARḤĀT (Hāni), op. cit. p. 99

3 - in Al-‘Irfān, 1928, vol. 14, p. 15

4 - FARḤĀT (Hāni), op. cit. p. 103

(*) prénom d'une femme, ici symbolisant la femme en général

Laissons la poésie légère. Abandonnons les filles en fleurs. Les sciences modernes ont plus d'attraits ; toutes les sciences, celle de la religion certes, mais également l'astronomie, les mathématiques, et même la chimie :

"Vous y verrez la chimie
Tel un arbre fruitier
Donner une science sublime
L'expérimentation l'élève jusqu'au cînes
Elle,
La chimie
A produit des prodiges
Elle est le pilier de la science" (1).

Pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer les noms, ô combien illustres de Dalton, Pasteur... En revanche, quelle honte pour ceux qui ne prennent pas les mesures nécessaires pour redresser la situation affligeante de leur partie :

" Pendant qu'ils parlaient
Vigilants et orgueilleux
A la conquête de la gloire
Nous,
Dans la torpeur de l'ignorance
Dormions
A bras ouverts
Ils ont accueilli la Raison
Nous avons érigé un monument
A... l'ignorance" (2).

1 - FARHĀT (Ḥānī), op. cit. p. 103.

2 - ibid.

Le poète n'est pas pour autant pessimiste. L'histoire lui prouve que :

" La loi de la civilisation veut
Qu'on le veuille ou non
Qu'on se lève
Qu'on porte, haut
La science
Et la gloire" (1).

Nous trouvons chez les contemporains du poète Aḥmad 'Ārif Al-Zayn les mêmes soucis. De même que l'Occident a pu, grâce à la science, construire un présent fleurissant et un avenir qui s'annonce meilleur, nous les Arabes, nous pouvons, grâce aux mêmes procédés obtenir les mêmes résultats.

Aḥmad 'Ārif Al-Zayn se fait le porte-parole de cette génération. Il s'exclame dans les pages de sa revue, Al-'Irfān :

"En avant
Les Arabes
Vers les sites des sciences
Ne vous laissez pas décourager
Par les paresseux ou l'immobile
Allez en Occident
Le soleil se lève à l'Occident
Tous les espoirs y sont
Les ambitions aussi" (2):

Cet élan se heurte cependant à l'incompréhension de certains catégories de la population.

1 - FARḤAT (Hānī), op. cit. p. 103.

2 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3, p. 358

"Je suis profondément surpris par le religieux jaloux de l'avenir de sa religion et qui combat ceux qui envoient leurs enfants dans les écoles modernes. IL croit que cela porte préjudice à la foi ! La mission légitime d'un honnête homme est de contribuer à divulguer l'esprit scientifique. Ce religieux-là a-t-il seulement pensé à construire une école ? A rajeunir l'école vieillie ?" (1).

L'appel au savoir et à la construction d'écoles est un thème que nous retrouvons fréquemment sous la plume des 'Āmilītes. Un des étudiants de la Faculté Scientifique de Homs, Muḥammad Al-Suhayl décrit la situation de ceux qui n'ont pas eu sa chance :

"Une misérable génération assoupie. L'ignorance pèse sur leur poitrine. Ils sont noyés dans un océan de ténèbres". (2).

Notre auteur poursuit sa description et s'interroge :

"Qui est le fautif ? A qui en incombe la responsabilité ? Aux parents aussi abrutis que leurs enfants ? Aux riches et aux hommes de religion ? On ne peut nier l'évidence. Les derniers sont les responsables en tout premier lieu" (3).

Il conclut : "Pour quand une renaissance 'āmilite ? Pour quand une campagne efficace qui anéantirait les microbes de l'ignorance ?" (4)

Zaynab Fawāz^(*) (1846-1914), partage la plupart de ces idées : "Pour sortir de notre déplorable situation, dit-elle, il faut suivre l'exemple de l'Europe". Ferme et sans relâche.

1 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3, p. 762.

2 - ibid. 1913, vol. 5, p. 231.

3 - ibid.

4 - ibid. p. 232.

(*) née à Tibnīn

Sans cette fermeté, "la civilisation n'aurait pas éclairé l'Europe, la lumière des sciences n'aurait pas été aussi éclatante, les pavillons du progrès n'auraient pas flotté si fièrement. Sans cette fermeté dans la poursuite des sciences, l'Europe n'aurait pas eu ses hauts châteaux, ses luxueuses demeures, ses chemins de fer et ses lignes télégraphiques" (1).

Tous les auteurs ne sont pas aussi optimistes. Certains voient l'avenir franchement sombre. Pour Muhyi Al-Dīn Al-Khayāt, les lendemains ne chantent pas :

"J'ai pleuré tellement que
De fatigue, mes doigts ont lâché ma plume
Mes larmes ont la couleur du sang.
O Orient !
O Orient glorieux
Aurais-tu vieilli ?
Tes édifices jadis réputés
Seraient-ils tombés en ruine
Les voilà, tes instituts
Debout,
Mais sourds-muets
Ma peine,
Ma grande peine est inconsolable
Tes nations rayonnaient sur tout l'univers" (2).

L'abîme entre le passé de l'Orient et son présent est énorme. Le poète craint qu'il ne soit infranchissable. La torpeur qui engourdit l'Orient n'est pas près de se lever :

1 - KAḤḤALI ('Umar, Riḍā), A'lām Al-Nisā' (les femmes notables) 3ème édition, Beyrouth Mu'assasat Al-Risāla, 1977. 2ème tome, p. 85

2 - in Al-'Irfān, 1911, vol. 3, p. 790.

"N'ayez crainte
Occidentaux
Rassurez-vous
L'Orient
N'est bon que pour les lamentations
Et la souffrance
Ne craignez pas l'unité de l'Orient
La désunion est la règle.
Les liens sont brisés" (1).

Dans un autre poème, le poète croit voir une lueur d'espoir. Le Japon avance d'un pas de géant vers la civilisation. N'est-ce pas la preuve que l'Orient peut s'affranchir de ses chaînes et acquérir un avenir meilleur ? Hélas.

"J'avais pleuré un passé révolu
Sombre
Les larmes aux yeux
Je montrai le Japon
Je déclarai
Même passé, même Orient
Détrompe-toi
Les occidentaux répondirent
Ton Orient est le moyen
Celui-là est l'extrême" (2).

L'éducation religieuse

La renaissance tant escomptée par les auteurs amirites va de pair à leurs yeux avec l'observance des règles

1 - in Al-Irfān, 1911, vol. 3, p. 790

2 - ibid.

de bonne conduite. Si la civilisation ne touche pas les âmes elle n'en est pas une. Il ne suffit pas d'assurer les bases matérielles du progrès, il faut également redresser les âmes, les éduquer. Or, pense Sulaymān Zāhir, : "la religion est un système qui cultive les moeurs et les adoucit. Elle est un remède efficace contre les maux de l'âme". Sulaymān Zāhir pense également que la civilisation européenne pêche par manque d'une solide éducation religieuse. (1).

"L'âme occidentale souffre de maux auxquels la religion peut remédier. La religion est prise ici dans son acception absolue Il s'agit de la Religion" (2).

Chaque nation se fonde sur une culture et une littérature propres. Sans cette culture et sans cette littérature, la nation ne saurait survivre. La meilleure cultures est celle qui s'inspire de l'autorité de la foi sur l'esprit et la conscience. Celle culture-là seule, peut améliorer le monde. (3).

Ces thèmes sont repris par la plupart des auteurs et poètes amilites. Défendre la religion et prêcher l'éducation religieuse sont considérés comme des nécessités nationales. Muhyi Al-Din Al-Khayat écrit :

"Injustement, ils ont clamé que
La religion et le Progrès
Sont deux choses incompatibles
Une prétention mensongère
Une pensée malsaine
Les tablettes de toute religion

1 - in Al-'Irfān 1910, vol. 2. p. 25-26.

2 - ibid. p. 27.

3 - ibid.

Sont une preuve éclatante du contraire
Qu'ils voient
Qu'ils réfléchissent" (1).

Le poète cite ensuite des exemples historiques :

"Le site de Mişr
Le site de Kaýrawan
Le site de Grenade
Le site de Fès
Le site de Başra
Bénis soient-ils ces sites
Le site de Samarqand
Le site de Damas
Le site de Baghdád
Les nuits pleurent encore sur votre réputation" (2).

L'histoire sert d'exemple. la religion qui a
fondé cette civilisation est capable d'en fonder d'autres,
encore plus prestigieuses. Le vice n'est pas dans la reli-
gion, il est au sein des religieux :

"La religion les divise
Les divisions sont à leur tout divisées
Comment ?
Une religion qui divise ?
Si le religion était ce qu'ils peignent
Personne ne l'aurait suivie" (3).

1 - in Al-Irfân, 1913, vol. 5. p. 796.

2 - ibid.

3 - ibid. p. 790

La femme

La religion islamique définit le rôle social de la femme et sa fonction. Les traditions et coutumes suivent, le plus souvent, les enseignements de la religion quant à la place que la femme occupe au sein de la société.

L'Islam distingue la femme musulmane de la non musulmane. La première est supérieure, par le fait de sa religion, à l'autre. Il invite expressément les Musulmans à choisir une épouse de leur religion :

"N'épousez point les femmes idolâtres tant qu'elles n'auront pas cru. Une esclave croyante vaut mieux qu'une femme libre idolâtre, quand bien même celle-ci vous plairait davantage. Ne donnez point vos filles aux idolâtres tant qu'ils n'auront pas cru. Un esclave libre vaut mieux qu'un incrédule libre, quand même il vous plairait davantage". (II, 220).

La femme remplit un rôle très important : la reproduction. L'Islam la compare à un champ. L'homme peut "travailler" son champ comme bon lui semble :

"Les femmes sont votre champ. Cultivez-le de la manière dont vous l'entendez, ayant fait auparavant quelque acte de piété. Craignez Dieu, et sachez qu'un jour vous serez en sa présence. Annoncez aux croyants d'heureuses nouvelles" (II, 223).

La femme adultère doit être punie. Si l'accusation est vraie, la femme déchue doit être retenue à la maison jusqu'à la fin de ses jours (1). Une sorte de prison à perpétuité.

1 - voir sourate "les femmes"

La bonne musulmane s'abstient de regarder en face les hommes, de les fréquenter. Toute toilette est prohibée, si elle est destinée à un homme autre que le mari. La pudeur n'est pas seulement une vertu, mais c'est aussi un devoir :

"Commande aux femmes qui croient de baisser leurs yeux et d'être chastes, de ne découvrir de leurs évènements que ce qui est en évidence, de couvrir leurs seins du voile, de ne faire voir leurs ornements qu'à leurs maris ou à leurs pères, aux pères de leurs maris..." (XXIV, 31).

L'homme se distingue de la femme. Il est un être supérieur. La femme lui doit obéissance. L'homme a, sur la femme le droit de la punir. Mais la punition ne saurait être disproportionnée au délit. Le châtement varie entre le simple abandon et la punition corporelle. (1)

La supériorité de l'homme est également sensible dans le partage de l'héritage. L'homme a droit au double de la part de la femme. Devant la justice, le témoignage d'un homme vaut celui de deux femmes. (2)

"Appelez deux témoins choisis parmi vous ; si vous ne trouvez pas deux hommes, appelez-en un seul et deux femmes parmi les personnes habiles à témoigner; afin que, si l'une oublie, l'autre puisse rappeler le fait" (II, 282).

La polygamie est permise. L'homme peut, s'il a les moyens, avoir quatre femmes à la fois. La restriction s'applique seulement sur les femmes "libres".

1 - sourate "Les femmes" verset 38

2 - ibid. 12

"Si vous craignez d'être injustes envers les orphelins, n'épousez que peu de femmes, deux, trois, ou quatre parmi celles qui vous auront plu. Si vous craignez encore d'être injustes, n'en épousez qu'une seule ou une esclave" (IV, 3).

La répudiation est un droit de l'homme. La femme répudiée doit attendre trois mois lunaires avant de se marier à nouveau. Les trois mois sont considérés comme période d'essai, pendant laquelle la femme doit annoncer, éventuellement sa grossesse. L'homme peut aussi revenir sur son désir initial de divorcer. (1).

Cette conception de la femme n'est pas de nature à encourager la participation active de la femme à la vie sociale. Elle est réduite souvent à un objet de fantasmes ou à une image érotique. Saïyid Muhsin Al-Amīn, affirme que la femme est attirée par les apparences, fascinée par l'argent, fidèle seulement à la coquetterie :

"Les jeunes sont les compagnes des jeunes
Et des riches
Les jeunes fuient les cheveux gris
Et les fauchés
Hélas
Ma tête est blanche
Je suis affûté par l'expérience
Il est vraiment tard
De solliciter la bienveillance des belles
Hélas
Les plaies de mon coeur sont incurables" (2).

"La femme fatale" est un rêve inlassablement évoqué par les poètes amilites. Les fonctions religieuses

1 - Sourate "La génisse" 228, 229, 230

2 - MUŞTAFĀ (K.), op. cit. p. 401.

de certains ne les empêchent pas, bien au contraire, de de s'attarder devant quelques détails. Sheikh Muḥammad Ḥusayn Shams Al-Dīn s'écrit :

"Les contours de votre visage
Sont parfaits
Comme une lune parfaite
Votre beauté
Egare même les sages
Le charme de vos yeux
Leur fait perdre la raison
Il a aspiré, éperdu
Le parfum des vierges
Puis il s'est retourné
Ivre
Tremblant
Si votre beauté rencontre la lune
Elle lui dira
Prie Muḥammad
Prie les saints
Votre beauté m'a laissé voir
Seulement
Le rose des joues
J'en rêvais
Plus assoiffé encore" (1).

Le vent de la réforme qui souffle sur Djabal 'Āmil depuis 1880 touche aussi la question de la femme. Des voix s'élèvent ici et là qui réclament l'amélioration de la situation féminine. Sheikh Ḥasan Ḥūmani est de ceux-ci. Ses positions en faveur de la "libération de la femme lui valent une hostilité croissante dans les milieux conservateurs :

1 - AL-AMIN (M.), A'yān... op. cit. vol. 44. p. 198.

"Depuis que tu ne t'occupes que des vêtements
O fille d'Orient
Tu as perdu toute éducation
L'ignorance est devenue
Ton père
Et ta mère
Ces parents t'ont appris
Seulement
A te tresser les cheveux" (1).

Hūmani s'adresse à la femme orientale en général,
et à la femme musulmane en particulier :

"Si vous,
Fille turque,
Fille arabe
Vous voulez vous habiller
Apprenez les sciences
Si vous voulez des diamants
Apprenez la littérature
Le reste, tout le reste
N'est qu'une perte de temps" (2).

Le poète exhorte la femme :

"Quoi ?
Vous tolérez l'humiliation ?
Vous
Femme d'Orient ?" (3).

Le même poète reprendra ailleurs le même sujet.
Le même style provocateur et direct :

1 - Al-'Irfān, 1967, vol. 54. p. 185. Al-Mintan, 1967, vol. 54. n. 89.

2 - ibid. 1910, vol. 2, p. 249

3 - ibid.

"Jusqu'à quand
Aurez-vous l'ignorance pour unique habit
Jusqu'à quand
Ne serez-vous pas capable d'apprendre
Ignorerez-vous toujours ce que c'est
Qu'une femme savante" (1).

Il adoucit ses propos. S'il est véhément quelquefois c'est que la question lui tient particulièrement à coeur :

"Ne soyez point dépitées
Femmes d'Orient
Mes propos
Sont ceux d'un homme d'Orient
Ne me blâmez pas
Ne vous laissez pas blâmer
Dans l'ordre de l'ignorance
Nous sommes tous égaux" (2).

Le problème de la libération de la femme pose inévitablement celui du voile. Doit-elle enlever son voile ou le garder ? Le voile, est-il compatible avec l'émancipation de la femme ou ne l'est-il pas ?

D'autre part, quelle relation y-a-t-il entre la vertu et le voile ? Ces questions agitent les milieux intellectuels. Les auteurs leur apportent des réponses différentes. Pour le poète Muḥammad 'Alī Hashishū de Sayda :

" Le voile ne saurait être utile
A celles qui le portent

1 - Al-'Irfān, vol. 54. p. 85

2 - ibid.

Si leur vertu n'était pas solide
La pudeur est le voile
Une femme sans pudeur
Est une femme sans vertu
Dresser les âmes
S'abstenir de mauvaise conduite
C'est l'oeuvre de la religion
Ce n'est pas l'oeuvre des habitudes" (1)

Le poète s'adresse ensuite à la femme :

"Embellis-toi par le savoir
C'est un collier précieux
Il éclaire l'esprit
N'imité pas ceux qui font métier
De changer de costume" (2)

La prise de position du poète s'oppose au point de vue de ceux qui pensent que la libération de la femme est salutaire, tels que Ahmad Shawki et Kasim Amin qui a écrit successivement Le livre de la femme nouvelle (*) et la libération de la femme (**) :

"L'Orient a subi
Un torrent de catastrophes
Des désastres
Cela à cause de son mimétisme" (3)

1 - in Al - 'Irfān, 1914, vol. 5, p.33; Al - 'Irfān, 1914, vol. 5, p.33.

2 - ibid.

3 - ibid.

* publié en 1901, sous le titre de Al-Mar'a Al-Djadida
(**) publié sous le titre Tahrir al-mar'a

Pour Ḥashīhū, la femme a un rôle social primordial à remplir :

"Prépare-toi
Tu dois élever une génération
Capable
D'affronter des tâches ardues
Le danger assaillit
La patrie bien-aimée
De tous les côtés." (1)

Mais c'est une femme 'āmilite qui monte au "créneau" pour défendre ses consocurs. D'une famille pauvre, Zaynab Fawāz sera élevée par les soins de la femme (*) du chef féodal 'Alī Bey Al-As'ad. Zaynab montre, très jeune, de nettes préférences pour les choses de l'esprit. Sa position sociale prétend décider de sa vie. Le chef féodal la marie à l'un de ses hommes, cocher de métier (2). Le ménage ne survit pas et la jeune femme 'āmilite part pour l'Egypte. Là, elle entre en contact avec Ḥasan Ṭuwayrānī et se marie avec un amiral de la flotte égyptienne. Elle écrit alors, des articles dans la presse. Elle se sépare de son mari et s'installe en Syrie où elle se remarie avec un poète damascène. Adīb Naẓmī. Un mariage guère plus heureux que les précédents puisqu'on la retrouve, divorcée au Caire, où elle se consacre à l'écriture jusqu'à la fin de sa vie (19 janvier 1914 (3)).

1 - in Al-'Irfān, vol. 5, p. 33 - in Al-'Irfān, vol. 5, p. 33.

2 - MAKKE (Muḥammad Kāzim), op. cit., p. 183 - MAKKE (Muḥammad Kāzim), op. cit., p. 183.

3 - ibid. 3 - ibid.

(*) Le cas de femmes de la bonne société élevant des gamines qui les servent était fréquent encore récemment. Lorsque ces femmes trouvaient une fillette intelligente, elles lui donnaient l'occasion de s'élever socialement. Bel exemple de solidarité féminine.

Ses contacts avec les milieux intellectuels en Egypte et en Syrie ouvrent à Zaynab de nouvelles perspectives. Le statut de ses congénères la préoccupe en premier lieu :

"Depuis longtemps, la femme orientale trouve fermée devant elle la porte du bonheur. L'unique chose qu'elle sache, c'est qu'elle est un instrument entre les mains de l'homme, que l'homme est son maître absolu et qu'elle lui doit une soumission totale. Il double ses voiles, ferme devant elle les accès à l'instruction. Il lui interdit de sortir de chez elle, ou même de fréquenter les salons féminins. (*) Elle croyait que passer outre ces interdictions, c'est transgresser les lois de la morale et s'exposer aux pires calomnies." (1)

Zaynab Fawāz s'attaque aux arguments de l'homme :

"Les maris prétendent que si la femme connaissait l'esprit même de la communauté sociale, que si elle connaissait la réalité de l'organisation sociale, elle n'accepterait plus sa vie, elle répudierait l'injustice du pouvoir du mari. Une découverte qui la conduirait vers l'instruction et le savoir, à l'inobéissance et à briser ses chaînes pour s'envoler ensuite dans l'univers de la liberté." (2)

Pour maintenir la femme dans une position inférieure, l'homme invoque son attachement envers elle :

"Il prétend l'aimer avec passion, qu'il est par conséquent incapable de résister à la jalousie que son amour engendre. La femme, alors, est obligée d'obéir aux ordres du second Dieu, et de vivre dans la torpeur de la bêtise et de l'esprit borné." (3)

1 - in Al-Irfān, 1959, v. 47, p. 961

2 - ibid.

3 - ibid.

(*) dont celui de May Ziyada, femme de lettres d'origine libanaise, qui a choisi l'Egypte pour pays d'adoption

De telles femmes ne peuvent que donner naissance à des enfants qui leur ressemblent :

"C'est justement pour cette raison que vous ne voyez, chez nous, qu'un petit nombre d'enfants ayant de l'intelligence et de l'esprit." (1)

Cependant, l'avenir n'est pas totalement noir. Heureusement, la femme égyptienne a pu briser certaines de ses chaînes. Elle s'apprête à se libérer de celles qui la retiennent encore.

"Dieu soit remercié. La présence des étrangers en Egypte, et ses contacts avec eux ont éveillé la conscience de la femme égyptienne, et ses aspirations vers la libération." (2)

Cet éveil a annoncé une renaissance générale qui touche l'ensemble de la vie sociale. Des écoles furent construites. Les sciences, la littérature et les arts furent ainsi mis à la portée de tous.

Zaynab Fawāz ne se contente pas de dénoncer la domination excessive de l'homme. Elle entend participer aux autres sujets concernant la situation féminine. Ses positions, quant à la question du voile, sont moins radicales. Elle est pour son maintien. Elle pense que le voile ne constitue pas nécessairement un obstacle dans la course de la femme vers sa libération. Dans sa réponse à une invitation de Berthe Henry, présidente du rayon de la Femme à la Foire de Chicago, Zaynab Fawāz motive son refus en invoquant

1 - in Al-'Irfān, 1959, vol. 47, p. 96 | Al-'Irfān, 1959, vol. 47, p. 96

2 - ibid.

les raisons suivantes :

"Le voile n'est pas un devoir religieux. Il relève des traditions. Il est impudique, pour une femme, de fréquenter les lieux publics tels que les théâtres, les cafés et les stades. Les femmes ont leurs propres lieux de rencontres. La femme ne peut pas voyager sans être accompagnée de l'un de ses parents." (1)

Une autre figure féminine retient notre attention. Zaynab Al-As'ad (morte en 1913) appartient, elle, à la classe dominante. Elle acquiert certaines connaissances. Sa poésie ne sort pas du cadre intime. Elle y inscrit surtout les événements de sa vie quotidienne. Ainsi, elle écrit à son fils, étudiant à Beyrouth :

"Que Dieu te garde
Mon enfant
Mon coeur est embrasé
Toutes mes larmes ne peuvent rien
J'aspire vers un vent venant de chez vous
Je contemple une étoile montant dans votre ciel." (2)

Sa poésie est une reprise incessante du même thème : la souffrance qu'éprouve la poétesse de se trouver loin de son fils :

"Je brûle de désir
D'embrasser tes tempes
Tu es loin
Ma vie devient insignifiante
O toi
Qui a blessé par une traître flèche
Mon coeur endolori
Aie pitié

1 - in Al-'Irfân, 1959, vol. 47, p. 96

2 - AL-AMIN (Muhsin) A'yân, vol. 33, p. 372

Mes larmes sillonnent mes yeux
Si tu nies la souffrance de mon coeur
Mon coeur maigre
Mes larmes
T'en dissuadent." (1)

On trouve également dans sa poésie les traces d'une certaine existence frivole. Les noms des notables locaux et les festivités administratives ponctuent une poésie déjà exaspérante.

La misère

Parmi les problèmes sociaux que les poètes 'āmilītes évoquent, la misère, avec son cortège de disette, de famine et d'épidémies occupe une place centrale. En cette fin de siècle et, surtout pendant les années noires de la première guerre mondiale, la majorité de la population vit au-dessous de la décence. Muḥammad Djabir Āl-Ṣafa en donne la description suivante :

"Si tu entrais dans les villages	tu trouverais
Tu trouverais	Haute
Haute	La flamme de l'injustice
La flamme de l'injustice	Nue-têtes
Nue-têtes	Des femmes fantômes
Des femmes fantômes	Elles cherchent
Elles cherchent	Vainement
Vainement	Une bouchée de pain

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān, op. cit. vol. 33, p. 372.

Le ventre creux
Elles s'endorment
L'estomac vide
Elles se lèvent." (1)

S'inspirant de son expérience personnelle où la misère l'avait empêché de poursuivre ses études, Sheikh Muḥammad Nadjib Mrūwi écrit :

"Le savoir est une gloire
Celui qui l'atteint
Se trouve vénéré
Celui qui l'obtient
Se voit respecté
L'argent a également une vertu
Quiconque poursuit le savoir ne doit pas la méconnaître
L'argent fait le bonheur de l'étudiant
La misère décourage
Le plus honnête des étudiants." (2)

Le poète décrit les conditions dans lesquelles il a dû travailler :

"J'ai grandi parmi des brutes
Leur compagnie fut un supplice
Comme le prophète Ayub
J'ai dû m'armer de patience." (3)

De cette expérience, le poète tire une leçon définitive :

"L'écart entre l'argent
Et la littérature
L'écart entre l'argent
Et la littérature

1 - in AL-Irfān, vol 3, p. 550, 551- in AL-Irfān, vol 3, p. 550, 551

2 - MRŪWI ('Ali) Rawā'i, op. cit., P. 13- Rawā'i, op. cit., P. 13

3 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān, op. cit., vol: 44, P: 164 - A'yān, op. cit., vol: 44, P: 164

A toujours intrigué
Les honnêtes gens
Arabes ou non Arabes." (1)

C'est dans leurs conditions de vie difficiles
qu'il faut chercher les raisons de l'abrutissement des
Āmilites :

"Comment progresser ?
D'où vient-il le progrès ?
Les paysans sont brutaux
Poussiéreux
Des va nu-pieds
Comment évoluent-ils ?
Tout leur temps est réservé
Aux dettes
A la maison
A la moisson
A la récolte
Aux vaches." (2)

Les activités intellectuelles sont limitées à
l'audition de quelques fables. L'idéal est tiré de person-
nages mythiques, tels que Āntar et Al-Zīr (*). "Les nour-
ritures terrestres" ne valent guère mieux que le menu
spirituel :

"Leur repas luxueux se compose
De blé concassé
De fèves
De lentilles
La figue est
De toutes les saisons
Le fruit unique

1 - MRŪWI (Āli) : Rawā'ī, op. cit. p. 79

2 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān, op. cit. vol. 44, p. 171

(*) voir note page 40

Leur hôte ne trouvera chez eux
Lorsqu'il y est invité
Que des miettes
Parfumées d'oignon
Leur riche est l'homme
Dont les enfants
Ne crèvent pas de faim
Où vivent-ils ces misérables ? Et comment ?
Les rats s'y installent
Confortablement
Les murs
Gris de fumée
Sont chancelants
Les toiles d'araignée
Couvrent les plafonds
Un épais habit qui cache les poutres". (1)

Dans ce décor sordide, vivent des créatures dont
il est difficile de distinguer les humains des animaux.
Les femmes subissent la malédiction générale :

"Celle-ci est,
A la charrue
Attachée
Celle-là est prédestinée
A aller chercher de l'eau et du bois
L'autre, là-bas
De l'étable
A la charge
Elle y balaie les ordures
Et les mottes." (2)

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān, op. cit. Vol-44, P 171

2 - ibid

Ce tableau de la vie paysanne est encore plus noir. Les notables villageois et les féodaux prétendent asservir le laboureur. Ils entendent ajouter au vol du fruit de son travail celui de sa personne :

"Prenez garde	هيا حذروا
Ne croyez pas que les paysans	لا تعتقدوا ان الفلاحين
Sont	هم
Vos serviteurs	عبيدكم
Vos eunuques	عبيدكم
Sachez plutôt que	اعلموا ان
Le plus souvent	في اغلب الاحوال
C'est grâce à eux	بفضلهم
Que vous obtenez vos vivres	انتم تحصلون على خبزكم
Pendant une très longue année	في سنة طويلة جدا
Ils endurent la souffrance	هم يتحملون المشقة
L'humiliation	والذلة
Après la moisson	بعد الحصاد
Ils vous apportent	هم ياتيكم
Tels les serfs	كعبيد
La récolte de la saison." (1)	الحاصل في الموسم." (1)

Cependant, ces paysans ne sont pas au bout de leurs souffrances :

"Ils vous vendent ;	هم يبيعونكم
Une partie de l'argent	جزء من المال
Va à l'administrateur	يذهب الى الحاكم
une autre partie au boulanger	جزء اخر الى الخباز
A l'épicier	الى البقال
Ce qu'il lui reste	ما بقي له
Le marchand de goudron	التاجر بالقطران
Daigne le prendre." (2)	يستحق ان يخرجه." (2)

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān, op. cit., vol 44, p. 171. A'yān, op. cit., vol 44,

2 - ibid

Les poèmes où Sheikh Mrūwi dénonce la misère des paysans amilites sont nombreux. Il accuse les commerçants, les courtiers, l'administration, les notables de faire empirer la situation du malheureux paysan :

"Les citadins
Qu'attendent-ils
Pour apprendre la générosité des villageois ?
Certains voient dans l'hospitalité,
Dans le fait de donner,
Des actes répréhensibles." (1)

Sheikh Talib Al-Kāzimī choisit, lui, la douce ironie pour dénoncer la misère des 'Āmilītes :

"De la soie damascène
Sont nos coussins
Persans
Sont nos tapis
Et moi,
Je suis roi
Mes sujets, les moustiques
Peuplent mon royaume
Il s'étend de Yānun (*) à Damūr (**)." (2)

La guerre, avec son cortège traditionnel de morts et de famine, vient encore s'ajouter à une liste déjà longue de dures épreuves. Dans la préface de son recueil de poèmes, Muḥammad 'Alī Al-Ḥūmānī écrit :

1 - MRŪWI ('Alī), Rawā'i, op. cit. p. 21, 22. Rawā'i, op. cit. p. 21, 22.
2 - AL-AMIN (Muhsin), Khiṭāṭ, op. cit. p. 87, 88. Khiṭāṭ, op. cit. p. 87, 88.
(*) (**) villages du Sud-Liban. (*) (**), villages du Sud-Liban.

"Je ne sais pas comment j'ai pu traverser cette année (*).
J'en suis sorti pétri. La misère m'a éprouvé et m'a ouvert les yeux.
Mon coeur déborde de rancune. Je vois mon peuple comme un pauvre poisson
pris dans le filet des religieux et des influents." (1)

Exaspérés, certains poètes recourent à la menace.
Muḥammad Nadjīb Mrūwi écrit :

"Hommes d'argent
Jusqu'à quand nous plaindrons-nous à vous
De notre misère ?
De sa privation ?
Nous sollicitons votre secours
Vous nous tournez le dos
Et nous montrez le postérieur
N'est-ce pas honteux ?
Votre nourriture est,
Depuis toujours,
La meilleure des nourritures
N'est-ce pas honteux ?
Votre pain
Vous ne le mangez pas
S'il n'est pas frais
Est-ce justice ?
Pour vos déplacements
Vous avez un cheval
Votre monture est plus rapide qu'un faucon
Quant à nous
Notre aveugle n'a pas même un bâton
Alors
Hommes riches
Prenez garde et soyez justes

1 - AL-AMIN (Muhsin), A'yān, op. cit. vol. 44, pp. 167

(*) il s'agit de l'année 1917 (*) il s'agit de l'année 1917

Notre race adhère au Parti Bolchevik
Craignez nos descentes
La religion des déshérités
Tolère votre dépouillement." (1)

Le tableau que donne Mruwi de la guerre n'est pas plus optimiste :

"Ce siècle-ci est le siècle de la faim
De la cherté
De la maladie
De la guerre
De la mort
Nombre de pays en ont souffert
La misère y a décimé des contrées entières
Y aurait-il un jour sans guerre ?
Y aurait-il un jour sans conflit de rois ?
Les portes des mers
S'ouvriraient-elles un peu
Et laisseraient-elles libres les marchandises ?" (2)

Sheikh Sulaymān Zāhir, quant à lui, s'adresse à Al-Rāfi'ī 'Umar, juge d'instruction près du Tribunal de Şayda, pour l'inviter à plus de compréhension et d'indulgence :

"Les horreurs de la guerre
N'ont épargné des Amilites
Que les vieux enveloppés dans des haillons." (3)

1 - AL-AMEN (Muhsin) A'yān, op. cit., vol. 44, p. 167.

2 - in Al-'Irfān, 1962, vol. 49, p. 660.

3 - ibid., 1961, vol. 48, P. 637.

CHAPITRE CINQUIEME

La ligue islamique

Bon nombre de penseurs amilités soutiennent l'idée d'une confédération islamique. Ils y voient surtout un moyen sûr de s'opposer aux visées expansionnistes de l'Occident.

Zaynab Fawāz saisit le prétexte du séisme de 1894 pour lancer des appels vibrants en faveur des victimes. Mais aussi pour rappeler les bienfaits d'Istanbul :

"Qu'auriez-vous pu faire si, à Dieu ne plaise, la catastrophe avait eu lieu chez vous ? Istanbul, n'aurait-elle pas été la première à vous secourir ? Notre seigneur, le grand calife n'aurait-il pas été le premier à vous venir en aide, tel un père ?" (1)

Elle reprend la même idée quelques années plus tard. De l'Egypte, où elle vit, elle adresse un poème panégyrique au Sultan 'Abd Al-Hamīd II :

"La victoire est un serviteur aux pieds du Roi Unique, vous vivez exclusivement pour la Nation. Elle vient se précipiter à votre porte." (2)

Elle continue à réciter le répertoire des nobles qualités du Sultan :

1 - in Al-'Irfān, 1960, vol. 47, p. 865 - in Al-'Irfān, 1960, vol. 47, p. 865
2 - ibid., 1911, vol. 3, p. 344

"Que l'Islam s'en félicite
Tant que vous êtes debout, il reste debout
Vous êtes le chef de notre religion
Son gardien sur cette terre
Vous êtes l'Imam." (1)

Quant à Ḥasan Al-Ḥūmānī (1872-1917), il exhorte les Musulmans à s'unir autour du calife (*), à être vigilants et prompts à réagir. Il déplore leur "paresse" :

"Vous, enfants de ma patrie
Vous qui avez les âmes fières
Pourquoi endurons-nous sans réagir
Cette situation éhontée
Serions-nous devenus athés
Essayerions-nous d'oublier nos fautes en sombrant
[dans le sommeil ?" (2)

Les difficultés internes de l'Etat ottoman le font souffrir. Il désapprouve les insurrections de Ḥawrān, au Yémen et en Albanie. Il condamne les mouvements nationalistes qui agitent l'Empire :

"Les miens ont rejeté l'amour de la nation
Ils n'ont pas respecté la loi de la société
Ils ont allumé, dans leur propre maison, le feu
[des conflits
Leurs âmes en sont éprises
A Ḥawran,
Au pays du Yémen
Ils ont allumé un grand incendie
Ils s'y sont précipités." (3)

1 - in Al-ʿIrfān, 1911, vol. 3, p. 344

2 - in Al-ʿIrfān, 1910, vol. 2, p. 198

3 - in Al-ʿIrfān, 1911, vol. 3, p. 342

(*) celui qui succède au Prophète après sa mort

Les Albanais non plus, ne trouvent pas grâce
aux yeux du poète :

"Doucement, doucement, Albanie
La Constitution n'est encore que très jeune
Attends qu'elle soit solide
Pour l'éprouver de tes revendications." (1)

Le poète pense que ces événements affaiblissent
immanquablement l'Empire, et le conduisent à sa fin. Exis-
te-t-il un seul sujet fidèle qui puisse envisager cette
possibilité sans frémir ?

"Si les miens sont raisonnables
Ils s'écarteront des complots des partis
Ils serviront sincèrement le pays
Avec les biens et avec le Verbe." (2)

Alors, on peut comprendre la réaction du poète
lorsqu'il apprend la nouvelle de l'invasion italienne contre
la Tripolitaine, le 29 septembre 1911 :

"Debout ! En avant pour la guerre !
Le pays est en danger
Vaincus, nous serons martyrs
Victorieux, la gloire nous couronnera
Debout pour éteindre l'incendie !
Sinon il détruira tout
La terre s'embrase de tous côtés
Les étincelles s'élèvent jusqu'au ciel." (3)

1 - in Al-'irfān, 1911, vol. 3, p. 343
2 - in Al-'irfān, 1967, vol. 54, p. 86, 87
3 - ibid.

Le poète soutient l'Etat ottoman et le défend. Il ressent ses défaites comme des drames personnels. Ainsi, lorsque la flotte ottomane est détruite, au large de la Méditerranée, pendant la Première Guerre Mondiale, le poète s'écrie :

"Toi qui prends la mer
Transmets avec toi
Pour ceux qui y sont restés
Mon estime et mon amour
Ils ont habillé la mer des voiles de la gloire
En y versant leur noble sang" (1)

"Les pro-gouvernementaux"

La Première Guerre Mondiale a divisé les milieux intellectuels arabes en deux parties : la première soutient le pouvoir central, l'autre s'en détache. Il est à noter que la position des premiers a été initialement favorable aux idées panislamiques. Leur soutien aux thèses de l'"Union et Progrès" n'est pas indépendant de la politique répressive suivie, en Syrie, par un des chefs de file du même mouvement, Djamal Pasha (*).

La famille Şaghirite représente et dirige le courant pro-turc. Son chef, Kāmil Al-As'ad occupe successivement le poste de directeur de district à Nabātiyyi en 1896 et est membre du conseil des Délégués. Rusé, cynique, le chef saghirite ne s'embarrasse, outre mesure des consignes de l'éthique. Son mot d'ordre est :

1 - in Al-'Irfān, 1920, vol. 6. p. 567. in Al-'Irfān, 1920, vol. 6. p. 567.
(*) Encyclopédie de l'Islam, 2ème éd., tome II, pp. 544, 545

"Ni avec les Turcs
Ni avec les Arabes
Toujours
Avec le vainqueur" (1).

Ce réalisme politique n'est pas au service de nobles objectifs. Il ne vise pas l'intérêt général. Kāmil Al-As'ad poursuit les intérêts personnels de Kāmil Al-As'ad. (A ce sujet, Al-'Irfān rapporte que lorsque "Union et Progrès" l'a emporté, Kāmil quitte le poste qu'il occupe à "Liberté et Association" et rallie les nouveaux maîtres) (2). Au besoin, il n'hésite pas à dénoncer les nationalistes arabes et à provoquer leur arrestation et leur mise à mort, comme ce fut le cas pour 'Abd Al-Karim Khalil, pendu le 6 mai 1916.

Habile homme politique, il se sait se montrer un hôte généreux qui ne ménagé pas ses efforts pour plaire. Le wali de Damas exprime-t-il son désir de voyager? Kāmil Al-As'ad l'invite dans sa demeure. Il réunit les hommes de la région. Il invite les dignitaires à la réception. Il charge l'un de ses fidèles, poète professionnel, de prononcer le discours d'accueil. L'homme de lettres ne lésine pas sur les moyens :

"Si vous ignorez qui je suis
Si vous ignorez qui sont mes ancêtres
L'épée et le fer de lance vous informeront
La glorieuse tribu de Tanūkh
Et celle de Kaḥṭān
Sont mes vénérés aïeux." (3).

-
- 1 - Al-Zayn ('Ali), Ma'al... op. cit. p. 75.
 - 2 - in Al-'Irfān, 1961, vol. 48. p. 672.
 - 3 - Poème écrit par 'Ali 'Abd Allāh et dédié à Taybi, village natal de Kāmil Al-As'ad, d'après un manuscrit se trouvant en possession du fils du poète

Le héros du jour est bien évidemment le visiteur.
La terre s'en enorgueillit :

"La visite de notre grand chef
A l'honneur haut et pur
A la sagesse réputée
Il est le maître de la gloire
Le seigneur de la fierté
Courageux comme un lion
Les affaires sont mises entre ses mains
Devant sa persévérance
Le roc s'effrite." (1)

Mais Djamal n'est pas seulement un grand chef
militaire courageux :

"Indulgent,
Souriant
Il affronte les sombres moments." (2)

Emporté dans son élan, le poète a des visions.
Il attribue à Djamal des batailles imaginaires dont il sort
vainqueur.

Dans la poésie du tribun, c'est Djamal qui l'emporte
brillamment contre les Anglais :

"Avec ton épée, connue et réputée
Tu as pourfendu leurs bataillons
Tu les as dispersés dans le désert
Les prisonniers ! Partout des prisonniers." (3)

Les actes de bravoure du chef turc n'appartiennent
pas seulement à l'histoire ; à tout instant, il est capable
de réitérer ces exploits .

1 - Manuscrit de 'Ali 'Abd Allāh, op. cit.
2 - ibid.
3 - ibid.

Djamal est aussi le recours :

"Si la nuit s'épaissit
Si les épreuves s'accumulent
Son esprit abolit la nuit
Sa fermeté vient à bout des épreuves" (1).

Tout ce que dit le poète est, bien sûr, la vérité pure et simple. Tout le monde en convient. Si un doute subsiste, le poète alors invoque Dieu :

"Dieu en soit témoin
J'affirme sous le serment
Votre gloire est unique
Votre savoir est sans pareil
Notre joie est sans égal
De vous avoir parmi nous" (2).

Les péripéties de la guerre éveillent chez les poètes des réactions différentes. Les revers qu'essuyent l'armée ottomane et ses alliés attristent les milieux familiales pro-gouvernementaux. Les victoires remportées au front suscitent leur enthousiasme. Parmi les alliés de l'Empire ottoman, l'Empereur Guillaume d'Allemagne est le favori du poète 'Ali 'Abd Allāh. Ce dernier écrit :

"Par l'épée, vous avez obtenu
Ce que les autres n'ont jamais eu !
Alors, loin derrière Vous
Les Etats ont baissé la tête
Vous avez atteint un sommet
Plus haut que Saturne" (3).

1 - Manuscrit de 'Ali 'Abd Allāh, op. cit.

2 - ibid.

3 - ibid.

Le poète passe ensuite à l'inventaire des exploits militaires :

"Vous avez décimé les Russes
Tel un lion féroce
Chez les Français
Vous avez conduit vos chevaux
De peur, le monde leur a semblé petit
Les Anglais ont perdu tout espoir
Lorsque les Belges ont enfreint les limites
Vous avez brandi votre épée
Et détruit leurs citadelles" (1).

Guillaume est valeureux. Certes, mais ce qui est décisif, c'est son alliance avec "la religion de Dieu", l'Islam et son représentant, le Calife ottoman. Guillaume en raison de son alliance, a mérité la victoire.

"L'Islam a dispersé leurs troupes
Il a ébranlé leurs édifices" (2).

C'est un long poème (quarante deux vers). Le poète brosse un tableau grandiloquent de l'alliance germano-turque. Les grands hommes politiques ou militaires y ont droit à d'élogieux passages :

"Enver (Anwar) est la vigilance même
Il ne ferme jamais qu'un seul oeil
Il est le maître des guerres
Il est le redoutable ministre
Qui surpasse ses semblables" (3).

1 - manuscrit de 'Ali 'Abd Allâh, op. cit.

2 - ibid.

3 - ibid.

Mais c'est Guillaume qui fascine le poète :

"Qui peut prétendre vous ressembler
A vous la Parole et à vous l'Action
Vous êtes le tributaire de nos coeurs
Ordonnez. Nous vous obéirons" (1).

Cependant, les poètes ne sont pas unanimes. S'ils sont tous d'accord pour soutenir Istanbul, l'approche n'est pas toujours la même. Ainsi, 'Ali Mahdi Shams Al-Dīn fustige l'Occident et la civilisation occidentale:

"Je ne vous blâme pas
Vous n'êtes pas blâmables
Vorte paix est une guerre
Votre guerre est une paix" (2).

Pour lui, le progrès scientifique est une fiction :

"Par ruse, vous montrez la civilisation
C'est pour cacher votre vilénie
Votre Ballon n'est pas un objet de bonheur
La gueule de votre mitrailleuse n'annonce pas la joie" (3).

Ce sont les Occidentaux qui ont inventé la dynamite. Ce sont des loups. Chacun ne rêve que de dévorer l'autre.

"Vous êtes d'Adam
A lui ne déplaie
Malheur à ceux qui, insouciants

1 - Manuscrit de 'Ali 'Abd Allāh, op. cit.

2 - in Al-'Irfān, 1914, vol. 5. p. 366.

3 - ibid.

Elèvent l'agneau et le loup
Vous avez tellement brandi le glaive de l'injustice
Que vos propres têtes en sont tombées !" (1).

Le poète est sujet fidèle du Sultan. Il soutient sans réserve la politique du Monarque, et condamne ses adversaires. Lorsque les Crétois se révoltent contre le joug ottoman en 1911, 'Ali s'indigne et toute atteinte l'autorité de l'Etat doit être combattue, les armes à la main :

"Tirez vos épées
Les hommes sont jetés en pâture à la mort
La vie
La mort
Sont le lot de la guerre
Un sujet pieux et de noble souche
Accepterait-il l'humiliation ?
Préservez le pacte de la fraternité
Obéissez à votre roi !" (2).

Ces poètes ont abordé d'autres sujets également. D'une manière générale, ils restaient fidèles aux traditions littéraires. Leurs poèmes sont construits selon les règles des ancêtres. Leurs préoccupations sont celles de "poètes de cour" : la vie du chef, les événements exceptionnels. Le poète est également chroniqueur.

1 - in Al-'Irfân, 1914, vol. 5. p. 366.

2 - ibid. 1911, vol. 3. p. 293-294. Ibid. 1911, vol. 3. p. 293-294.

CHAPITRE SIXIEME

LE MOUVEMENT PANARABE

La défaite des Ottomans devant les armées tsaristes en 1877, encourage les indépendantistes (1). Une réunion clandestine a lieu à Damas pour préparer l'indépendance. Les Amilites y sont représentés par 'Ali 'Usayrān, de Saydā, 'Ali Al-Ḥurr de Djbā', et Shbīb Al-As'ad de la famille Saghirite. Les protagonistes choisissent l'émir 'Abd Al-Kādir Al-Djazāirī comme prince de la Syrie et dépêchent Ahmad Al-Sulḥ auprès de 'Abd Al-Kādir pour lui faire part de leur décision (2).

Désormais, parmi les indépendantistes les plus extrémistes, il en est certains qui correspondront avec l'émir algérien. Ils écriront en guise d'adresse : "Résidence de l'Emirat". L'Etat ottoman se déchaîne contre eux. Muḥammad Al-Amīn II est exilé à Tripoli, et le wali Midḥat Pāshā, soupçonné de sympathie envers les conspirateurs, est muté à Al-Hidjāz. Il y sera assassiné, sur ordre d'Istanbul, peu de temps après (1883) (3). La terreur qui accompagne le règne de 'Abd Al-Ḥamīd étouffe, pour un temps, la voix des indépendantistes. Ceux qui écrivent ne publieront leurs écrits que beaucoup plus tard. Ainsi, le poème de Muḥammad 'Ali 'Iz Al-Dīn, écrit en 1876, ne sera publié qu'en 1939. Le poète y écrit notamment :

1 - DJĀBIR ĀL-SĀFA (M.), op. cit. p. 208

2 - ibid.

3 - AMIN (Ahmad), op. cit. p. 56

"Nous y sommes
Que d'évènements ont eu lieu en Diamada et
[et en Radjab (*)]
Que de choses extraordinaires
'Abd Al-'Azīz fut détrôné
Humilié
Quant à Murad
Il n'aura gouverné que deux mois
Deux petits mois
Ensuite
'Abd Al-Hamīd est venu
Il a pillé les biens
Il a assassiné les jeunes
Il a allumé le sinistre feu
Il a allumé le feu d'une guerre meurtrière
Il n'est resté personne
Ni mère pour pleurer le fils
Ni père." (1)

Les 'Āmilites continuent à apporter leur soutien moral et matériel à la cause des indépendantistes arabes. Néanmoins, les mots d'ordre des jeunes Turcs trouvent dans leurs rangs un certain écho. Les idées des réformistes turcs les séduisent. Des sections locales unionistes se créent après le coup d'Etat militaire. Ainsi, l'Inspecteur général de l'Hygiène à Beyrouth et l'Officier Nazmi Efendi créent la section de Nabatiyyi. L'adhésion se fait par la prestation d'un serment solennel. Le Coran et une épée sont pris à témoin. Y adhèrent certains notables dont Sulaymān Zāhir, Ahmad Ridā et Djabir al-Safā (2).

1 - in Al-'Irfān, 1940, vol. 29, p. 64

2 - DJĀBIR AL-SAFĀ (Muhammad), op. cit., p. 195

Les Amilites reprennent à leur compte les revendications de l'Association de Beyrouth, fondée dans la ville du même nom, en 1875 (1), par des étudiants du Collège Américain Syrien qui deviendra, plus tard, l'Université Américaine. L'Association réclame l'autonomie pour la Syrie, l'arabe comme langue officielle. Elle lutte pour la liberté d'expression. Elle exige que les appelés restent à l'intérieur des frontières syriennes. Les Amilites vont assimiler leurs propres aspirations aux slogans des officiers turcs. Ainsi, 'Ali Al-Zayn salue, à sa manière, la proclamation de la Constitution, en 1908 :

"Nous avons obtenu ce grand bien qu'est la Constitution. Nous savons qu'elle est la source d'où s'écoulent les richesses de la nation et son progrès. C'est la Constitution qui assure la solidité des fondements de l'Etat. Les hommes du Conseil des Deux Députés constituent l'élite à laquelle est confié l'avenir de la nation." (2)

Aussi, à l'occasion de l'inauguration d'une ligne ferroviaire, Aḥmad 'Arif Al-Zayn s'adresse au Calife en ces termes :

"Seigneur d'univers
La ligne d'Al-Hidjaz
Révèle
Montre
Ce que tu penses en ton for intérieur
Jaloux, Dieu
N'a donné qu'à toi
Son secret." (3)

1 - AL-MUHAFAZA ('Ali), op. cit. p. 130.
2 - in Al-'Irfān, 1931, vol. 21, p. 2 in Al-'Irfān, 1951, vol. 21, p. 2.
3 - ibid., 1957, vol. 44, p. 572

L'éviction de 'Abd Al-Hamīd est accueillie généralement avec joie. Certains poètes rappellent ses vices. D'autres n'hésitent pas à lui en trouver de nouveaux. Sulaymān Zāhir est de ceux-là :

"O juillet

De toi, nous gardons un souvenir indélébile
Tu nous as enseigné la fraternité et l'union
Tu as rendu, au royaume, son prestige
Poursuis
Rends-nous notre passé plorieux" (1).

Dans la deuxième partie du poème, il s'adresse au Sultan détrôné :

"Prisonnier de deux châteaux
Récolte ce que tu as semé
Mort
Et humiliation
Palais Yildiz
Que la paix te quitte
Que la pluie t'oublie" (2).

Selon le poète 'Ali Al-Taḳī Zuḡhayb, c'est tout l'Orient qui fête la joyeuse nouvelle :

"L'annonce est faite
Les épreuves appartiennent désormais au passé
Une aube joyeuse s'élève
Elle guide les hommes vers leur bien
Rashād
Notre souverain
S'enveloppe de l'habit royal
Il conduit les créatures vers le Droit" (3).

1 - in Al-'Irfān, 1909, vol. 1, p. 404

2 - ibid. p. 404

3 - ibid. p. 213

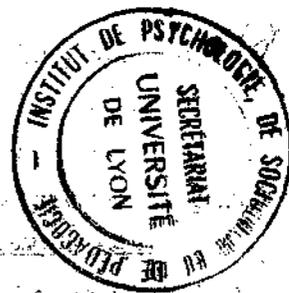
La revue Al 'Irfān exprime la même opinion. Sous le titre "le plus grand des évènements", elle publie l'article suivant : "Un grand bouleversement. Déchéance d'un Sultan et sacre d'un autre. La victoire de l'Union et Progrès est un évènement historique sans précédent. Pendant le règne de 'Abd Al-Ḥamīd qui a duré un tiers de siècle, la nation n'a pas connu un seul jour de bonheur. 'Abd Al-Ḥamīd ne s'intéressait qu'à lui-même. Sa devise fut : "Après moi le déluge". Il s'est entouré de milliers de truands sans scrupules qui jouissaient, à leur guise, des biens de la nation" (1).

Sheikh Aḥmad 'Ārif Al-Zayn prononce devant le Club Unioniste de Ṣayda un poème dédié à la Journée de la liberté :

" La tour de l'injustice est en ruine
L'édifice de la justice s'élève
Pendant ce grand mois de
Juillet" (2).

Juillet ! C'est le mois des sacrifices consentis pour pouvoir poursuivre la noble tâche : avancer et rattraper, peut-être, les états civilisés. C'est également le commencement d'une grande oeuvre : éliminer la corruption et redresser la Nation. Pour réaliser ces nobles objectifs, l'union de tous les Musulmans est nécessaire :

"Que la franchise
Que la facilité
Soient nos idéaux
Nous pouvons espérer
Un début béni
Une bonne fin" (3).



1 - in Al-'Irfān, 1909, vol. 1. p. 246.

2 - ibid. 1928, vol. 18. p. 748.

3 - ibid. p. 748.

Le Calife Muḥammad Rashād V est l'homme providentiel." Que Dieu accorde son soutien au Commandeur des Croyants."

Quant au poète Muḥammad Ḥusayn Shams Al-Dīn, il éprouve une joie intense. Il compose, alors, un poème de soixante vers pour célébrer l'éviction de 'Abd Al-Ḥamīd :

"Converse autant que tu voudras
Redeviens sincère
La raison est de retour
La nouvelle ère qui commence est celle de la liberté
Enfin !
Nous nous retrouvons
La sinistre époque est révolue
Laisse ta plume obéir à son inspiration
Ne crains plus rien
Ne crains plus personne
Ne crains le regard d'aucun voisin
La peur le terrasse" (1)

La terreur a été la caractéristique du règne ḥamidite. La police a été partout omniprésente et redoutable :

"Est-ce la jouissance de la tyrannie
Celle de l'injustice
Ou celle de la richesse
Qui les a rendus aveugles ?
Ils ont abusé
Ils ont voulu dissocier l'os de la chair." (2)

1 - in Al-^sIrfān, 1963, vol. 50, p. 972.

2 - ibid.

Le règne de l'injustice est nécessairement court, car il est contraire aux lois naturelles. Tous les humains sont les fils d'Adam. Ils sont tous égaux et frères. La solidarité et l'égalité en droits devant la loi doivent être les règles de la vie politique. Le détronement du tyran est le signe manifeste de la volonté divine :

"Rien

Nul

Ne peut sauver Yildiz

Le destin est arrêté

Où sont tes hommes de main ?

Où sont tes truands ?

Ils t'ont trompé

Ils t'ont vendu des conseils intéressés

Ils t'ont soustrait, par la flatterie, tes biens

Heureusement, Muhammad Rashad, le meilleur des

Il va redresser la situation [califes survient

Il s'appuie sur la Constitution

Il adhère à la Constitution

Comme un bras s'articule avec son coude

Il répand la liberté

Il nous affranchit" (1).

Grande est la déception des Amilites. Le nouveau pouvoir s'installe, se fortifie. Il montre ses griffes. Les milieux 'amilites commencent à regarder les nouveaux maîtres avec rancune. Ils se retirent du Mouvement Unioniste. La section de Nabatiyyi écrit, au siège du mouvement à Salonique, ainsi qu'à Istana et aux journaux arabes, pour annoncer son retrait de l'Association. Elle proteste contre les abus des unionistes (2).

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān, op. cit., vol. 44, p. 161-172

2 - DJĀBIR ĀL-SĀFA (Muhammad), op. cit. p. 184

L'invasion italienne contre la Tripolitaine représente un moment fort dans les relations entre les 'Āmilītes et le gouvernement ottoman. ce dernier paraît fort peu empressé de défendre une partie de ses territoires.

'Ali Maḥdi Shams Al-Dīn s'emploie à décider les irrésolus. Dans un poème intitulé "la revanche de l'Islam", il écrit :

"Vous
Les orgueilleux
Les fiers
Vos épées ne sont pas dégainées
Depuis un long temps". (1).

Le poète interpelle les hommes :

"Si votre épée de fermeté est rouillée
Si votre bras est fatigué
Alors
Soyez comme les femmes
Restez dans vos demeures" (2).

Il évoque le désastre : "des hommes tués, des villes détruites", mais le comble : "des femmes violées", le symbole de l'honneur bafoué !

"A Tripoli
Vos femmes sont montrées
Affligées
Humiliées
Les Italiens ont perdu la raison

1 - in Al-^ʿIrfān, 1911. vol. 3. p. 939.
2 - ibid. p. 939.

Ils ont assassiné
Ils ont violé
C'est de votre sang qu'ils s'assouvissent
Que la guerre soit livrée
La lumière de la victoire
Ou les ténèbres de la tombe" (1).

L'occupation de la Tripolitaine touche un autre poète 'āmilīte Ḥasan Al-Ḥūmānī. Il s'adresse, lui, aux députés :

"Je vous demande pardon
Messieurs les députés
Mon coeur est plein de tristesse et de dépit" (2).

Selon lui, la perte de Tripoli est la conséquence inévitable de la situation qui sévit actuellement dans les milieux politiques :

"Vous faites une politique de parti
Pendant ce temps
Le pays est à la dérive
Les uns sont unionistes
Les autres sont libéraux
Ceux-là se disent du parti du peuple
L'ennemi convoite votre pays
Il l'assaillit
Il agit
Vous êtes distraits
Voilà Tripoli
Voilà ses gens
Ils sont livrés aux bombes de l'ennemi" (3).

1 - in Al-^ḤIrfān, 1911. vol. 3 p. 939.

2 - ibid. p. 918

3 - ibid. p. 918

Muḥyi Al-Dīn Al-Khayāt, lui, procède différemment. Il veut tirer la leçon de la politique ottomane. Il recourt à la fable. Un troupeau de gazelles broute, près d'un château :

"Dans le château réside un roi
L'Univers est sa main
Les hommes ses doigts" (1).

Une gazelle, pleine d'expérience, interdit aux petits de s'éloigner :

"Attention aux lieux enhauteur
Ceux qui y courent ont l'habitude
D'en tomber fréquemment" (2).

Hélas. Les recommandations ne sont pas écoutées :

"L'imprudent est parti
Il sautillait,
Inconscient,
A travers vallées et prés
Alors, le seigneur du château
Par une fléchette pointue
Lui tranperça les entrailles
Le petit s'effondra" (3).

A ce moment, se produit un événement plus dramatique encore :

1 - in Al-'Irfān, 1911. vol. 3. p. 796.

2 - ibid. p. 796.

3 - ibid. p. 796.

"Un lion effroyable
Comme une tempête
Rugissant
Vint auprès du cadavre" (1).

Le lion met le chasseur en fuite. Il dévore sa proie, alors que la pauvre gazelle se lamente. Ainsi :

"Agira l'Occident
Si, à temps
L'Orient ne réagit" (2).

Cependant, les Āmilītes ne critiquent pas ouvertement l'administration turque. Ils évitent toute confrontation directe. Ainsi, lorsque Aḥmad Sharif, journaliste à Tanin affirme que les Syriens ne respectent pas assez l'Etat, la revue Al-ʿIrfān tâche d'expliquer l'attitude contestée. Aḥmad ʿĀrif Al-Zayn écrit : "Nous ne souffrons pas seulement d'un Turc agissant contre les intérêts de son frère Arabe, mais nous souffrons aussi de l'Arabe qui se dresse contre son frère Turc, sauf lorsqu'il s'agit de réclamer le rétablissement d'un droit bafoué. Nous voulons sincèrement que la Ligue ottomane soit notre bien indestructible, mais cette unité doit être fondée sur la pureté des intentions et sur la véritable égalité" (3). Il est plus explicite encore dans le poème dont le passage cité sert d'introduction :

"Je parle
La parole sert elle, à quelque chose
Je tâche d'unir
Les liens sont brisés ; puis-je réussir ?

1 - in Al-ʿIrfān, 1911, vol. 3. p. 796.

2 - ibid. p. 796.

3 - ibid. p. 358.

Chaque fois que quelqu'un
De nous
Réclame ses droits
Un imposteur, un entêté répond" (1)

Les droits dont le poète parle seront définis plus tard par les associations culturelles et les partis politiques. Le poète lui, se contente de mettre en garde les siens :

"Mes compatriotes
Un messenger appelle les Turcs
Ils sont unis en vue d'un objectif,
Un seul objectif :
Ils veulent enterrer, vivants les Arabes
Cette glorieuse nation" (2)

Il démasque ensuite les intentions cachées derrière l'article de Tanin :

" Vos propos sont futiles
Comme le bruit des mouches,
Vos propos sont mensongers.
Soyez-en certains :
Nous, les Arabes,
Sommes des gens nobles.
Protégeons l'Etat ottoman
Soutenons-le !
Notre dessein est son prestige,
Notre but est sa renommée." (3)

1 - in Al-^ḤIrfān, 1911, vol. 3, p. 358.

2 - ibid.

3 - ibid.

Plus tard, le journaliste s'enhardit dans sa critique. Il devient plus virulent. Le danger européen se concrétise davantage. La négligence officielle en est plus scandaleuse. Il écrit, à l'occasion du quatrième anniversaire du coup d'Etat :

"Rien n'a changé. Le parti unioniste a rétabli la Constitution, mais c'est le désordre le plus total. Une petite d'hommes inexpérimentés décident de la politique et de l'administration du pays. Ils suivent l'exemple de 'Abd Al-Ḥamīd, exemple qu'ils ont voulu bannir. Ils ont transféré le pouvoir d'un individu à des individus. C'est tout." (1)

Comme nous le voyons, ce que reprochent les Amilites au pouvoir central, c'est sa politique. La question du pouvoir même n'est pas soulevée. Tout au moins, pour le moment. Les malheurs de l'Etat ottoman sont aussi ceux des sujets ottomans. Ainsi, lorsqu'une catastrophes aérienne se produit au-dessus du lac de Tibériade, où deux pilotes de chasse turcs (*) meurent, le deuil national est décrété. Le Amilite Sulaymān Ḥāhir se sent, comme d'ailleurs les Egyptiens Aḥmad Ṣhawki et Ḥafiz Ibrahīm, solidaire de l'Etat ottoman :

"Le jour de la disparition de Fathi
Est aussi celui des épreuves difficiles
Et de la franche gloire
Une âme libre y est montée au ciel
Tel le soleil
Elle a éclairé l'univers." (2)

L'attitude qu'adoptent les Amilites à l'égard de la mort des deux pilotes dénonce leur profond attachement à l'Empire.

1 - in Al- Irfan, 1911, vol. 3, p. 746

2 - in Al- Irfan, 1914, vol. 5, p. 234

(*) il s'agit de Muḥammad Fathi et Salīm Bey Ṣadik morts en 1914

La politique unioniste exaspère les nationalistes arabes. Les dirigeants turcs s'allient avec la réaction féodale, irritant ainsi les autres couches sociales. Ils imposent la langue turque comme langue nationale unique. Une décision qui ne saurait apaiser les inquiétudes nationalistes (1).

Pis encore, le pouvoir central, tout au moins, l'aile la plus extrémiste interdit à la population arabe musulmane d'écrire sur les murs des mosquées les noms des quatre premiers Califes (*). Elle exige leur remplacement par les noms des quatre dirigeants militaires turcs, Tal at, Enver, Niyazi et Djamāl. Cette politique maladroite soulève un mécontentement que les nationalistes arabes vont exploiter pour leur propre propagande. Les associations nationalistes fleurissent un peu partout. Elles gagnent chaque jour davantage de terrain et le nombre de ses sympathisants s'accroît.

ʿAbd Al-Karīm Al-Khalīl occupe une place à part dans le mouvement clandestin. Il assure la liaison entre le mouvement national arabe et les milieux nationalistes ʿāmilītes. Il est le délégué unique pour assurer la jonction avec Ṣayda et Tyr. ʿAdb Al-Karīm Al-Khalīl participe à la fondation de la première ligue clandestine : l'Association Al-Ḳaḥṭāniyya (Kahtanite) en 1909. Nous le trouvons également au Club Littéraire dissous en 1915 (2). En 1914, il fonde avec Aḥmad Riḍa, Sulaymān Zāhir et Muḥammad Djābir Āl-Ṣafa, la section de Nabatiyyi de la Ligue de la Révolution Arabe (3). Al-ʿIrfān rapporte que ʿAbd Al-Karīm est

1 - TŪMA Emile Tarikh Masirat Al-Shuʿub Al-ʿArabiyya (Histoire des peuples Arabes). T. I, Beyrouth; Dar Al-Fārābi, 1979. p. 129.

2 - AL-MUHĀFAZA ʿAli, op. cit. p. 139.

3 - DJĀBIR ĀL-SAFA, op. cit. p. 212.

(*) Abū Bakr, ʿUmar B. Al-Khattāb, ʿUthmān B. ʿAffān et ʿAli B. Abi Tālib

venu, en 1915, à Sayda pour créer une association arabe, qu'il avait ses allées et venues dans l'imprimerie et qu'il a été dénoncé (1). Il est probable que Abd Al-Karim fut le fondateur de l'association en question. Ses membres adoptent des pseudonymes et s'identifient par des nombres (2).

Il existe, également à Sayda, une section du parti de la Réforme (3). Des réunions clandestines ont lieu.

Abd Al-Karim coordonne les activités régionales avec une personnalité locale bien connue. Rida Al-Sulh s'emploie, depuis 1891, à répandre un esprit scientifique qui exaspère les religieux et les conduit à s'opposer ouvertement au réformateur (4). Le soutien que promettent les Alliés aux Arabes détermine les Amilites à agir. Au-delà des véritables intentions des Européens, la coopération arabe est franche. Son but également. Ahmad Arif Al-Zayn exprime la position des milieux indépendantistes : "Nous croyions que si les Alliés voulaient nous aider, c'était pour nous affranchir du joug ottoman (5).

Le leader amilite, Kamil Al-As ad, inféodé à Istanbul, mais aussi jaloux de la montée de la popularité des indépendantistes, dénonce ces derniers. Les autorités arrêtent Rida Al-Sulh, Abd Al-Karim Khalil, Ahmad Arif Al-Zayn, Sulayman Zahir, Ahmad Rida et Muhammad Djabir Al-Safa. Adham Bey, chef de la Cour de Sûreté, déclare : "Les Saydawi sont tous des traîtres. Je leur arracherai les yeux."

1 - in Al-'Irfân, 1942, vol. 31, p. 66

2 - ibid. 1930, vol. 20, p. 4

3 - ibid. 1942, vol. 31, p. 315

4 - ibid. 1937, vol. 27, p. 695

5 - ibid. 1943, vol. 32, p. 611

6 - ibid. 1941, vol. 30, p. 4

Les témoins à charge, comme l'affirme le journal de Muhammad Djabir, appartiennent tous au clan Al-As ad, par exemple Muhammad, Khalil, Khandjar et Mustafa, tous de la famille Abd Allah. Il est notoirement connu que cette dernière est l'alliée de la famille Al-As ad. Les prisonniers sont accusés d'avoir créé une association hostile au ministère unioniste, d'être en rébellion contre l'Etat et de connivence avec un Etat étranger (1). Abd Al-Karim Al-Khalil sera condamné à mort, Rida Al-Sulh à l'exil. Les autres seront condamnés à des peines légères ou relaxés.

Abd Al-Karim sera pendu le 6 mai 1916, ainsi que tout un groupe d'indépendantistes. Les relâchés observent une conduite prudente et restent, pour un certain temps, à l'écart de la vie politique.

"Nous sommes restés, pendant la guerre, dans un petit village. Nous avons évité tous les contacts compromettants."

raconte Ahmad Arif Al-Zayn (2).

La répression du 6 mai 1916, proclamée depuis Journée des Martyrs, marque une nouvelle étape vers la prise de conscience nationaliste : Husayn Al-Sharif, gouverneur du Hikjaz, entre en rébellion et déclare l'insurrection le 10 juin 1916 (3). C'est le prélude aux derniers moments de la domination ottomane. L'exécution des leaders indépendantistes afflige leurs amis. Elle leur donne aussi l'occasion d'être des poètes patriotes. Ainsi, Sheikh Sulayman place dans la bouche de son ami, Al-Khalil, assassiné :

"Peu m'importent ma mort,

Ma crucifixion

Si elles réveillent mon peuple

La mort m'est plus douce

1 - DJABIR AL-SAFA (Muhammad), op. cit. p. 216

2 - in Al-'Irfān, 1928, vol. 18, p. 537

3 - DJABIR AL-SAFA (Muhammad), op. cit. p. 222

Plus délicieuse
Qu'une brise caressant un coeur éperdu
Les Arabes sont miens
Ma gloire
Même vaincus
O mon pays
Dieu me vengera demain
Si mon sang ne l'est aujourd'hui" (1).

Le poète passe ensuite à l'attaque. Il désigne l'ennemi : l'Empire. Il indique le remède : la Révolution :

"Les Turcs ont usurpé votre règne
Ils ont bafoué la langue du Coran
La langue du Livre le plus noble
L'histoire de leur tyrannie
A gagné l'Orient et l'Occident" (2).

Si Sulaymān insiste sur la mémoire du leader nationaliste assassiné, Aḥmad Riḍa, quant à lui, pense que survivre à la nation est une fausse illusion. L'âme s'en va avec la nation. La vie d'un humilié est une mort atroce. (3).

Le même poète voit dans la journée de mai 1916 une répétition d'un grand évènement du passé : le martyr de Al-Husayn. "Pour sauver leur peuple, les martyrs syriens ont suivi l'exemple de Al-Husayn. Ils ont sacrifié de nobles âmes. Ils ont accepté la mort atroce par pendaison, en dépit du peu de soutien à leur cause, de la tyrannie du pouvoir et de la barbarie de l'ennemi. Ils ont donné à leur nation l'exemple à suivre" (4).

1 - in Al-'Irfān, 1944, vol. 33, p. 23.

2 - ibid.

3 - ibid. 1934, vol. 25, p. 116.

4 - ibid. p. 116.

Djabir reprendra les mêmes thèmes dans sa poésie :

"Si vous venez dans les villages
Vous y trouverez étincelantes
Les braises de l'injustice
Scellez les chevaux
Allumez le feu de la guerre
Qu'attendez-vous ?
Le sabre turc ne vous ménage pas
Et vous voudriez en demander davantage ?" (1).

Il conclut son poème par un profond soupir :

"Du sang j'ai pleuré
L'injustice règne sur mon pays". (2).

On trouve les mêmes images et les mêmes préoccupations chez le poète Sulaymān Zāhir :

"Le pire des pays
Est un pays où les gredins passent pour maîtres
L'ignorance y règne
La science y est délaissée
L'humiliation
Et la vilennie y fleurissent" (3).

Que peut faire le poète dans cet univers tortionnaire ? Ecrire, mais...

"Pour écrire
Je me réfugie dans le noir de la nuit"

1 - in Al-^ḥIrfān, 1911, Vol. 3, p. 547

2 - ibid.

3 - ibid. 1960, vol. 48, p. 637

Ses étoiles
M'éclairent
M'inspirent" (1).

Le poète Ahmad 'Arif Al-Zayn, a été jeté en prison également. L'expérience, si douloureuse fut-elle, est une occasion d'exhorter les indécis :

"J'en sors
Plus déterminé que jamais
Mon amour pour mon pays plus solide
Et à mon peuple plus attaché
Lorsque des étrangers m'ont malmené
La prison m'est devenue familière
Comme le sont les miens, mes amis
L'histoire témoignera de mes paroles
Les gouvernants témoigneront de mon emprisonnement" (2).

Le poète s'adresse, solennel, à sa patrie :

"Réveille-toi, Nation arabe !
Lève-toi !
Il est temps pour les tiens de partir
En avant !
La prison
L'exil
La pendaison
Ne sont rien pour celui qui,
Patriote,
Veut délivrer son pays
De l'injustice organisée,
De l'esclavage" (3).

1 - in Al-^ḥIrfān, 1960, vol. 48, p. 637

2 - ibid. 1961, vol. 49, p. 324

3 - ibid.

Si les poètes déjà mentionnés sont aussi des "politiques" et s'il est normal, par conséquent, qu'ils s'expriment sur la situation politique, les autres, les non politiques, ne restent pas en retrait. L'ombrageux populiste, Muhammad Nadjib Mruwi (1882-1958), entre ici dans le chœur, avec les autres :

"Qu'il se lève
Qu'il se réveille
Qu'il parte pour la guerre
Celui qui,
Jusqu'à maintenant,
Se complait dans le sommeil
Jusqu'à quand cette attente ?
La hache turque pourfend vos têtes
Jusqu'à quand endurerez-vous l'humiliation ?
Regardez donc
L'ennemi,
Telle une vipère,
Il se glisse parmi vous." (1)

La dégradation de la situation économique et la dévaluation de la livre ottomane achèvent d'exaspérer les derniers fidèles au pouvoir central : les fonctionnaires. Ceux-là ont observé, jusqu'à notre époque, une attitude plutôt favorable à Istambul. Aujourd'hui, ils commencent à se plaindre. Le Syrien, Misbah Ramadan rend visite à son frère, Salim, chef du district de Nabatiyyi. Ce qu'il constate n'est pas de nature à laisser indifférent. Il s'exclame :

"Misère,
Malheur
Aux fonctionnaires probes

1 - in Al-Irfan, 1964, vol. 51, p. 199

La chance est la servante des traîtres
Et des voleurs
On m'a dit d'abandonner l'invective
J'ai répondu
Ma poésie est une foudre qui frappe les fourbes
Leur journée est un jardin
Leur nuit est illuminée
Et moi, je vis dans la misère
Ma nuit est sombre" (1)

Alors le poète tourne les yeux vers le Hidjaz.
Seule la révolte arabe peut venir à bout de cette insupportable situation :

"Dis à Husayn :
Tu es le Calife des Musulmans
Sauve ton peuple
Notre honneur ne sera intact
Que si tu chasses les Turcs" (2)

Les poètes populaires, illettrés le plus souvent et d'origine sociale modeste, nous ont laissé une image saisissante de l'époque. Le service militaire est une menace obsédante. 'Abd Al-Karīm Šabbāh (*) en parle :

"Ils ont dit
V'la
V'nez tous
Pour sauver la religion
V'z'allez en Guerre Sainte
Mais les pépères z'étaient là

1 - in Al-'Irfān, 1933, vol. 24, p. 183

2 - ibid. p. 184.

(*) Né à Nabatiyyi (1870-1950).

Et des louches
Et des sans z'yeux
Le Turc
J'le connais
C'est ou Djamāl
Ou Enver (Anwar)" (1)

Après le rassemblement sur la grande place du village, c'est le départ pour le chef-lieu, Sayda :

"Nous sommes descendus à Sayda
Coeurs solides comme d'pierres
Nous sommes arrivés après la prière
Du vendredi
C'tait le vingt trois sha ban
I'z'ont dit
Allez-y,
Au fort !
Tout l'mond' au fort !
On va faire d'vous une classe
On va v'z'scrire.
Nous,
Les gars de Nabatiyyi,
Avons avancé
I'z ont dit
Là, qui sait pas lire
Là, qu'a fait le service
Et main'nant,
A Damas .
L'rassembl'ment est là bas
Et mettez-vous ça dans la tête :

1 - Supplément au quotidien libanais Al-Nahār, daté du 23 juillet 1972
article de Djawad SAYDAWI : Al-zadjal fi Nabatiyyi fi al- Ahd
al- uthmani, p. 7

Celui qui s'taille
N'aura plus une tête.
Ainsi, la cour martiale a pondu." (1)

Sous le commandement d'un sergent-chef "dont le visage n'a pas connu le pain chaud" (2), les appelés sont ainsi répartis : une partie sera acheminée vers Istambul, une autre vers le canal de Suez. Les abrutis et les arriérés mentaux se voient chargés de surveiller les mules et les ânes. Ces dispositions exaspèrent la population :

"Lorsqu'i'z'ont entendu ça
Les gars du Shumar
Et ceux de Tuffah
I'z'ont perdu la cervelle." (3)

Le poète, lui, a de la chance. Un notable intervient en sa faveur. Il se retrouve hors de la caserne. Il prend le chemin de sa demeure :

"J'ai débarqué
C'était l'après-midi
Ma frangine
Et les gamins,
En me voyant,
I'z'étaient contents
Et je regardais de bas en haut.
Et de haut en bas
Les gendarmes,
Le garde-champêtre
Et le maire." (4)

1 - Supplément au quotidien libanais Al-Nahar daté du 23 juillet 1972, article de Djawad SAYDĀWI : Al-zadjal fi Nabatiyyi fi al-'Ahd al-'uthmani, p. 7

2 - *ibid.*

3 - *ibid.*

4 - *ibid.*

Après l'ironie douce, le poète passe à l'invective. Il y a trop de misère, trop de malheur pour rester insensible :

"Mais
Qui c'est qui t'a permis
De faire couler le sang ?
L'Etat allemand ?
Ou c'est plutôt le Sheikh de l'Islam ?
Crétin d'Etat turc
Vous avez perdu le patriotisme
A Beyrouth et à Damas
Qu'est-ce que tu mijotes,
Enver ?
Et toi,
Djamal le rusé ?
Vous avez fabriqué une loi
Vous avez créé une cour martiale
Des combines, des combines
Vous annoncez un peu partout :
"Point de pitié"
Pleurez ô mes yeux
Pleurez sur nos malheurs." (1)

Il établit la liste, interminable de ce dont souffre la population : misère, injustice sociale, délation...

"Nos veines sont sèches
Plus de salive dans nos bouches
Personne,
Personne n'a pitié de nous" (2)

1 - in supplément à Al-Nahār, op. cit. p. 7

2 - ibid.

CHAPITRE SEPTIEME

L'actualité, si riche et si nouvelle soit-elle, ne bouleverse pas complètement les traditions littéraires.

La guerre mondiale et la succession des équipes gouvernementales, au sein de l'Empire ottoman, suscite un long débat parmi les gens de lettre, mais n'arrive pas à les détacher complètement de leurs habitudes. Les sujets traditionnels de la poésie continuent à recevoir l'hommage des poètes. Le panégyrique, le thrène, l'invective et les autres éléments de la poésie traditionnelle sont traités avec le même zèle que lors des époques précédentes. Cependant, il convient de mentionner que les tenants de la tradition perdent du terrain malgré leur apparente force. Le cadre de la vie sociale qui les soutient et les justifie est en train de changer, de manière lente mais certaine.

La jactance

Cette poésie est surtout celle de la classe dominante. Elle est écrite par elle, et s'adresse surtout à ses membres. Shbīb Paṣha Al-As'ad (1852-1917) (*), de la famille Saghirite, s'estime en droit de réclamer le leadership de la famille, un pouvoir qui lui a été dérobé :

(*) fils de 'Ali Al-As'ad, tué à Damas en 1865

"Mon âme est libre,
Sa demeure est au-dessus des étoiles,
La Vérité céleste ne vaut pas ma monture
L'intelligence,
La sagesse,
L'argument,
Sont mon patrimoine
J'ai toujours respecté mes engagements
Ma route ne s'est jamais écartée du droit chemin" (1).

Le poète se plaint. Il n'occupe pas la place qui lui revient de droit.

La poésie d'invective

Le conflit familial, l'ambition des uns et des autres créent de vives polémiques. Shbib décrit son cousin, l'usurpateur :

"L'individu qui ne tient pas sa parole
L'individu qui ne respecte pas l'amitié
L'individu qui a deux langues
L'individu qui a deux visages" (2).

Ce conflit gagne les milieux religieux et littéraires. Chacun des deux rivaux a ses poètes et ses admirateurs. Ainsi, Muhammad Husayn Shams Al-Din soutient Shbib, alors que 'Ali Mahdi Shams Al-Din choisit l'autre camp. Le soutien qu'apportent ces poètes ne dépasse pas souvent

1 - MUSTAFA Kaynar, op. cit. p. 213

2 - ibid.

les limites d'un soutien "moral". Il est dangereux pour un poète de s'immiscer dans les conflits entre chefs :

"Lorsque deux lions s'affrontent
Et qu'ils remplissent l'air de leurs rugissements,
Tous les deux appartiennent à la même espèce.
Il est indécent
Qu'un chien aboie alors
Ou qu'une chèvre s'avance" (1).

Les poètes 'āmilites montrent, dans ce domaine, un respect certain pour la hiérarchie. D'autre part, l'issue incertaine des conflits familiaux incite à la prudence. Sheikh Muḥammad Ḥusayn Shams Al-Dīn, ex-allié du malheureux Shīb n'hésite pas à écrire au vainqueur comme si le conflit familial ne devait en rien affecter les bonnes relations entre le poète et le chef féodal :

"Tu es le recours de 'Āmil
Tu es le refuge de 'Āmil
Et le voilà, 'Āmil
Il est au bord de l'abîme
Un torrent menace de l'emporter
Une tempête secoue les fondations de la maison !" (2).

Les traditionalistes ont également traité des sujets de moindre importance. Ces sujets, inspirés par la vie courante quotidienne jettent un regard particulier sur les préoccupations des poètes. Un des notables promet au Sheikh 'Ali un précieux cadeau : un boeuf. Le notable

1 - MUSTAFA Kayser, op. cit. p. 213

2 - in Al-Irfān, 1963, vol. 50, p. 973

oublie sa promesse mais notre poète rêve toujours du boeuf :

"Un très gentil boeuf ,
Une tache blanche au-dessus des yeux,
Un cou puissant.
Il a deux cornes
Implantées entre ses oreilles.
Il est haut sur pattes ,
Sa queue est longue,
Comme mon attente.
Le boeuf a la couleur de ma chance
Noire !" (1)

Il faut croire que ce poète n'hésite pas devant les moyens à employer. D'ailleurs, il se donne une règle de conduite qui ne s'embarrasse pas, outre mesure, des règles de la morale :

"Débrouille-toi
La vie est ainsi :
Affabulations,
Mensonges,
Et escroqueries.
Respecte cela
Tu vivras en paix .
Ceux qui arrivent
Empruntent plusieurs voies
Pourquoi ne serais-tu pas parmi'eux?" (2)

Sheikh Muḥammad Ḥusayn Shams Al-Dīn, quant à lui,

1 - in Al-Irfān, 1966, vol. 53 p. 1008
2 - ibid.

est partisan, en la matière, de la discrétion :

"Au moment des Adieux
Je me boucherai les oreilles
Je ne dirai rien
Je me passerai de mes oreilles
Jusqu'à la fin de mes jours
En paroles entendues
Sont riches mes oreilles" (1)

Dispensé de la vie active, en partie grâce aux "dons" des notables, en partie grâce à la générosité de la population, les poètes religieux mènent une vie plutôt aisée. Les beys entourent les religieux. Ils les respectent. Ils montrent publiquement leur respect, une manière d'encourager les gens à suivre l'exemple. (2)

L'image qu'ont gardée les Āmilītes, de leurs poètes religieux est significative :

"C'est un fin connaisseur... de thé".

La vie "mondaine" occupe une place non négligeable dans la poésie de l'époque. Il y est question de repas copieux, de boissons délicieuses et de promenades plaisantes.

Sayid Āli Maḥmūd Al-Amīn, Sheikh Muḥammad Husayn Shams Al-Dīn et Ābd Al-Husayn Maḥmūd Al-Amīn sont réunis autour d'une table abondamment garnie chez le premier qui ouvre la séance :

1 - in Al-Īrfān, 1963, vol. 50, p. 973

2 - BAHDJAT (Muḥammad) Wilayat Beyrouth (Le wilaya de Beyrouth) Beyrouth : Al-Iḳbāl, 1917, p. 168

"Entre des roses et des fleurs
J'ai bu une boisson plus délicieuse que le vin,
Dans un verre transparent :
Une langue de flammes" (1)

Alors le convive Sheikh Shams Al-Dīn improvise :

"Des diamants
Plus brillants que les étoiles
Flottent à la surface du verre" (2)

Alors Sayid ⁶Ali reprend :

"La gazelle de Sula⁶ata (*)
Provoque mes larmes
Elles mouillent mes vêtements
Elles creusent mes joues
Je n'ai qu'un seul coeur
Je le lui donne" (3)

Ne voulant pas être en reste, le poète ⁶Abd Al-
Husayn Maḥmūd Al-Amīn intervient :

"Lorsqu'il est passé
Enveloppé dans son habit
J'ai pleuré
Et je me suis exclamé :
Serait-il plus indulgent ?
Aurait-il pitié de moi ?" (4)

1 - AL-AMIN ⁶Abd Allāh, Shakrā ... op. cit. p. 62

2 - ibid. p. 62

3 - ibid.

4 - ibid.

(*) jeune fille de ce village situé au Sud-Liban

Les réunions autour d'une tasse de thé ne sont pas les uniques occasions pour les poètes de se rencontrer. Les excursions et les promenades champêtres offrent des sujets inépuisables. Chaque poète a un itinéraire favori, il le suit, le défend et invite les autres à comparer le leur au sien, certes supérieur. Muhammad Al-Amīn préfère les excursions près des fontaines. Son frère, lui privilégie les référents historiques. Une indélicatesse que Muḥammad supporte mal :

"Les alentours de notre pur bassin
Vous saluent
Le bassin frais et généreux
S'interroge sur votre absence
Désir de mon âme,
Rêve de mon esprit" (1)

Un disciple du frère, prend la défense de son maître. Il réplique :

"Que les nuages lourds
Et noirs
Te saluent, pur bassin
Si Muhammad Al-Mahmūd,
L'homme valeureux
N'était pas descendu
Autour de toi
Je te maudirai
J'implorerai les nuages
D'aller ailleurs,
Terre ingrate et sans vertu" (2)

1 - AL-AMIN (Muhsin) Khitat Djabal 'Amil, op. cit. p. 84

2 - ibid.

Sayid Muḥammad attaque. Il choisit pour cible un château historique où son frère a pris l'habitude de se rendre fréquemment :

"Passe voir le château
Tu y trouveras notre supérieur" (1)

Etonné, il se demande :

"La terre est vaste
Et c'est dans ce château
En ruines
Qu'élisent domicile
Les gardiens de la religion ?" (2)

Sayid 'Ali sort de son silence et prend les affaires en mains. Il s'agit de défendre la réputation du château :

"Tous, vous l'avez fréquenté
Au bas de mes murs, vous avez bu
Vous avez écouté de douces musiques
C'est de l'ingratitude
De blâmer
- Quelle honte -
Les fidèles à ces souvenirs" (3)

On retrouve, de nouveau, le château au centre d'une correspondance poétique. L'occasion en est, cette fois... un méchoui. Monsieur Salmān Yāsīn (*), invite

1 - AL-AMIN (Muhsin) Khitat Djabāl 'Amil, op. cit. p. 85

2 - ibid.

3 - ibid.

(*) homme riche

Muhammad Al-Amīn. A la table est servi un mouton bien préparé. Se trouvant au château, 'Ali est absent au banquet. Son frère, invité, y trouve l'occasion de se vanter :

"Je salue ceux qui sont partis sans provisions
Ni provisions "aillées"
Ni provisions "à quatre pattes"
Ni "méchoui"
S'ils étaient passés chez les Yasin
Ils y auraient trouvé un gentil mouton
Bien préparé." (1)

Cependant, une autre occasion va se présenter. 'Ali sera, cette fois-ci, invité au château. Au menu, une chèvre. Le frère, Muhammad, fait contre mauvaise fortune bon coeur. Il écrit :

"Ils sont montés au château
Ils ont retroussé leurs manches
Ils se sont disputés un coq
Leur cop n'est pas un mouton
Ce dernier nourrit des centaines et des
[centaines de gens." (2)

Les hauts fonctionnaires participent à ces banquets. Ils y trouvent bonne chair et une compagnie agréable. Cependant, les choses ne vont pas toujours sans quelques problèmes. Ainsi, le responsable du district de Mardj uyun (*) est prié de passer une soirée chez Sayid 'Abd Al-Husayn Maḥmūd Al-Amīn, dans son village de Shakrā'. La soirée même est agréable, mais le lendemain ne l'est point. Le

1 - AL-AMIN (Mushin) Khitat Djabal 'Amil, op. cit. p. 85

2 - ibid.

(*) Mustafa Al-Makhzūmi

fonctionnaire tombe malade, c'est le repas :

"A Shakrā¹

Nous sommes descendus dans une maison généreuse

Malheureusement

Les ustensiles étaient empoisonnés

Le venin était partout

Le lendemain

C'est la nausée et les vomissements

Des couteaux aux intestins,

Dites bien à celui qui se rend à Shakra

D'éviter la visite de ces amis" (1)

On ne badine pas avec Sheikh 'Abd Al-Ḥusayn Al-Amīn, il ne tolère pas les remarques désobligeantes. Il riposte :

"A Shakrā

Nous sommes descendus dans une maison généreuse

Dont l'ascendance remonte jusqu'à AL-Ḥalīb (*)

Malheureusement

Son assiette et notre estomac étaient incompatibles

Celle-là contenait le remède

Mais celui-ci débordait de poison" (2)

La poésie panégyrique

Les poètes de l'époque n'innovent pas. Ils se contentent de suivre la tradition. Ainsi, Sheikh Muḥammad Sulaymān Djawad consacre sa poésie à louer les vertus de

1 - AL-AMIN (Muhsin) Khiṭat Djabal 'Amīl, op. cit. p. 97, 98

2 - ibid. p. 98

(*) il s'agit de 'Ali ibn Abi Tālib, quatrième calife

la famille Al-As'ad. Il s'adresse en 1896 à Khalil, l'un
des chefs de la famille :

"Si on ne craignait la morsure du feu
Si on ne craignait les comptes à rendre
A Dieu
On se prosternerait devant toi" (1)

La maladie du chef est un deuil pour l'univers
tout entier. La nature montre sa sympathie pour Khalil
indisposé par un vilain mal :

"Comme si
Le jour de la guérison
Les nuits
Étaient des jeunes filles enlacées
Ta guérison
Rétablit l'espoir des désespérées
Rend la santé au monde
Et la verdure aux branches sèches" (2)

Quelquefois, le poète prête son talent au chef.
Il exprime le fond de la pensée de l'homme politique. IL
s'adresse au wali de Beyrouth, Nāzim Pashā :

"Ses doigts jettent des diamants
Ses lèvres annoncent de douces paroles
C'est lui !
Il occupe les sommets de l'honneur
Il a installé sa tente au-dessus des cieux" (3)

1 - AL-AMIN. (Muhsin) A'yān al-Shī'a, op. cit. vol. 44, pp. 204, 205.

2 - ibid. p. 205

3 - ibid.

3 - ibid.

Le poète passe ensuite aux autres vertus du gouverneur de Beyrouth :

"Courageux
S'il dégaine,
La mort terrasse ses adversaires
La justice et l'ordre sont ses compagnons
Ils viennent avec lui
Avec lui
Ils partent" (1)

C'est toute la gloire de Nazim Pasha qui rejaillit sur la ville :

"Le port de Beyrouth
C'est votre bouche souriante
C'est l'éclair de votre front" (2)

En professionnel, le poète maîtrise bien les expressions figées, conventionnelles. Son talent est précisément celui d'exploiter ces images. Il décrit un enfant de la famille Al-Amīn :

"Une étoile
Polie
Par la main du crépuscule
Le temps
Ne rêve
Que d'être à tes côtés" (3)

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yān Al-Shī'a, op. cit. vol. 44, p. 204, 205

2 - ibid. p. 205

3 - ibid. p. 200

Lorsqu'il aborde le thrène, le poète recourt aux mêmes images utilisées dans le panégyrique. Ainsi, pour l'anniversaire de la mort d'un certain Hasan 'Usayrān (*), il écrit :

"L'épreuve
A touché l'univers tout entier
N'est-ce pas normal ?
Ta bienfaisance
N'a-t-elle pas touché tout le monde ?
Ta mort
A fait crouler les fondements de la gloire
Il n'en est resté que de tristes ruines" (1)

Si notre poète s'inspire des chroniques des familles influentes, le poète-religieux, Muḥammad Nadjīb Mrūwi puise ailleurs ses sujets. Il essaye de révaloriser certaines catégories sociales d'ordinaire délaissées. Il choisit les gitans :

"Les citadins
Les nomades
Ont reconnu
Votre bienfait" (2)

En effet, les gitans peuvent se vanter de plusieurs vertus :

"C'est vous
Qui faites
Le mieux

1 - AL-AMIN (Muḥsin) A'yān al-Shi'a, op. cit. vol. 44, p. 201.

2 - MRŪWI 'Ali, Rawā'i', op. cit. p. 100.

(*) jouissant de la protection de l'Ambassade iranienne.

Les cribles

Le mariage, lorsque vous y êtes

Est une fête

Comme une plante après la pluie" (1)

Outre ces qualités, les gitans peuvent également se prévaloir d'autres traits de caractère :

"Vous ne craignez pas le pouvoir

Aucun roi

Aucun monarque

Ne peut vous faire mal

Vous n'avez pas à travailler la terre

Vous n'avez pas à en redouter les mauvaises
[saisons." (2)

Les gitans, conclut le poète, sont les bienheureux de la terre :

"C'est une faveur divine

Dieu vous a élus

Soyez-en fiers" (3)

Notons cependant que notre poète ne représente pas la majorité des poètes de l'époque. Son hostilité à l'égard des notables, son mépris pour les chefs locaux ne sont pas partagés dans les milieux littéraires. La règle est plutôt la dépendance des poètes envers les notables. Citons, pour exemple, le cas du poète Muḥammad Sulaymān Djawād ou 'Abd Al-Ḥusayn Ṣādiq. Ce dernier est intimement lié à l'histoire de la famille Al-As'ad, à ses heures

1 - MRŪWI 'Ali, Rawā'if, op. cit. p. 100

2 - ibid.

3 - ibid.

joyeuses. Le mariage de Khalīl est un évènement que le poète célèbre :

"D'heureuses nuits
Ont offert
Au fils d'As'ad
Une fille extraordinaire" (1).

Le retour du pèlerinage est aussi un évènement important à célébrer. Un membre de la famille Al-'Abd Allāh revient de la Mecque, le poète lui consacre un poème de soixante sept vers, pas moins :

"Son retour a rendu la verdure
A une branche asséchée
Son retour
A ramené la pluie..." (2).

Les poètes traitent également d'autres sujets. Soucieux de la bonne conduite et de la stricte observation des règles religieuses; certains condamnent la légèreté présumée des jeunes. En effet, les jeunes fréquentent les mausolées, non pas pour se recueillir, comme il se doit, mais paraît-il pour... engager des discussions. Aussi, Sheikh Muhammad Husayn Shams Al-Dīn les blâme :

"Quelle visite!
Danses et chants !
Des actes irrévérencieux !

1 - ŠADIK 'Adb Al-Husayn, Diwan Sikt Al-Mitā' (Choses sans importance) Beyrouth : Al-Maṭba'a al-'asriyya, p. 190

2 - ibid. p. 187-188

Gens
Malhonnêtes
Et arrogants." (1)

Ces jeunes ne reculent devant rien. Certains vont jusqu'à toucher les mains des jeunes filles, sous prétexte que la danse l'exige :

"Dis
A tous les danseurs
"Tous les prophètes vous rejettent
On voit, dans votre danse,
Les hommes avec les femmes
Des poules et des coqs." (2)

Muhammad Nadjib Mruwi a les mêmes préoccupations : prémunir les jeunes contre les mauvaises habitudes que le relâchement général provoque. Mruwi remarque, indigné, que les hommes imitent les femmes :

"Il tresse ses cheveux
Après s'être lavé la tête
Et
L'inonde de parfum !" (3)

Il dresse la liste de tous les vices qui rongent la société : l'avarice, l'ignorance, l'inobservance des cinq prières journalières. Surtout la fréquentation des cafés :

1 - AL-AMIN (Muhsin) A'yan al-Shi'a, op. cit. vol. 44, p. 187.

2 - *ibid.*

3 - MRUWI ('Ali) Rawā'i, op. cit. p. 22

"Le diable l'y conduit,
Peut-être, qui sait,
L'abreuve
De vin
De boissons spiritueuses.
Le Diable le pousse vers la table
Notre homme joue
Il joue une deuxième fois
Lorsqu'il sort
Il n'a plus de sous." (1)

Le poète ne désespère pas : Dieu ramènera tous
ses brebis dans le droit chemin :

"Que Dieu, mon Seigneur, leur pardonne
Qu'il pardonne aux repentis." (2)

Michel Zaydān n'est pas très loin de la pensée
du Sheikh ghi'ite. Dans un article intitulé :
"Notre jeune homme et notre jeune fille", il affirme :
"Nous avons accueilli le relâchement des moeurs occidentales comme un
assoiffé accueillerait l'eau fraîche. Ce relâchement s'est glissé en
nous comme un poison mortel". (3)

1 - MRŪWI (‘Ali) Rawā’i, op. cit. p. 23

2 - ibid.

3 - in Al-‘irfān, 1911, vol. 3, p. 414

C O N C L U S I O N

La période, qui nous intéresse présentement, s'achève avec la première guerre mondiale et la disparition de l'Empire ottoman. Elle embrasse un peu plus d'un siècle et un grand nombre d'évènements importants. L'expédition d'Al-Djazzār, la campagne d'Ibrāhīm Paşa, l'émigration de nombreux 'Āmilites sont des moments forts de ce dix-neuvième siècle au Djābal 'Āmil.

Une constante traverse toute cette période : c'est la place particulière qu'occupent les religieux. Ils jouissent d'une influence et d'un pouvoir considérables. Ces prérogatives leur assurent un certain rôle politique. En effet, les religieux forment, plus ou moins, une caste autonome. Néanmoins, cette classe est dépendante de la classe politique féodale et constitue son alliée sociale.

Le pouvoir politique dans la région est assuré par la même famille (Şağhirite). Ainsi, Fāris Nāşif succède à son père Nāşif Naşşār, au moment de l'expédition d'Aḥmad Al-Djazzār. Pendant le règne des Egyptiens, Ḥamad Al-Maḥmūd entre en rébellion et gouverne la région après leur départ. Ses neveux, 'Ali et Muḥammad, perpétuent, après lui, la suprématie de la famille. Cette dernière va oeuvrer à fortifier ses positions et réussit à envoyer l'un des siens, Kāmil Al-As'ad, au Conseil des Députés.

Nous trouverons le même scénario au sein de la caste religieuse. Ibrahīm ibn Yaḥya de la famille Şādiqīya cédera sa place à son petit-fils, Ibrāhīm. Ce dernier la cédera à Ḥusayn. La famille Al-Amīn, de Şakrā', n'échappe pas aux règles. Muḥammad Al-Amīn, qui fait son entrée sur la scène 'āmilite à l'époque d'Al-Djazzār, légue ses pouvoirs à son fils 'Ali, ami du wali 'Abd Allāh Paşa. Muḥammad Al-Amīn II et Muḥsin Al-Amīn, l'auteur de 'A'yān al-Shī'a, assureront la succession.

Notre dessein n'est pas, bien évidemment, de dresser un arbre généalogique, mais de montrer la similitude du mécanisme grâce auquel ces deux castes se maintiennent à la tête de la société amilite.

La dépendance du religieux envers le politique découle de la nature des liens que le premier entretient avec les différentes couches sociales. Appauvrie, démunie, ces dernières, malgré une bonne volonté évidente, ne peuvent pas toujours assurer à leur guide spirituel le niveau de vie auquel ce dernier aspire. Il trouvera, auprès des notables, les moyens de réaliser ses rêves d'une vie facile et sans soucis.

Il est également une autre raison à cette dépendance. Elle remonte loin dans l'histoire de la littérature arabe, le mécénat constituant l'une des caractéristiques de cette littérature, qui se perpétue même de nos jours.

Le souci de plaire est une préoccupation constante des hommes de lettres. Faire connaître les vertus du mécène, lui en inventer, parfois, sont des règles de conduite. Les littératures amilites de la première moitié du dix-neuvième siècle s'occupent principalement de cultiver la réputation des personnalités de la région. Ainsi, 'Ali Al-Amīn glorifie le wali de Saint-Jean d'Acre, Ibrāhīm ibn Yaḥya défend la mémoire de Nāṣif Naṣṣar et les qualités des Ṣaghīrites. L'arrivée de Ḥamad Al-Maḥmūd à la tête de son clan est l'occasion d'une célébration poétique à la gloire de l'illustre personnage. Ainsi, l'Irakien, Ḥabīb Al-Kazīmi écrit :

"L'annonce est faite à tout le monde
Remplis donc mon verre." (1)

1 - AL-AMIN (Ḥasan), op. cit. p. 71

L'Amilite Mūsa 'Abbās, ne voulant pas être en reste, écrit quant à lui :

"Les nobles vertus se réjouissent :
Tu as poli les coeurs rouillés." (1).

Un autre poète, proche de Ḥamad, participe également au concert de louanges. L'Amilite Mrūwi 'Ali écrit donc :

"Monte dans le ciel
Ta gloire
Ton honneur
Ont de profondes racines
Tes sujets te sont reconnaissants
Ton règne est immaculé." (2).

Cette poésie devient une chronique élogieuse et les poètes les porte-parole de la caste dirigeante. Leur oeuvre reflète rarement la réalité immédiate. La répression, l'exploitation du petit peuple, les corvées, les lourdes taxes qui écrasent le paysan figurent rarement dans le registre de cette poésie lourde et traditionnaliste.

Traditionnaliste, cette poésie l'est à plusieurs titres. Ces poètes du dix-neuvième siècle cherchent dans le cortège des poètes abassides des idéaux à imiter. Al-Ṣharīf Al-Ruḏī, Abū Tammām, Al-Buḥturi, Al-Mutanabbi sont des modèles auxquels nos poètes s'efforcent de ressembler. Le ton emphatique, l'image grandiloquente, le style épique, les poètes 'amilites se veulent les continuateurs des meilleures traditions littéraires arabes.

1 - AL-AMIN, H. op. cit. p. 57.

2 - ibid. p. 52.

"Arrêtez-vous",
écrit Muḥammad Husayn Shams Al-Dīn, imitant la poésie
arabe classique et lui empruntant son "ouverture"

"Devant la demeure de Salma
Et souhaitez-lui le bon jour
Avez-vous une réponse ?
La muette parle-t-elle ?
La muette émet-elle seulement des sons ?
Arrêtez-vous
Qui sait !
Les vestiges me guériraient !" (1).

Traditionnaliste, cette poésie l'est (enfin, par
la place importante qu'elle réserve à l'évocation de la
mémoire de la famille bénie, celle du Prophète et de ses
descendants. Shi'ite, la population amilite vénère,
particulièrement, le quatrième calife, 'Ali et sa lignée.
Les événements qui ont marqué la lutte des shi'ites pour
le pouvoir contre les Umayyades constituent un ensemble de
mythes qui nourrissent l'imaginaire 'alawite. L'assassinat
d'Al-Husayn, fils de 'Ali, l'enlèvement de sa soeur inspirent
une poésie à l'accent tragique. Sulaymān ibn Zayn Al-Dīn
écrit :

"Grisâtre, mélancolique
Muharram survient
Mes yeux s'assombrissent
Mon coeur s'attriste
Le souvenir me revient
L'image de Karbala emplit l'horizon
Le sommeil fuit mes yeux fatigués
Ce jour maudit
L'édifice de la foi s'ébranla

1 - AL-ZAYN Ali, Awrāk Adib (Papiers d'un homme de lettres) Beyrouth
Dār Al-Fikr, 1955. p. 33.

Les hauts piliers s'effondrèrent
Les anges des cieux pleurèrent
Le soleil
La lune
Se voilèrent." (1)

Certains vont jusqu'à affirmer que la vénération de la famille hashémite est un devoir religieux au même titre que les cinq prières journalières. 'Ali Mrūwi est de ceux-là :

"Dieu le grand
Dans un texte reconnu
Et clair comme le soleil
Nous invite à les vénérer." (2)

D'une manière générale, cette poésie partisane reste clandestine. Etant minoritaires, les Shi'ites préfèrent ne pas soulever contre eux la majorité sunnite hostile à leurs thèses. Ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient est donc confié aux armoires.

Il nous semble que le très long poème (deux cent soixante six vers) de Muḥammad Shams Al-Din peut être considéré comme une sorte de manifeste de foi. Il réunit les différents éléments fondamentaux de la croyance shi'ite. Le poème est intitulé Yawm Al-Ghadir (la journée d'Al-Ghadir) et est un hommage dédié à l'endroit où le Prophète aurait, selon les Shi'ites, confié sa succession à son cousin et gendre 'Ali. Le poète pense que la journée d'Al-Ghadir annonce l'accomplissement de la religion car :

1 - MRŪWI ('Ali), Tarikh ... op. cit., p. 41

2 - AL-AMIN (Muḥsin), A'yan ... op. cit., vol. 41, p. 155

"Ce jour-là
Du haut de sa tribune
L'Elu a désigné son semblable
L'a fait s'approcher de lui
Le Prophète a dit :
Celui qui me considère son maître
Considère 'Ali son maître aussi
Ainsi,
Dieu le Miséricordieux le veut" (1).

Le poète énumère les qualités de 'Ali. Il démontre son droit à la succession. Non seulement 'Ali est le héros de Şiffīn (*) contre Mu'awiya, l'homme de Nahrawān contre les Kharidjītes, il est aussi l'homme dont le respect est recommandé dans le Coran :

"La vénération de Taha (**)
Celle des siens
Sont un devoir
Le prophète et les siens
Sont l'essence du monde
Tout le reste
N'est que fumée" (2).

Traditionnaliste, cette poésie l'est également par le choix des genres. La poésie panégyrique, satirique ou philosophique des âges classiques de la littérature arabe est reprise par les poètes amilités du dix-neuvième siècle.

1 - SHAMS AL-DIN, (Muhammad Husayn), Al-Kasida al-Ghadiriyya (La poésie d'al-Ghadir), Beyrouth : Dār Al-Hudā, p. 35.

2 - ibid. p. 37.

(*) lieu-dit entre l'Irak et la Syrie

(**) un des noms du Prophète

La situation sociale du poète-homme religieux s'y prête d'ailleurs. Dépendant étroitement du notable politique, le poète doit se plier à la volonté, généralement conservatrice, de celui-là. Il est, dès alors, normal que le panégyrique soit le genre le plus répandu et sur lequel les poètes s'exercent le plus volontiers.

La "dignité" du poète n'intervient pas dans cette activité. 'Ali Al-Amīn, qui n'est pas un homme particulièrement démuni, ne recule cependant devant aucune extravagance. 'Abd Allāh Pasha, le successeur d'Al-Djazzār à la tête du pouvoir à Saint-Jean d'Acre est, selon le poète, une lune, ses propos des perles. Il est de naissance noble et apparenté au Prophète. Il est juste, généreux, courageux comme un lion. Il surpasse le vizir de l'Egypte et le sultan ottoman ensembles.

Nous trouverons ces mêmes lieux communs chez les autres poètes panégyriques. Les mêmes images ternies par la répétition, les mêmes idées rigides.

Ḥabīb Al-Kazīmi, dans un sursaut d'amour-propre, s'exclame :

"Nos vers assurent votre renommée
Votre gloire
Et notre abaissement
Ils nous disgrâceient." (1)

Le thrène n'échappe guère à ce traditionalisme.

1 - AL-AMIN (Hasan), op. cit., p. 62

Ici également, nous sommes surpris par une absence quasi totale de tout esprit de mesure. Les qualités que les poètes shi'ites prêtent à 'Ali et à ses fils sont les mêmes que celles dont usent ces mêmes poètes pour flatter la vanité d'une personne vaguement influente dans un petit village 'āmilite. Avec la disparition de celui-là, disparaissent, selon le poète, la vertu, la générosité, la foi. C'est, selon ses dires, un séisme, un tremblement de terre, une éclipse. Ainsi, 'Ali Al-Amīn rend hommage à son professeur, récemment décédé, en ces termes :

"L'édifice de la foi s'est effondré
L'arbre de la science s'est brisé
Il était le défenseur du faible
Le phare qui guide les naufragés." (1)

Quant à 'Ali Zaydān, il évoque ainsi la mort de Hamad :

"Les épreuves du Destin assombrissent les lunes
[et les soleils
Hamad a été le pilier des nobles qualités
Après toi,
La gloire
N'est qu'une vieille fille
Hideuse,
Elle a été une vierge élancée." (2)

La poésie amoureuse offre les mêmes caractéristiques que celles que nous avons évoquées au sujet des écrits panégyriques ou commémoratifs. La femme que décrit le poète du dix-neuvième siècle ne diffère pas de celle que les poètes antéislamiques chantaient : "grande, élancée, blanche

1 - AL-AMIN (Hasan), A'yān..., op. cit., vol. 42, p. 68
2 - ibid., vol. 6., p. 231

comme la neige, un cou d'une grande finesse, pareil à celui de la gazelle, des dents blanches et solides, une démarche lente et déhanchée."

La succession des siècles n'a pas changé l'idéal féminin du poète. Le même 'Ali Al-Amīn se demande :

"Est-ce la nuit ou sa chevelure, ce noir lumineux ?
Cette lumière transparente, est-ce l'aube ou son
[visage ?

Un miracle jamais connu :

Un soleil entraîne dans son sillage des étoiles." (1)

Tout comme la poésie dithyrambique et la poésie sentimentale, la poésie de la jactance imite le modèle élaboré par la littérature arabe classique. Le poète revendique les mêmes vertus, les mêmes titres de noblesse que ceux que les poètes classiques mettaient en avant. Il est habitué à la vie facile. Il demeure dans un château, ses habits sont faits de soie. Le poète ne manque pas d'ajouter à l'inventaire de ses qualités, celles qui ont trait à la renommée de la famille ou à sa place exceptionnelle dans l'histoire de la région. D'une manière générale, nous pouvons constater que ce genre poétique a été surtout abordé par des hommes appartenant tous aux grandes familles amilites, les autres familles ne pouvant prétendre à ce type d'écrits étroitement liés au prestige social. Aussi, 'Ali Al-As'ad affirme :

"J'ai grandi chez de nobles parents

Leur ambition fut d'élever encore plus haut
[leur gloire

Au-dessus du zénith plane leur renommée

Plus vastes que la galaxie s'étendent leurs
[bienfaits." (2)

1 - AL-AMIN (Muhsin) *A' yān al-Shi'a*, op. cit. vol. 42, p. 68

2 - DJABIR AL-SAFA (Muhammad), op. cit. p. 57

Avec le vingtième siècle, un vent de changement va souffler sur la scène littéraire amilite. L'Empire ottoman essuie de sérieux revers devant les armées française, égyptienne et russe. Des troubles incessants éclatent parmi les populations serbe, slave et autres. Les pays européens rongent chaque jour davantage les territoires arabes placés sous domination turque. Pour le monde arabe commence une nouvelle ère dans ses relations avec l'Europe.

Cette nouvelle situation influe sur la conscience littéraire 'amilite. L'apparition de revues et de journaux, l'accroissement du nombre d'écoles constituent autant de facteurs de changement prometteurs.

De nouveaux sujets préoccupent les écrivains qui disposent de nouveaux moyens d'expression. Ces hommes de lettres se regroupent au sein d'associations littéraires, humanitaires ou politiques. Ils éditent des journaux. Ils participent activement au débat qui agite le monde politique. Comment amorcer le renouveau ? Comment réformer l'Empire ? Quelles modifications faut-il introduire dans l'appareil de l'Etat ? Sulaymān Zāhir essayera, sur les pages d'Al-'Irfān, de définir son idée de la liberté. Il y parle, ainsi, de la liberté individuelle et de celle, plus large, collective, des peuples. Aḥmad Riḍa, quant à lui, parlera de la constitution de la nation, de la démocratie, du régime politique et des prérogatives des responsables.

Cependant et malgré l'importance de cet éveil intellectuel, les idées réformistes débattues restent timides et incomplètes. Tout le long du règne de 'Abd Al-Hamid, les écrivains amilités s'expriment prudemment surtout sur les sujets politiques. Ils s'affirmeront plus audacieux après la chute du Sultan, mais resteront fidèles à la ligne islamiste réformiste.

INDEX

A

- 'ABBĀS (Mūsa) 73, 79, 80
- 'Abd al-'Azīz 99, 187
- 'Abd al-Ḥamīd 99, 100, 101, 102, 136, 176, 186, 187, 189, 190, 191, 198
- 'Abd Allāh Paṣḥa 29, 30, 42, 45, 46, 48, 52, 55, 60, 66
- 'ABD ALLĀH ('Ali) 109, 182
- 'ABD ALLĀH (Amīn) 20
- 'ABD ALLĀH (Ḥasan) 109
- 'ABD ALLĀH (Ibrāhīm) 116, 118
- 'ABD ALLĀH (Khalīl) 109, 116, 201, 224
- 'ABD ALLĀH (Khandjar) 201
- 'ABD ALLĀH (Muḥammad) 116, 118, 201
- Abū Dharr Al-Ghiffārī 13, 14
- Abū Zayd Al-Hilālī 27
- Adham Bey 200
- Adham Khandjar 104
- AL-'AKKĀRI (Muṣṭafa) 127
- AL-AFGHĀNI (Djamal Al-Dīn) 135, 136
- AL-AMIN ('Abd Al-Ḥusayn) 214, 215, 218, 219
- AL-AMIN ('Ali Maḥmūd) 133, 134, 214, 215, 217, 218
- AL-AMIN ('Ali Muḥammad) 34, 35, 45, 52, 53, 55, 66, 68, 71, 126
- AL-AMIN (Ḥasan) 132
- AL-AMIN (Muḥammad) 26, 34, 45, 46
- AL-AMIN (Muḥammad II) 186
- AL-AMIN (Muḥammad Maḥmūd) 215, 216, 217, 218
- AL-AMIN (Muḥsin) 33, 127, 130, 159
- AL-AMIN (Mūsa) 126

- AL-AS ^ʿ AD (ʿAli)	63, 65, 75, 93, 164
- AL-AS ^ʿ AD (Kamil)	103, 106, 115, 116, 117, 119, 133, 134, 179, 180, 200
- AL-AS ^ʿ AD (Khalīl)	108, 115, 116, 118, 220
- AL-AS ^ʿ AD (Muḥammad)	7, 8, 13
- AL-AS ^ʿ AD (Nadjīb)	109, 115, 116
- AL-AS ^ʿ AD (Nāṣīf)	116
- AL-AS ^ʿ AD (Shbīb)	116, 186, 210, 211
- AL-AS ^ʿ AD (Zaynab)	167
- Al-Ashtar	13
- Al-Djazāʾirī (ʿAbd Al-Ḳādir)	186
- Al-Djazzār	22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31, 34, 42, 44, 45, 51, 54 66, 70, 114, 132
- AL-FADL (Muḥammad)	103
- Alexandre le Grand	94
- Al-Farazdaq	13
- AL-HAKIM (Mahdi)	118
- AL-ḤURR AL-ʿĀMILI	43
- AL-ḤURR (ʿAli)	64, 186
- AL-ḤURR (Hasan ibn Yaḥya)	76
- ʿAli Bey le Grand	23
- ʿAli ibn Abi Talib	13, 40, 49, 59, 87, 88, 92
- Al-Kawākibi	135, 141
- AL-KAZIMI (Ḥabīb)	70, 78, 82, 85, 89, 95
- AL-KAZIMI (Muḥammad ʿAli)	54
- AL-KAZIMI (Tālib)	146, 173
- AL-KHALIL (ʿAbd Al-Karīm)	180, 199, 200, 201
- AL-KHAYĀT (Muḥyi Al-Dīn)	153, 155, 195
- AL-KHŪRIYYI (Georges)	106
- Al-Kumayt	13
- AL-MAʿARRI (Abū Al-ʿAlāʾ)	43
- AL-MAḤMŪD (Ḥamad)	45, 62, 63, 70, 71, 74, 75, 76, 77, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 93, 126
- Al-Mikdād	13
- AL-NASSĀR (Ḥamza)	27
- AL-NASSĀR (Nāṣīf)	24, 30, 51, 70
- AL-RĀFIʿI (ʿUmar)	175
- AL-SAGHIR (ʿAli)	21

- AL-ŞAWLI (Sulaymān)	74
- AL-ŞULḤ (Riḍa)	127, 128, 200, 201
- AL-SULḤ (Riyad)	103
- AL-ŞURI (ʿAbd Al-Muḥsin)	43
- AL-ṬAHTĀWI (Aḥmad Raffāʿa)	135
- AL-ʿUMAR (Zāhir)	12, 31
- Al-Walīd	43
- AL-ZAYN (Aḥmad ʿĀrif)	119, 123, 125, 128, 139, 148, 151, 188, 190, 196, 200, 201, 204
- AL-ZAYN (ʿAlī)	15, 38, 123, 188
- AL-ZAYN (Kazim)	71
- AL-ZAYN (Sulaymān)	92
- AL-ZAYN (Ṭālib)	61, 65
- AL-ZIR (Sālim)	40
- AMIN (Kāsim)	163
- ʿAṬIYYA (Eliās)	131
- ʿAṬIYYA (Rashid)	106
- ʿAZIZ (Tūfīk)	106

B

- Bashir II	28, 61, 62, 63
- BĀSHŪ (Muḥammad)	27
- BAZZI (Muḥammad)	104
- BIZRI (Yūnis)	62
- BONAPARTE (Napoléon)	11

D

- DBŪK (Ḥasan) 26
- DJĀBIR ĀL-ṢAFA (Muḥammad) 108, 109, 128, 133, 134, 168, 199, 200, 201, 203
- Djamal Paṣha 61, 62, 69, 179, 181, 182, 199, 207
- DJAWAD (Muḥammad Sulaymān) 219, 223

E

- Enver Paṣha 61, 140, 183, 199, 207

F

- FADL ALLĀH (Nadjīb) 119
- FAKHR AL-DIN 27, 114
- FATHI (Muḥammad) 198
- FAWAZ (Zaynab) 123, 152, 165, 166, 176
- FAYSAL 103, 104

G

- GHALĀIYYINI 136
- GOURAUD (Général) 11
- Guillaume II 61, 182, 183, 184

H

- ḤASHISHŪ (Muḥammad ʿAli Ḥāmid) 148, 161, 163, 164
- HENRY (Berthe) 166
- ḤŪMANI (Ḥasan) 119, 160, 161, 177, 194
- ḤŪRĀNI (ʿId) 106

I

- Ibn ʿAli (Ḥusayn) 32, 88, 91, 92
- Ibn ʿAli (Zayn Al-Din) 33
- Ibn Al-Raḳkāʿ 43
- Ibn MAKKI (Ṣhams Al-Din) 126
- Ibn ḤASANA (Sharhabil) 18
- Ibn MAKKI (Muḥammad) 33, 43
- Ibn YAḤYA (Ibrāhīm) 24, 34, 45, 52
- IBRĀHIM (Ḥāfiz) 198
- Ibrāhīm Paṣha 60, 65, 66, 68, 69, 73
- Iftimus 132
- Iḳbāl 118
- Ismāʿil Paṣha 28
- ʿIZ AL-DIN (ʿAli) 127, 186
- ʿIzzat Paṣha 62

K

- Kaḥṭān 12, 180
- KARĀMI (Butrus) 89

- <u>KHALIL</u> (‘Abd Allāh Yahya)	103
- <u>KHURSHID</u>	65
- <u>KUBAYSI</u> (Ḥasan)	45, 126
- <u>KUTHAYYIR</u>	13

L

- <u>LORTET</u>	127
-----------------	-----

M

- <u>MAC MAHON</u>	102
- <u>MAKKE</u> (Muḥammad Kazim)	13
- <u>MAKKI</u> (Ḥasan Yūsuf)	128
- <u>METTERNICH</u> (Klémens)	98
- <u>Midhat Pasha</u>	100, 108, 109, 131, 186
- <u>MRŪWI</u> (‘Ali)	53, 54, 73, 81, 91
- <u>MRŪWI</u> (Ḥaysayn)	133, 134
- <u>MRŪWI</u> (Muḥammad Nadjīb)	145, 169, 173, 174, 204, 222, 225
- <u>Mu‘āwiya</u>	13, 14, 18, 40
- <u>Muḥammad</u>	87, 91
- <u>Muḥammad</u> ‘Abdū	117, 135, 143
- <u>Muḥammad</u> ‘Ali Pasha	48, 58, 60, 62, 135
- <u>Muḥammad</u> ‘Ali Bey	115
- <u>Muḥammad</u> Al-Suhayl	152
- <u>Muḥammad</u> Fūād	65, 76
- <u>Muḥammad</u> Nādīm Pasha	64
- <u>Muḥammad</u> Rashād	102, 189, 191, 192

- Muḥammad Sa'īd	6, 103
- Murād V	99, 187
- Muṣṭafa Kamāl	61

N

- NĀṢĪF (Aḥmad)	54
- NĀṢĪF (Faris)	29
- NAṢṢĀR (Ḥusayn Shabīb)	62
- NAZMI (Adīb)	164
- Nazmi Efendi	187
- Nāzim Paṣha	220, 221
- NI'MI (Abd Allāh)	64, 127, 132
- Niyāzi	61, 140, 199
- NŪR AL-DIN (Muḥammad)	127

R

- Raghīb Efendi	28
- RAḤAL (As'ad)	125
- RAMADAN (Miṣbāḥ)	205
- RAMADAN (Salīm)	205
- RIḌA (Aḥmad)	104, 106, 118, 123, 127, 128, 133, 134, 138, 140, 141, 142, 143, 149, 199, 200, 202
- ROBINSON (Edouard)	96, 112

S

- Saba'	12
- ŞABBĀGH (Michel)	12, 14
- ŞABBĀH ('Abd Al-Karīm)	206
- ŞĀDIK ('Abd Al-Ḥusayn)	109, 223
- ŞĀDIK (Ḥamza)	104, 106
- ŞĀDIK (Ibrāhīm)	34, 87, 88, 89
- ŞĀDIK (Salīm)	148
- Sa'id I Khédive	64
- Ṣalibi Al-Wākid	81
- Sayf al-Dawla	81
- SHAMS AL-DIN ('Ali Mahdi)	184, 185, 193, 211, 212
- SHAMS AL-DIN (Muḥammad Ḥusayn)	160, 191, 211, 212, 213, 214, 215, 224
- SHARAF AL-DIN ('Abd Al-Ḥusayn)	104, 106
- SHARIF (Aḥmad)	198
- SHAWKI (Aḥmad)	163, 198
- Shekīb Efendi	98
- SHEHĀB (Khalīl)	62
- SHEHĀB (Madjīd)	62
- SHEHAB (Mulḥim)	61, 62
- SHARIF (Ḥusayn)	102, 103, 202, 206
- SHRĀRA (Mūsa)	20, 28
- SULAYMĀN (Al-Ḥakīm)	48
- SUBAYTI ('Ali)	27, 45, 75, 83, 86, 94
- Sulaymān Paṣha	28, 29, 31, 42

T

- Tāmir Bey	64
- TUNAYRĀNI (Ḥasan)	164

U

- 'Umar (le Calife)	138
- 'USAYRĀN ('Ali)	186
- USAYRAN (Hasan)	222
- 'Uthmān	14

V

- VAN DER GOLTZ	101
-----------------	-----

Y

- YANŪHI (Muḥammad)	64
- Ya'rub	12
- Yazīd	18
- Yūsha'	15

Z

- ZĀHIR (Sulaymān)	11, 15, 106, 108, 118, 125, 127, 133, 134, 137, 138, 142, 143, 155, 175, 189, 198, 199, 200, 201, 202, 203
- ZA'RUB (Daniel)	125, 128
- ZAYDAN ('Ali)	92
- ZAYDĀN (Michel)	226
- ZUGHAYB ('Ali Al-Takī)	189

Eléments de biographie

- auteurs cités dans la première partie

AL-AMIN (ʿAlī Muḥammad)

Dates de naissance et de mort inconnues. Il a été l'otage d'Al-Djazzār en 1215 de l'hégire (1800) et l'ami de l'un des gouverneurs de ʿAkka (Saint-Jean d'Acre), : ʿAbd Allāh Paṣḥa. On trouve citée une partie de sa poésie dans le livre de Muḥsin Al-Amin intitulé Aʿyān al-Shiʿa, vol. 43, p. 55 à 69

Ibn YAḤYA (Ibrāhīm)

Il est né à Ṭaybī en 1154 de l'hégire (1741), mort et enterré à Damas en Syrie, en 1214 (1799). Une partie de ses écrits est publiée dans la revue Al-ʿIrfān et dans le livre Muḥsin Al-Amin intitulé Khitat Djabal ʿAmil

MRŪWI (ʿAlī)

Né à Ḥaddāṭha, mort en 1281 de l'hégire (1864). Une partie de sa poésie est rendue publique grâce à son homonyme ʿAlī Mrūwi, l'auteur de Rawāʿiʿ al-adab al-ʿāmili

- auteurs cités dans la deuxième partie

ʿABBĀS (Mūsa)

ʿĀmilite mort en Irak (enterré à Nadjaf). Contemporain du règne de Ḥamad Al-Maḥmūd. Une partie de son oeuvre se trouve citée dans le livre de Ḥasan Al-Amin : ʿAsr Ḥamad Al-Maḥmūd p. 76 - 81

AL-ḤURR (Ḥasan Yaḥya)

(1237/1821 - 1297/1880). Cité dans la revue Al-ʿIrfān, vol. 37, p. 572

- AL-KĀZĪMI (Ḥabīb)

Dates de naissance et de mort inconnues. Contemporain du règne de Ḥamad Al-Mahmūd, 1269 de l'hégire (1852). Est cité dans les livres de Ḥasan Al-Amin : A'yān al-Shi'a, vol. 4, p. 541 à 546 et 'Asr Ḥamad Al-Mahmūd

AL-SAWLI (Sulaymān)

Poète syrien né et mort à Damas. Contemporain de Ḥamad Al-Mahmūd. Cité dans le livre de Muḥammad Djabir Al-Ṣafa : Tāriḫ Djabal 'Āmil, p. 53, 54

AL-WĀKID (Ṣalībī)

Cousin de Ḥamad Al-Mahmūd et contemporain du règne de ce dernier. Une partie de sa poésie se trouve dans le livre de Ḥasan Al-Amin : 'Asr Ḥamad Al-Mahmūd, p. 39, 44

ṢĀDIK (Ibrāhīm)

Né à Ṭaybi en 1221 de l'hégire (1806). A l'âge de trente et un ans, il part pour Al-Nadjaf où il étudie sous la direction de Sheikh Ḥasan ibn Dja'far. En 1280 (1863), il est appelé, par Ali Al-As'ad, au Djabal 'Āmil où il meurt quatre ans plus tard. On trouve une partie de sa poésie dans le livre de Muḥsin Al-Amin A'yān al-Shi'a, vol. 2, p. 144, 158

SUBAYTI ('Ali)

(1236/1820 - 1303/1882)
Une courte biographie se trouve dans le livre de Muḥsin Al-Amin intitulé A'yān al-Shi'a, vol. 43, p. 19, 23

ZAYDĀN ('Ali)

D'origine bédouine, la famille Zaydān s'installe à Ṣafad avant de venir vivre au Djabal 'Āmil, à Ma'raḳa plus précisément. Le poète y est enterré en 1289 de l'hégire (1872). Les pages 185 - 193 du livre A'yān Al-Shi'a, vol. 43, sont consacrées à la poésie de notre homme.

- poètes cités dans la troisième partie

AL-AMIN (ʿAlī Mahmūd)

(1276/1859 - 1328/1910)

Cité dans Aʿyān al-Shiʿa de Muḥsin Al-Amīn, vol. 43,
p. 142.- 145

AL-AMIN (Muḥsin)

(1284/1867 - 1371/1951)

Membre de l'Académie Arabe de Damas, et l'un des plus
illustres chroniqueurs amilités.

Son oeuvre : Aʿyān al-Shiʿa en 56 volumes et
Khitat Djabal ʿAmil

AL-ASʿAD (Shbib)

C'est l'un des chefs du Djabal ʿAmil. Il est mort pendant
la première guerre mondiale.

Il nous a laissé Diwan Shbib Al-Asʿad

AL-ZAYN (Aḥmad ʿĀrif)

(1301/1883 - 1378/1960)

En 1909, il fonde la revue Al-ʿIrfān et plus tard le
quotidien Djabal ʿAmil.

Parmi ses nombreux écrits, citons : Tarikh Sayda

DJĀBIR ĀL-ṢAFA (Muḥammad)

(1290/1872 - 1361/1945)

Il fonde en 1928, avec Sulaymān Zāhir et Aḥmad Riḍa,
la Société de la Renaissance ʿāmilite.

Il a laissé plusieurs manuscrits qui traitent de littéra-
ture et d'histoire.

DJAWĀD (Muḥammad Sulaymān)

(1287/1869 - 1328/1910)

Cité dans l'oeuvre de Muḥsin Al-Amin Aʿyān al-Shiʿa, vol. 44
p. 196 - 215

FAWĀZ Zaynab

Né à Tibnīn (Liban) en 1262 de l'hégire (1846) et morte en Egypte en 1332 (1914).

Ecrivain et poétesse, elle nous a livré Al-Durr Al-Manthūr et Al-Rasā'il al-Zaynahiyya, un roman intitulé Husn Al-ʿAwākib, une pièce de théâtre Al-Hawā wa al-Wafā'

HASHISHŪ (Muḥammad ʿAlī Ḥamīd)

(1299/1882 - 1334/1916)

Il publie sous des noms d'emprunt de nombreux articles, notamment dans Al-ʿIrfān. Il écrit

HŪMANI (Ḥasan)

(1290/1872 - 1335/1917)

La revue Al-ʿIrfān a publié bon nombre de ses poèmes.

MRŪWI (Muḥammad)

(1299/1879 - 1376/1956)

Autodidacte. Il est avant tout un poète satirique.

On trouve une partie de ses poèmes dans la revue Al-ʿIrfān et dans Al-ʿyān Al-Shīʿa (vol. 44. p. 161, 171) et dans Al-Rawa i, p. 13 - 56

RIDA (Aḥmad)

(1289/1872 - 1373/1953)

Il est, avec Riḍa Al-Ṣulh et ʿAbd Al-Karim Khalīl, parmi les premiers à comparaître devant le Tribunal Martial de ʿAlay. A maintes reprises, il représentera Djabal ʿĀmil dans les conférences régionales ou arabes. Il est élu à l'Académie Arabe de Damas en 1920.

Il écrit, entre autres : Risāla fi al-khat, Muʿdjam Matn Al-Lugha et publie de nombreux articles dans la revue Al-ʿIrfān.

ṢĀDIḲ (ʿAbd Al-Ḥusayn)

(1279/1862 - 1361/1945)

Après des études à Nadjaf en Irak, il fonde une école religieuse au village de Khiyām.

Docteur en religion, il écrit Al Mawahib al-saniyya fi fikh al-imamiyya. Poète, il écrit trois diwan : Sikt al-mita, ʿUrf al-wala et Al-nazarat wa al-munazarat

SHAMS AL-DIN (ʿAli Maḥdi)

Mort en 1373 de l'hégire (1953).

Cité par Muhsin Al-Amin dans son oeuvre intitulée
Aʿyan al-Shiʿa, vol. 43, p. 169 - 175, p. 359
et dans la revue Al-ʿIrfān.

SHAMS AL-DIN (Muḥammad)

(1280/1862 - 1343/1924)

Cité dans Aʿyān al-Shiʿa, vol. 44, p. 187 - 199

ZĀHIR (Sulaymān)

(1290/1873 - 1380/1961)

Poète, historien et linguiste, il fut également membre de
l'Académie Arabe de Damas. Il a publié dans Al-ʿIrfān
Falastiniyyat, Ilahiyyat, deux diwans, et Muʿdjam Kura
Djabal ʿAmil

* *

*

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages en langue arabe

- ABŪ AL- AYNAYN (Ḥasan Sayid Aḥmad). - Lubnān : dirāsa fi al-djuḡhrāfiya al-ṭabi‘iyya (Le Liban : étude de la géographie physique). - Beyrouth : Dār Al-Nahḍa, 1980. - 685 p. ; 23,9 x 16,7 cm
- ABŪ AL-FIDĀ (Ismā‘il). - Al-mukhtaṣar fi tāriḡh al-baṣhar (Résumé de l'histoire mondiale). - Le Caire : Maṭba‘at Al-Ḥusayniyya Al-Maṣriyya, 1ère édition 1907. - vol. 1 219 pages. ; 24,3 x 17 cm
- ABŪ SHAKRĀ (Yūsuf). - Al-ḡarakāt fi Lubnān (Les mouvements au Liban). - Beyrouth, 1902. - 244 p. ; 24 x 16,7 cm
- AL-‘ĀMILI (Muḡammad Ḥusayn). - Al-Muḡhlāt Beyrouth : Dār Al-Ḳāmūs Al-Ḥadiṡh, sans date. - 292 p. ; 28 x 20 cm
- AL-AMIN (‘Abd Allāh). - Shakra. - Shakra. : Al-Maṭba‘a Al-‘Āmiliyya, Ḳazā’ Bint Dbayl, 1975. - 136 p. ; 19,5 x 13,8 cm
- AL-AMIN (Ḥasan). - ‘Aṣr Ḥamad Al-Maḡmūd (L'époque de Ḥamad Al-Maḡmūd). - Beyrouth : Dār Al-Turāṡh Al-Islāmī, 1974. - 173 p. ; 21,3 x 14,3 cm
- AL-AMIN (Muḡsin). - A‘yān al-Shi‘a (Les notables shi‘ites), Beyrouth : Dar Al-Ta‘ārūf - Maṭba‘at Al- Inṣāf, 1957, 1958, 1959. - 56 volumes. - vol. 5 : 482 p., vol. 20 : 315 p., vol. 23 : 285 p., vol. 28 : 362 p., vol 40 : 312 p., vol. 41 : 206 p., vol 42 : 370 p., vol. 43, 374, vol. 44 : 375 p., vol. 45 : 355 p., vol. 46 : 240 p. ; 16,5 x 24 cm

- AL-AMIN (Muḥsin). - *Khiṭaṭ Djabal ʿĀmil* (Structures du Djabal ʿĀmil). - Beyrouth : Al-Inṣāf, lère éd. 1961. - tome 1, 311 p. ; 24,5 x 17 cm
- AL-BALĀDHURI (Aḥmad ibn Djābir). - *Futūḥ Al-Buldan* (Les conquêtes des pays). - Beyrouth : Dār Al-Naṣhr li al-Djāmiʿiyyīn, 1958. - 664 p. + 104 p. ; 24,5 x 17 cm
- AL-BUSTĀNI (Fū ʿād). - *Al-Rawāʿi Al-Muhalhal*. - Beyrouth : Al-Maṭbaʿa al-Katulikiyya, lère éd. 1939. - 48 p. ; 19,2 x 12,8 cm
- AL-DĀʿŪK (Kāmil Muḥyi Al-Dīn). - *ʿUlamāʾunā fi Bayrūt wa Ṣayda wa Tarāblus* (Nos savants à Beyrouth, Ṣayda et Tripoli). - Beyrouth : 1970
- AL-ḤAKIM (Yūsuf). - *Bayrūt wa Lubnān fi ʿahd āl-ʿUṭhmān* (Beyrouth et le Liban à l'époque ottomane). - Beyrouth : Dār Al-Nahār, lère éd. 1964. - 313 p. ; 21,4 x 14,5 cm
- AL-ḤULŪ (Yūsuf). - *Fi al-iḳtiṣād al-lubnāni, abḥāṭḥ wa dirāsāt* (L'économie libanaise, recherches et études). - Beyrouth : Dār Al-Fārābi, 1957. - 173 p. ; 20 x 14 cm
- AL-ḤUMSI (Muḥammad Ḥasan). - *Mufradāt al-Ḳurʿān* (Vocabulaire du Coran). - Beyrouth : Dār Al-Raṣhid, 1978. - 605 p. ; 13,2 x 9,7 cm
- AL-HURR (ʿAbd Al-Madjiḍ). - *Maʿālim al-adab al-ʿāmili* (Les caractéristiques de la littérature ʿāmilite). - Beyrouth : Dār Al-Āfāḳ Al-Djadida, lère éd. 1982. - 482 p. ; 23,8 x 17 cm
- AL-ḤURR AL-ʿĀMILI (Muḥammad). - *Amal al-amil* (L'espoir du confiant). - 2 tomes. - Beyrouth : Mu assasat Al-Wafā , 2ème éd. 1983. - tome 1 : 166 p. + tome 2 : 193 p. ; 24,3 x 17 cm

- AL-ḤUṢARI (Ṣāti^ᶜ). - Al-bilād al-arabiyya wa al-dawla al-^ᶜuthmāniyya - Muḥādarāt (Les pays arabes et l'Etat ottoman - Conférences). - Beyrouth : 1907. - 175 p. ; 23,5 x 16,5 cm

- AL-ḲAZWINI. - Athar al-bilād wa akhbār al-^ᶜibād (Les monuments des pays et l'histoire des populations). - Beyrouth : Dar Sadir, 1969. - 667 p. ; 24,7 x 17,5 cm

- AL-ḲHĀZIN (William). - Al-Shi^ᶜr wa al-waṭaniyya fi Lubnān wa al-bilād al-^ᶜarabiyya min ^ᶜasr al-Nahḍa ḥatta 1939 (La poésie et le nationalisme au Liban et dans les pays arabes, de la Renaissance à 1939). - Beyrouth : Dār Al-Maṣḥriḳ, 1979. - 465 p. ; 24,7 x 17,3 cm

- AL-ḲHURI (Munir). - Ṣayda ^ᶜabra ḥiḳab al-tāriḳh (Ṣayda à traver l'histoire). - Beyrouth : Al-Maktab Al-Tidjārī, 1966. - 451 p. ; 24 x 17 cm

- AL-MAS^ᶜUDI. - Murudj al-dḥahab (Les prairies d'or). - Beyrouth : Dār Al-Andalus, 3ème éd. 1978. - vol. 2 : 439 p. ; 24,6 x 17,4 cm

- AL-MUḤĀFIṢA (^ᶜAli). - Al-ittidjāhāt al-fikriyya ^ᶜind Al-^ᶜArab fi ^ᶜasr al-Nahḍa : 1798 - 1914 (Les tendances intellectuelles chez les Arabes pendant la Renaissance : 1798 - 1914). - Beyrouth : Al-Ahliyya li Al-Naṣḥr, 3ème éd. 1980. - 276 p. ; 21,3 x 14,5 cm

- AL-RĀSI (Salām). - Li 'allā tadī^ᶜ (Pour ne pas se perdre). - Beyrouth : Nawfal, 2ème éd. 1981. - 252 p. ; 24,2 x 17 cm

- AL-ṢALIBI (Kamāl). - Tāriḳh Lubnān al-hadiḥ (L'histoire contemporaine du Liban). - Beyrouth : Dār Al-Nahār, 2ème éd. 1969. - 269 p. ; 21,5 x 14,2 cm

- AL-SHĪDYĀK (Tannūs). - Akhbar al-A'yān fi Djabal Lubnān (Chroniques des notables du Mont-Liban). - Beyrouth : Librairie Orientale, 1970. - 2 tomes : 634 p. ; 24 x 17,8 cm
- AL-ṢULḤ (ʿĀdil). - Suttur min Al-Risāla (Extraits du Message) Beyrouth : 1966. - 191 p. ; 23,7 x 16,7 cm
- AL-ṬARĀWĪNA (T.). - Mamlakat Ṣafad fi ʿahd al-Mamālīk (Le Royaume de Ṣafad à l'époque des Mamlūks). - Beyrouth : Dār Al-Āfāk Al-Djadida, 1981. - 351 p. ; 23,4 x 16,5 cm
- AL-ZAYN (Aḥmad). - Tārīkh Ṣayda (L'histoire de Ṣayda). - Ṣayda : Maṭbaʿat Al-ʿIrfān, 1913. - 175 p. ; 17 x 24 cm
- AL-ZAYN (ʿAli). - Al-ʿādāt wa al-taḳālīd fi al-ʿuhūd al-Iktaʿiyya (Coutumes et habitudes aux époques féodales) . - Beyrouth : Dār Al-Kitab Al-Lubnāni, 1977. - 240 p. ; 24 x 16,8 cm
- AL-ZAYN (ʿAli). - Awrāḳ adīb (Papiers d'un homme de lettres) . - Beyrouth : Dār Al-Fikr, 1955. - 232 p. ; 21,3 x 14,5 cm
- AL-ZAYN (ʿAli). - Fusūl min tārīkh al-Shiʿa fi Lubnān (Extraits de l'histoire des Shiʿites au Liban). - Beyrouth : Dār Al-Kalima, 1ère éd. 1979. - 235 p. ; 22,5 x 16,7 cm
- AL-ZAYN (ʿAli). - Maʿ al-tārīkh al-ʿāmilī (Avec l'histoire ʿāmilite). - Ṣayda : Maṭbaʿat Al-ʿIrfān, 1954. - 204 p. ; 20,5 x 14,5 cm
- AMIN (Aḥmad). - Zuʿamāʾ al-iṣlāḥ (Les premiers réformistes) . - Beyrouth : Dār Al-Kitāb Al-ʿArabi, sans date. - 349 p. ; 24,5 x 17,2 cm

- ANTUNIUS (Georges). - Al-yaqza al-‘arabiyya (Le réveil arabe) traduit de l'anglais en arabe par Naṣir Al-Dīn Al-Asad et Iḥsan ‘Abbās. - Beyrouth : Dār Al-‘ilm Li Al-Malā’iyyin, 2ème éd. 1982. - 653 p. ; 24,6 x 17,5 cm

- BAHJAT (Muḥammad). - Wilayat Bayrūt (Le wilaya de Beyrouth) . - Beyrouth : Maṭba‘at Al-Ikḅāl, 1916. - 437 p. ; 22,3 x 17,4 cm

- BAZ (Rustum). - Mudhakarāt (Mémoires). - texte établi, publié avec introduction, notes et table par Fūād E. Bustany. - Beyrouth : Université Libanaise, 1955. - 154 p. ; 25 x 17,8 cm

- BAZZI (‘Ali). - Al-ḳarāba wa al-sakan (Les liens de parenté et l'habitat). - Maîtrise en sociologie. - Beyrouth : Université libanaise, 1980. - 49 p.

- DAYF (Shawḳī). - Tāriḳh al-adab al- arabi : al-‘aṣr al-‘abbās i al-awal (L'histoire de la littérature arabe : la première époque abbasside). - Le Caire : Dār Al-Ma‘ārif, 7ème éd. 1966. - 576 p. ; 24 x 16,5 cm

- DJABIR ĀL-ṢAFA (Muḥammad). - Tāriḳh Djabal ‘Āmil (L'histoire du Djabal ‘Āmil). - Beyrouth : Dār Matn Al-Lugḥa Al-‘arabiyya . - 310 p. ; 24,3 x 17,2 cm

- FARḤAT (Hāni). -Al-Thulāthi al-‘āmilī fi ‘aṣr al-Nahḍa (Le trio amilite pendant la Renaissance). - Beyrouth : Dār Al-‘Ālamiyya, 1981. - 204 p. ; 23,5 x 16,5 cm

- FRAYḤA (Anis). - Al-Ḳarya al-lubnāniyya (Le village libanais). - Dār Al-Nahār, 2ème éd. 1980. - 362 p. ; 21,3 x 14,5 cm

- ḤAWRĀNI (Albert). - Al-fikr al-‘arabi fi ‘aṣr al-Nahḍa : 1798 - 1934 (La pensée arabe pendant la Renaissance : 1798 - 1934). - Beyrouth : Dār Al-Nahār, 3ème éd. 1977.- 479 p.

- HIDJĀZĪ (ʿAlī). - Shāʿir min Djabal ʿĀmil (Un poète du Djabal ʿĀmil). - Beyrouth : Maktabat Al-Mazraʿa, 1ère éd. 1983. - 274 p. ; 23,7 x 16,8 cm

- HAMADĪ (Muḥammad ʿIsa). - Al-taʿlim fi Djabal ʿĀmil fi ʿAhd al-ʿuthmānī (L'enseignement au Djabal ʿĀmil à l'époque ottomane). - Mémoire. - Beyrouth : Université libanaise, 1970. - 80 p. ; 28,2 x 21,5 cm

- IBN MANZŪR. - Lisān Al-ʿArab (La langue des Arabes). - Beyrouth : Dār Sādir, 1956. - vol. 2 : 742 p. ; 28,5 x 21,7 cm

- ISBAHĀNĪ (Abū Al-Faradj). - Kitab al-aghānī (Le livre des chansons). - Beyrouth : Muassasat ʿIz Al-Din. - vol. 8 : 190 p.

- KAḤḤĀLĪ (ʿUmar Riḍa). - Aʿlām al-nisa (Les femmes notables). - Beyrouth : Muassasat Al-Risāla, 3ème éd. 1977. - Tome 2 : 399 p. ; 24,6 x 17,6 cm

- KHALIL (Khalil Aḥmad). - Al-ʿArab wa al-kiyāda (Les Arabes et les leaders). - Beyrouth : Dar Al-Ḥadathā, 1981. - 288 p. ; 19,7 x 13,6 cm

- KHŪRĪ (Ḥanna Ḥardān). - Al-akhbār al-shahiyya ʿan al-ʿiyāl Al-mardj ʿuyūniyya (Les bonnes nouvelles des citoyens de Mardj ʿuyūn). - Beyrouth : Maṭābiʿ al-Zamān, sans date. - 887 p. ; 23,6 x 16,8 cm

- KHŪRĪ (Ḥanna Ḥardān). - Marāhil al-ʿumr (Les étapes de la vie). - Beyrouth : 1967. - 153 p. ; 21,6 x 14,8 cm

- KURD ʿALI (Muḥammad). - Khiṭat Al-Shām (Structures d'Al-Sham). - 6 volumes. - Damas : Maṭbaʿat al-Taraḳḳī, 1925, 1926, 1927. - vol. 1 : 314 p., vol. 2 : 322 p., vol. 3 : 271 p., vol. 4 : 313 p., vol. 5 : 308 p., vol. 6 : 428 p. ; 25,5 cm

- KUTLUF (L. N.). - Takawun ḥarakat al-Taḥarrur al-waṭani fi Al-Mashriḳ al-‘arabi (Muntaṣaf al-Ḳarn al-tasi[‘] ‘ashar - 1908). (Naissance du mouvement libéral national dans l'Orient arabe pendant la moitié du XIX^{ème} siècle - 1908) traduit du russe en arabe par Sa‘id Aḥmad. - Damas : Ministère de l'Éducation, 1981. - 484 p. ; 23 x 15,2 cm

- LIVIN (Z. L.). - Al-fikr al-idjtimā‘i wa al-siyasi al-hadiṭh fi Lubnān wa Suriya wa Miṣr (La pensée sociale et politique contemporaine au Liban, en Syrie et en Égypte). - traduit du russe en arabe par Bashir Al-Sibā‘i. - Beyrouth : Dār Ibn Khaldūn, 1978. - 334 p. ; 23,8 x 16,8 cm

- LUTSKI (V.). - Tariḳh al-aḳtār al-‘arabiyya al-hadiṭh (Histoire contemporaine des pays arabes) traduit du russe en arabe par ‘Afifa Al-Bustani. - Moscou : Dār Al-Taḳaddum, 1971. - 511 p. 20,5 x 15,5 cm

- MAKKE (Muḥammad ‘Ali). - Lubnān : 635 - 1516 (Le Liban : 635 - 1516). - Beyrouth : Dār Al-Nahār, 1977. - 309 p. ; 21,5 x 14,3 cm

- MAKKE (Muḥammad Kāzim). - Al-ḥaraka al-fikriyya wa al-adabiyya fi Djabal ‘Āmil (Le mouvement intellectuel et littéraire au Djabal ‘Āmil). - Beyrouth : Dār Al-Andalus, 1963. - 285 p. ; 24,5 x 17,2 cm

- MRŪWI (‘Ali). - Tariḳh Djba (L'histoire de Djba[‘]). - Beyrouth : Dār Al-Andalus, 1967. - 558 p. ; 24,5 x 17,8 cm

- Muḍhakkarāt tariḳhiyya ‘an ḥamlat Ibrahīm Paṣha (Mémoires historiques sur l'expédition d'Ibrāhīm Paṣha). - annoté par Aḥmad Ghassān Sabanu. - Damas : Dar Kuṭayba. - 159 p.

- MUṢṬAFA (Kaṣṣar Fâris). - Al-shi' r al-ċamili al-hadīth (La poésie ċamilite contemporaine). - Thèse de doctorat . - Le Caire : 1978. - 652 p. ; 32 x 20 cm

- NI' MI (ċAbd Allāh). - Al-adab fi zīlal al-taṣḥayu^ċ (La littérature à l'ombre du shi'isme). - 2ème éd. Beyrouth : 1980. - 220 p; ; 23,7 x 19,2 cm

- RĀFIK (ċAbd Al-Karīm). - Al-ċArab wa al-ċUthmaniyyūn : 1516 - 1916 (Les Arabes et les Ottomans : 1516 - 1916). - 1ère édition, Damas : 1974. - 598 p. ; 23,7 x 16,7 cm

- RUSTUM (Asad). - Baṣḥir bayna Al-Sultan wa Al-ċAzīz: 1804-1841 (Baṣḥir II entre le Sultan et le Khédive Al-ċAziz : 1804 - 1841). - 2 tomes. - Beyrouth : Université libanaise, Al-Maṭba a Al-Kātulikiyya, 1956, 1957. - tome 1 : 108 p. tome 2 : 253 p. ; 25 x 17,8 cm

- SA' D (Ḥasan Muḥammad). - Djabal ċAmil bayna Al-Atrāk wa Al-Faransiyyīn : 1914 - 1920 (Le Djabal ċAmil entre les Turcs et les Français : 1914 - 1920). - Beyrouth : Dār Al-Kitāb, 1978. - 108 p. ; 19,5 x 13,5 cm

- ṢĀDIK (ċAbd Al-Ḥusayn). - Siċt al-mutā^ċ (Choses sans importance). - Diwan 1ère partie. - Ṣayda. - 267 p. 24 x 16,8 cm

- Ṣafahāt min tārīkh Djabal ċAmil (Pages de l'histoire du Djabal ċAmil). - ouvrage écrit par un collectif d'auteurs . - Beyrouth : Dār Al-Fārābī, 1979. - 159 p. ; 19,5 x 13,5 cm

- SHAMS AL-DIN (Muḥammad Ḥusayn). - Al-ċaṣīda al-Ġhadiriyya (La poésie d'Al-Ġhadir). - Beyrouth : Maṭba'at Dār Al-Huda . - 79 p. ; 19,7 x 13,7 cm

- SHARĀRA (Waḍḍah). - Fi Juṣūl Lubnān al-ṭā'ifī (Les origines du Liban confessionnel). - Beyrouth : Dār Al-Ṭali'a, 1ère éd. 1975. - 125 p. ; 13,7 x 20,2 cm
- SHEHAB (Ḥaydar Aḥmad). - Tārikh al-Amir Ḥaydar Al-Shehābi (L'histoire de l'Emir Ḥaydar Shehāb). - 3 parties. - Beyrouth : Dār Al-Āthār, 2ème éd. 1980. - 1052 p. ; 24,5 x 17 cm
- SHEIKH AMIN (Bakri). - Muṭāla'āt fi al-shi'r al-mamlūki wa al-uthmāni (Lecture de la poésie mamlūk et ottomane). - Beyrouth : Dār Al-Shurūḳ, 1ère éd. 1972. - 342 p. ; 23,8 x 16,7 cm
- SHIT (Muḥammad). - Zayn Al-Din Ibn 'Ali wa 'ārā'uḥu al-tarbawiyya (Zayn Al-Din Ibn Ali et ses opinions pédagogiques). mémoire en histoire à l'Université libanaise. - Beyrouth : 1983. - 142 p. ; 28,2 x 21,5 cm
- SIMILIANSKAYE (A.). - Al-ḥarakāt al-fallahiyya fi Lubnān : 1800 - 1850 (Les révoltes des paysans au Liban : 1800 - 1850) traduit du russe en arabe par 'Adnan Djamūs. - Beyrouth : Dār Al-Fārābī, 1972. - 256 p. ; 21 x 14,8 cm
- TAHTĀWI (Rafā'a). - Al- A'māl al-kāmila (Oeuvres complètes) 2 tomes. - Beyrouth : Al-Mu'assasa al-ʿarabiyya, 1973. - tome 1 : 585 ; tome 2 : 767 p.
- TŪMA (Emile). - Tārikh masirat al-shu'ub al-ʿarabiyya al-hadiṭha (L'histoire contemporaine des peuples arabes). - Beyrouth : Dār Al-Fārābī, tome 1, 1979. - 254 p. ; 17,5 x 25 cm
- ZĀHIR (ʿAbd Allah). - Al-djuḡhrāfiā al-ʿamma al-muṣawara (La géographie générale photographiée). - tome 4. - Beyrouth : Al-Maṭba'a al-ʿasriyya, 1ère éd. 1958. - 310 p. ; 16,5 x 24,5 cm

- ZĀHIR (Sulaymān). - Tārīkh Kalʿat Al-Shkīf (L'histoire du château de Beaufort). - Ṣayda : Al-Maṭbaʿa al-ʿasriyya. - 62 p. ; 19,8 x 13,8 cm
- ZAYDAN (Djirdji). - Tārīkh adab al-luġha al-ʿarabiyya (Histoire de la langue arabe). - 2 tomes. - Beyrouth : Dār Maṭbaʿat al-Ḥayat, 1967. - 657 p. ; 24,3 x 17 cm
- ZAYN (Zayn Nūr Al-Dīn). - Nuṣḥūʾ al-ḳawmiyya al-ʿarabiyya (La naissance du nationalisme arabe). - Beyrouth : Dār Al-Nahār, 1968. - 234 p. ; 20,8 x 15,3 cm

Ouvrages en langue française

- BIROT (Pierre) et DRESCH. - La Méditerranée et le Moyen-Orient. - tome 2. - Paris : Presses Universitaires de France, 1956. - 521 p. ; 23,5 x 18,5 cm
- BLANCHET (Guy). - Le temps au Liban : approche d'une climatologie synoptique. - thèse de 3ème cycle. - Université Lyon II, 2 tomes. - tome 1 : 447 p. ; 29 x 20,5 cm
- CHEBLI (Michel). - Histoire du Liban, à l'époque des Emirs (1635 - 1841). - Beyrouth : 1955. - 487 p. ; 21,5 x 14,7 cm
- COLET (Louise). - Les pays lumineux - Voyage en Orient. - Paris : E. Dentu éditeur, 1879. - 324 p. ; 18,8 x 12,3 cm

- CROUSSET (René). - L'empire du Levant - Histoire de la question de l'Orient. - Paris : 1946. - 648 p. ; 21 x 14 cm

- CUINET (Vital). - Syrie, Liban et Palestine : géographie administrative statistique. - Paris : Le Roux, 1896. - 694 p. ; 27,6 x 18,8 cm

- ELISSEEFF (Nikita). - L'Orient musulman au Moyen-Age (622 - 1260). - Paris : Armand Colin, 1977. - 324 p. ; 23 x 16,8 cm

- FORBIN (G. T. E.). - Voyage dans le Levant en 1817 et 1818. - Paris : Imprimerie Royale, 1819. - 460 p. ; 20,5 x 12,5 cm

- GUYS (Henri). - Relation d'un séjour à Beyrouth et dans le Liban. - 2 tomes. - Paris : Librairie Française et Etrangère, 1847. - tome 1 : 404 p. , tome 2 : 361 p. ; 21,5 x 13,5 cm

- HADJJAR (le P. Joseph). - L'Europe et les destinées du Proche-Orient : 1815 - 1848. - Paris : Blond et Gay, 1970 . - 633 p. ; 24 cm

- ISAMBERT (Emile). - Orient, Grèce et Turquie d'Europe.- Paris : Hachette, 1881. - 1082 p. ; 18 x 11,5 cm

- ISMA IL (Adel). - Documents diplomatiques et consulaires . - tome 3. - Beyrouth : 1976. - 471 p. ; 24,5 x 17 cm

- LAOUST (Henri). - Les gouverneurs de Damas sous les Mamlouks et les premiers Ottomans (658 - 1156 / 1260 - 1744) Traduction des annales d'Ibn Tulun et d'Ibn Yum a. - Damas, 1952 . - 288 p. ; 25,2 x 17,8 cm

- LAOUST (Henri). - Les schismes dans l'Islam. - Paris : Payot, 1977. - 500 p. ; 20, 3 x 13, 3 cm

- LOCKROY (Edouard). - Ahmad le boucher - La Syrie et L'Egypte au XVIIIème siècle. - Paris : Paul Ollendor, 3ème éd. 1888 . - 293 p. ; 18 x 11 cm

- LORTEP. - La Syrie d'aujourd'hui - Voyage dans la Phénicie, le Liban et la Judée en 1875, 1880. - Paris : Librairie Hachette et C. E., 1884. - 664 p. ; 31 x 26 cm

- NASSIRI KHOSRAU. - Sefer Nameh (Relation du voyage de Nassir Khosrau en Syrie, en Palestine, en Arabie et en Perse pendant les années 437 - 444 de l'Hégire (1035-1042). - traduit par Charles Schefer. - Paris : Ernest Le Roux, 1881. - 304 p. ; 28 x 18 cm

- POUJOULAT (M. Baptistin). - Voyage dans l'Asie Mineure. - tome 2. - Paris : Ducollet Librairie - Editeur, 1841. - 610 p. ; 22,2 x 13,5 cm

- RABBATH (E.). - L'évolution politique de la Syrie sous le Mandat. - Paris : Editeur Marcel Rivière, 1928. - 277 p. + 1 table ; 15,5 x 24,5 cm

- RABBATH (E.). - Unité syrienne et devenir arabe. - Paris : Editeur Marcel Rivière, 1937. - 410 p. + 1 tableau ; 20 x 13,5 cm

- REY (G.). - Etude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie. - Paris : Imprimerie Nationale, MDCCCLXXI. - 282 p. sans table de noms propres + cartes des châteaux ; 29 x 23 cm

- SAMNE (Georges). - Le Liban autonome (de 1861 à nos jours)
. - Paris : Imprimerie des Arts et Manufactures, 1919. -
34 p. + 4 cartes ; 23 x 14 cm

- VOLNEY (C. F.). - Voyage en Egypte et en Syrie. -
2 tomes. - Paris : 1788 et 1789. - tome 1 : 433 p. et
tome 2 : 445 p. ; 22,6 x 13,7 cm

Ouvrage en langue anglaise

- ROBINSON (E.). - Biblical Researches in Palestine and in
the Adjacent Regions - A journal of Travels in the year 1838
traduit en arabe par Asad Shikani. - 1ère partie. -
Beyrouth : 1949. - 323 p.

Revue consultée

- Al-ʿIrfān
Volumes 1 (1909), 2 (1910), 3 (1911), 4 (1912), 5 (1914),
6 (1920), 8 (1922), 9 (1924), 10 (1925), 11 (1925),
13 (1927), 14 (1928), 18 (1929), 20 (1930), 21 (1931),
22 (1931), 23 (1932), 24 (1933), 25 (1934), 26 (1935),
27 (1937), 28 (1938), 29 (1938), 31 (1942), 32 (1943),
33 (1944), 41 (1952), 43 (1955), 45 (1958), 47 (1959),
48 (1961), 49 (1962), 50 (1963), 53 (1966), 54 (1967)

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	6
PREMIERE PARTIE	
Chapitre Premier	
- Introduction	11
- Les origines de la population	13
- Le cadre géographique	15
- Châteaux, ruines et monuments	17
Chapitre Deuxième	
- L'histoire politique du Djabal 'Āmil	18
- L'administration mamlūk	19
- La campagne d'Aḥmad Al-Djazzār, gouverneur de Saint-Jean d'Acre	23
- Conséquences de sa campagne contre les Amilites	24
- Le Djabal 'Āmil sous le règne de Sulaymān Paşa (1804 - 1819)	28
- La vie politique après 1804	30
- Aperçu économique	31
- Les composantes sociales	
. Les notables	32
. Les religieux	33
. Les couches populaires	36
- La relation du paysan avec les fonctionnaires	37
- Traditions et coutumes des 'Āmilites	39
- Les dictons	41
- La vie littéraire de l'époque	43
DEUXIEME PARTIE	56
Chapitre Premier	
- L'expédition d'Ibrāhīm Paşa (1831 - 1840)	60
- Les changements politiques et administratifs	61

- La vie sociale	65
Chapitre Deuxième	
- La vie littéraire	68
- Le genre épistolaire	77
- La poésie panégyrique	78
- L'invective	84
- La poésie religieuse	87
- La poésie d'immigration et de nostalgie	88
- Thrène et complaintes	91

TROISIEME PARTIE

Chapitre Premier	98
- Les changements administratifs	106
- La vie économique	109
- L'industrie	113
- Le commerce	114
- La vie sociale	114
. Les féodaux	115
. Les religieux	118
. Les paysans	119
Chapitre Deuxième : Facteurs de renaissance au Djabal 'Āmil	122
- La presse au Djabal 'Āmil	123
- Les écoles au Djabal 'Āmil	125
- Associations et sociétés	134
Chapitre Troisième	
- Le panislamisme	135
- La liberté	137
- La nation	140
- L'ordre	142
Chapitre Quatrième	
- La réforme sociale	145
- La science	149
- L'éducation religieuse	154
- La femme	157
- La misère	168

Chapitre Cinquième	
- La ligue islamique	176
- Les pro-gouvernementaux	179
Chapitre Sixième : Le mouvement panarabe	186
Chapitre Septième	
- La jactance	210
- La poésie d'invective	211
- La poésie panégyrique	219
CONCLUSION	227
INDEX	238
ELEMENTS DE BIOGRAPHIE	247
BIBLIOGRAPHIE	252
TABLE DES MATIERES	265

* *
*

دوره اولی و دومت ...

و علی

و انما ...

